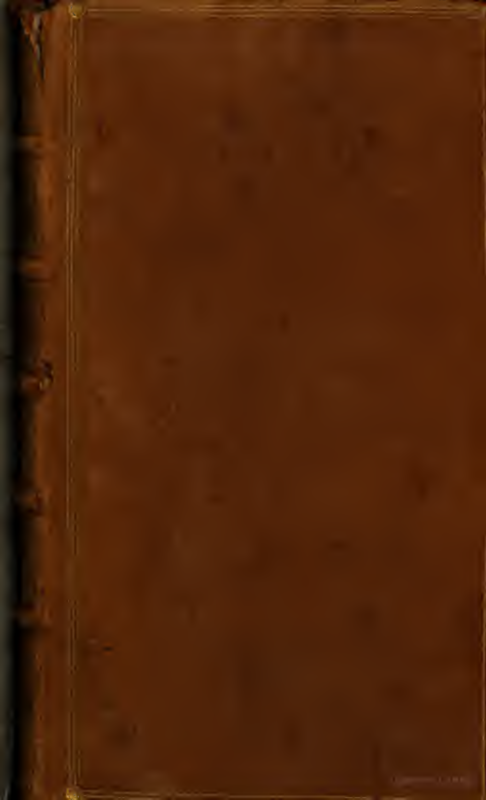




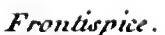






LES
AVENTURES
DE
TÉLÉMAQUE.
TOME PREMIER.





LES AVANTURES DE TELEMAQUE.

LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULYSSE.

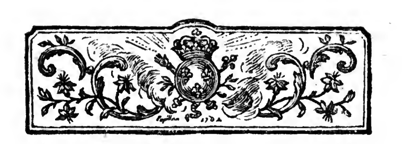
Par feu Messire FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE FÉNÉLON, Précepteur de Messeigneurs les Enfans de France, & depuis Archevêque-Duc de Cambrai, Prince du Saint-Empire, &c.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez les Freres ESTIENNE, rue Saint-Jacques, à la Vertu.

M. D. CC. LXIII.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.



AU ROI.



SIRE,

J'ai cru que, voulant faire paroître cet Ouvrage dans toute sa perfection, je devois commencer par avoir l'honneur de le présenter à VOTRE MAJESTÉ. *Il eut le bonheur de plaire à votre Auguste Pere, pour qui il fut composé. Et dans le tems que les rares vertus de ce grand*

Prince l'avoient rendu l'attente & l'admiration des Peuples, il ne dédaignoit pas de faire une lecture sérieuse de ce qui avoit amusé son enfance. Animé, SIRE, du même zele qui fit entreprendre cet Ouvrage, je viens vous l'offrir aujourd'hui. Il vous sera un gage des vœux que formoit l'Auteur pour un regne que nous voyons renaître sous vos Loix. Puisse, SIRE, tout ce qui reluit déja dans VOTRE MAJESTÉ, *& qui fait l'espérance de la Nation, faire long-tems son bonheur! Ce sont les souhaits ardens de celui qui est avec un très-profond respect,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant & très-fidele serviteur & sujet,
FÉNÉLON.



DISCOURS
DE
LA POÉSIE ÉPIQUE,
ET
DE L'EXCELLENCE DU POËME
DE
TÉLÉMAQUE.



I l'on pouvoit gouter la vérité toute nue, elle n'auroit pas besoin, pour se faire aimer, des ornemens que lui prête l'imagination; mais sa lumiere, pure & délicate, ne flatte pas assez ce qu'il y a de sensible en l'homme; elle demande une attention qui gêne trop son inconstance naturelle. Pour l'instruire, il faut lui donner, non-seulement des idées pures qui l'éclairent, mais encore des images sensibles qui l'arrêtent dans une vue fixe de la vérité. Voilà la source de l'Eloquence,

Origine & fin de la Poésie.

de la Poésie & de toutes les Sciences qui sont du ressort de l'imagination. C'est la foiblesse de l'homme qui rend ces Sciences nécessaires. La beauté simple & immuable de la vertu ne le touche pas toujours. Il ne suffit point de lui montrer la vérité; il faut la peindre aimable. *

Nous examinerons le Poëme de Télémaque selon ces deux vues, d'instruire & de plaire; & nous tâcherons de faire voir que l'Auteur a instruit plus que les Anciens, par la sublimité de sa Morale, & qu'il a plu autant qu'eux en imitant toutes leurs beautés.

Deux sortes de Poésies héroïques.

Il y a deux manieres d'instruire les hommes pour les rendre bons. La premiere, en leur montrant la difformité du vice, & ses suites funestes: c'est le dessein principal *de la Tragédie*. La seconde, en leur découvrant la beauté de la vertu, & sa fin heureuse: c'est le caractere propre *à l'Epopée*, ou Poëme Epique. Les passions qui appartiennent à l'une sont la terreur & la pitié. Celles qui conviennent à l'autre sont l'admiration & l'amour. Dans l'une les Acteurs parlent, dans l'autre le Poëte fait la narration.

Définition & division de la Poésie Epique.

On peut définir le Poëme Epique, *une*

* *Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci;*
Lectorem delectando, pariterque monendo.
HOR. ART. POET.

Fable racontée par un Poëte pour exciter l'admiration, & inspirer l'amour de la vertu, en nous représentant l'action d'un Héros favorisé du ciel, qui exécute un grand dessein, malgré tous les obstacles qui s'y opposent. Il y a donc trois choses dans l'Epopée, l'*Action*, la *Morale* & la *Poésie*.

I. De l'Action Epique.

L'Action doit être *grande*, *une*, *entiere*, *merveilleuse*, & *d'une certaine durée*. Télémaque a toutes ces qualités. Comparons-le avec les deux modeles de la Poésie Epique, Homere & Virgile, & nous en serons convaincus. Qualités de l'Action Epique.

Nous ne parlerons que de l'Odyssée, dont le plan a plus de conformité avec celui de Télémaque. Dans ce Poëme, Homere introduit un Roi sage revenant d'une guerre étrangere, où il avoit donné des preuves éclatantes de sa prudence & de sa valeur; des tempêtes l'arrêtent en chemin, & le jettent dans divers Pays, dont il apprend les Mœurs, les Loix, la Politique. Delà naissent naturellement une infinité d'incidens & de périls. Mais sachant combien son absence causoit de désordres dans son Royaume, il surmonte tous ces obstacles, méprise tous les plaisirs de la vie; l'immortalité même ne le touche point: il renonce à tout pour Dessein de l'Odyssée.

soulager son Peuple, & revoir sa Famille.

Sujet de l'Enéide.

Dans l'Enéide, un Héros pieux & brave, échappé des ruines d'un Etat puissant, est destiné par les Dieux pour en conserver la Religion, & pour établir un Empire plus grand & plus glorieux que le premier. Ce Prince, choisi pour Roi par les restes infortunés de ses Concitoyens, erre long-tems avec eux dans plusieurs Pays, où il apprend tout ce qui est nécessaire à un Roi, à un Législateur, à un Pontife. Il trouve enfin un asyle dans des terres éloignées, d'où ses Ancêtres étoient sortis; il défait plusieurs ennemis puissans qui s'opposent à son établissement, & jette les fondemens d'un Empire, qui devoit être un jour le maître de l'Univers.

Plan de Télémaque.

L'Action de Télémaque unit ce qu'il y a de grand dans l'un & dans l'autre de ces deux Poëmes. On y voit un jeune Prince, animé par l'amour de la Patrie, aller chercher son Pere, dont l'absence causoit le malheur de sa Famille & de son Royaume. Il s'expose à toutes sortes de périls; il se signale par des vertus héroïques; il renonce à la Royauté, & à des Couronnes plus considérables que la sienne; & parcourant plusieurs terres inconnues, apprend tout ce qu'il faut pour gouverner un jour, selon la prudence d'Ulysse,

la piété d'Enée, & la valeur de tous les deux, en sage Politique, en Prince religieux; en Héros accompli.

L'Action doit être Une.

L'Action de l'Epopée doit être Une. Le Poëme Epique n'est pas une Histoire comme la Pharsale de Lucain, & la Guerre Punique de Silius Italicus; ni la vie toute entiere d'un Héros comme l'Achilléide de Stace: l'unité du Héros ne fait pas l'unité de l'Action. La vie de l'homme est pleine d'inégalités. Il change sans cesse de dessein, ou par l'inconstance de ses passions, ou par les accidens imprévus de la vie. Qui voudroit décrire tout l'homme, ne formeroit qu'un tableau bizarre, un contraste de passions opposées sans liaison & sans ordre. C'est pourquoi l'Epopée n'est pas la louange d'un Héros qu'on propose pour modéle; mais le récit d'une action grande & illustre qu'on donne pour exemple.

Des Episodes

Il en est de la Poésie comme de la Peinture; l'unité de l'action principale n'empêche pas qu'on n'y insere plusieurs incidens particuliers. Le dessein est formé dès le commencement du Poëme; le Héros en vient à bout en franchissant tous les obstacles. C'est le récit de ses oppositions qui fait les Episodes; mais tous ces Episodes dépendent de l'action principale, & sont tellement liés avec elle, &

si unis entre eux, que le tout ensemble ne présente qu'un seul tableau, composé de plusieurs figures dans une belle ordonnance & dans une juste proportion.

L'unité de l'action de Télémaque, & la continuité des Episodes.

Je n'examine point ici s'il est vrai qu'Homere noie quelquefois son action principale dans la longueur & le nombre de ses Episodes; si son action est double; s'il perd souvent de vue ses principaux personnages. Il suffit de remarquer que l'Auteur de Télémaque a imité par-tout la régularité de Virgile, en évitant les défauts qu'on impute au Poëte Grec. Tous les Episodes de notre Auteur sont continus, & si habilement enclavés les uns dans les autres, que le premier amene celui qui suit. Ses principaux Personnages ne disparoissent point, & les transitions qu'il fait de l'Episode à l'action principale, font toujours sentir l'unité du dessein. Dans les six premiers Livres où Télémaque parle & fait le récit de ses aventures à Calypso, ce long Episode, à l'imitation de celui de Didon, est raconté avec tant d'art, que l'unité de l'action principale est demeurée parfaite. Le Lecteur y est en suspens, & sent dès le commencement que le séjour de ce Héros dans cette Isle, & ce qui s'y passe, n'est qu'un obstacle qu'il faut surmonter. Dans le XIII & XIV Livre où Mentor instruit

Idoménée, Télémaque n'eſt pas préſent, il eſt à l'armée; mais c'eſt Mentor, un des principaux Perſonnages du Poëme, qui fait tout en vue de Télémaque, & pour ſon inſtruction; de ſorte que cet Epiſode eſt parfaitement lié avec le deſſein principal. C'eſt encore un grand art dans notre Auteur, de faire entrer dans ſon Poëme des Epiſodes qui ne ſont pas des ſuites de ſa Fable principale, ſans rompre, ni l'unité, ni la continuité de l'action. Ces Epiſodes y trouvent place, non-ſeulement comme des inſtructions importantes pour un jeune Prince, qui eſt le grand deſſein du Poëte; mais parce qu'il le fait raconter à ſon Héros dans le tems d'une inaction pour en remplir le vuide. C'eſt ainſi qu'Adoam inſtruit Télémaque des Mœurs & des Loix de la Bétique pendant le calme d'une navigation; & Philoctete lui raconte ſes malheurs, tandis que ce jeune Prince eſt au camp des alliés, en attendant le jour du combat.

L'Action Epique doit être entiere. Cette intégrité ſuppoſe trois choſes: la cauſe, le nœud & le dénouement. La cauſe de l'action doit être digne du Héros, & conforme à ſon caractere. Tel eſt le deſſein de Télémaque. Nous l'avons déja vu.

L'Action doit être entiere.

Du Nœud. Le Nœud doit être naturel, & tiré du fond de l'action. Dans l'Odyssée, c'est Neptune qui le forme; dans l'Enéide, c'est la colere de Junon; dans Télémaque, c'est la haine de Vénus. Le nœud de l'Odyssée est naturel, parce que naturellement il n'y a point d'obstacle qui soit plus à craindre pour ceux qui vont sur mer, que la mer même. L'opposition de Junon dans l'Enéide, comme ennemie des Troyens, est une belle fiction. Mais la haine de Vénus, contre un jeune Prince qui méprise la volupté par amour de la vertu, & dompte ses passions par le secours de la Sagesse, est une Fable tirée de la nature, qui renferme en même-tems une Morale sublime.

Du Dénouement. Le Dénouement doit être aussi naturel que le nœud. Dans l'Odyssée, Ulysse arrive parmi les Phéaciens, leur raconte ses aventures; & ces Insulaires, amateurs des Fables, charmés de ses récits, lui fournissent un vaisseau pour retourner chez lui : le dénouement est simple & naturel. Dans l'Enéide, Turnus est le seul obstacle à l'établissement d'Enée. Ce Héros, pour épargner le sang de ses Troyens & celui des Latins, dont il sera bientôt Roi, vuide la querelle par un combat singulier : ce dénouement est noble. Celui de Télémaque est tout ensemble natu-

rel & grand. Ce jeune Héros, pour obéir aux ordres du ciel, furmonte fon amour pour Antiope, & fon amitié pour Idoménée, qui lui offroit fa couronne & fa fille. Il facrifie les paffions les plus vives, & les plaifirs même les plus innocens au pur amour de la vertu. Il s'embarque pour Ithaque fur des vaiffeaux que lui fournit Idoménée, à qui il avoit rendu tant de fervices. Quand il eft près de fa Patrie, Minerve le fait relâcher dans une petite Ifle déferte, où elle fe découvre à lui. Après l'avoir accompagné à fon infçu au travers de mers orageufes, de terres inconnues, de guerres fanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme, la Sageffe le conduit enfin dans un lieu folitaire. C'eft là qu'elle lui parle, qu'elle lui annonce la fin de fes travaux, & fa deftinée heureufe; puis elle le quitte. Sitôt qu'il va rentrer dans le bonheur & le repos, la Divinité s'éloigne, le merveilleux ceffe, l'action héroïque finit. C'eft dans la fouffrance que l'homme fe montre Héros, & qu'il a befoin d'un appui tout divin. Ce n'eft qu'après avoir fouffert, qu'il eft capable de marcher feul, de fe conduire lui-même, & de gouverner les autres. Dans le Poëme de Télémaque, l'obfervation des plus petites regles de l'art eft

accompagnée d'une profonde Morale.

Qualités générales du nœud & du dénouement du Poëme Epique.

Outre le nœud & le dénouement général de l'action principale, chaque Episode a son nœud & son dénouement propre. Ils doivent avoir tous les mêmes conditions. Dans l'Epopée, on ne cherche point les intrigues surprenantes des Romans modernes. La surprise seule ne produit qu'une passion très-imparfaite & passagere. Le sublime est d'imiter la simple nature, préparer les événemens d'une maniere si délicate, qu'on ne les prévoie pas, les conduire avec tant d'art, que tout paroisse naturel. On n'est point inquiet, suspendu, détourné du but principal de la Poésie héroïque, qui est l'instruction, pour s'occuper d'un dénouement fabuleux & d'une intrigue imaginaire. Cela est bon, quand le seul dessein est d'amuser; mais dans un Poëme Epique, qui est une espece de Philosophie morale, ces intrigues sont des jeux d'esprit au-dessous de sa gravité & de sa noblesse.

L'Action doit être merveilleuse.

Si l'Auteur de Télémaque a évité les intrigues des Romans modernes, il n'est pas tombé non plus dans le merveilleux outré que quelques-uns reprochent aux Anciens. Il ne fait, ni parler des chevaux, ni marcher des trépieds, ni travailler des statues. L'action Epique doit

être merveilleuſe, mais vraiſemblable. Nous n'admirons point ce qui nous paroît impoſſible. Le Poëte ne doit jamais choquer la raiſon, quoiqu'il puiſſe aller quelquefois au-delà de la Nature. Les Anciens ont introduit les Dieux dans leurs Poëmes, non-ſeulement pour exécuter par leur entremiſe de grands événemens, & unir la vraiſemblance & le merveilleux; mais pour apprendre aux hommes que les plus vaillans & les plus ſages ne peuvent rien ſans le ſecours des Dieux. Dans notre Poëme, Minerve conduit ſans ceſſe Télémaque. Par-là le Poëte rend tout poſſible à ſon Héros, & fait ſentir que ſans la Sageſſe divine, l'homme ne peut rien. Mais ce n'eſt pas là tout ſon art. Le ſublime eſt d'avoir caché la Déeſſe ſous une forme humaine. C'eſt non-ſeulement le vraiſemblable, mais le naturel qui s'unit ici au merveilleux. Tout eſt divin, & tout paroît humain. Ce n'eſt pas encore tout. Si Télémaque avoit ſu qu'il étoit conduit par une Divinité, ſon mérite n'auroit pas été ſi grand; il en auroit été trop ſoutenu. Les Héros d'Homere ſavent preſque toujours ce que les Immortels font pour eux. Notre Poëte, en dérobant à ſon Héros le merveilleux de la fiction, a fait admirer ſa vertu & ſon courage.

De la durée du Poëme Epique.

La durée du Poëme Epique eſt plus longue que celle de la Tragédie. Dans celle-ci les paſſions regnent. Rien de violent ne peut être de longue durée. Mais les vertus & les habitudes, qui ne s'acquierent pas tout d'un coup, ſont propres au Poëme Epique, & par conſéquent ſon action doit avoir une plus grande étendue. L'Epopée peut renfermer les actions de pluſieurs années; mais, ſelon les Critiques, le tems de l'action principale, depuis l'endroit où le Poëte commence ſa narration, ne peut-être plus long qu'une année, comme le tems d'une action tragique doit être au plus d'un jour. Ariſtote & Horace n'en diſent pourtant rien. Homere & Virgile n'ont obſervé aucune regle fixe là-deſſus. L'action de l'Iliade toute entiere ſe paſſe en cinquante jours; celle de l'Odyſſée, depuis l'endroit où le Poëte commence ſa narration, n'eſt que d'environ deux mois; celle de l'Enéide eſt d'un an. Une ſeule campagne ſuffit à Télémaque depuis qu'il ſort de l'Iſle de Calypſo juſqu'à ſon retour en Ithaque. Notre Poëte a choiſi le milieu entre l'impétuoſité & la véhémence avec laquelle le Poëte Grec court vers ſa fin, & la démarche majeſtueuſe & meſurée du Poëte Latin, qui paroît quelquefois lent, & ſemble trop allonger ſa narration.

Quand l'action du Poëme Epique est longue, & n'est pas continue, le Poëte divise sa Fable en deux parties; l'une où le Héros parle & raconte ses aventures passées; l'autre où le Poëte seul fait le récit de ce qui arrive ensuite à son Héros. C'est ainsi qu'Homere ne commence sa narration qu'après qu'Ulysse est parti de l'Isle d'Ogygie; & Virgile, la sienne, qu'après qu'Enée est arrivé à Carthage. L'Auteur de Télémaque a parfaitement imité ces deux grands Modeles. Il divise son action comme eux en deux parties. La principale contient ce qu'il raconte, & elle commence où Télémaque finit le récit de ses aventures à Calypso. Il prend peu de matiere; mais il la traite amplement. Dix-huit Livres y sont employés. L'autre partie est beaucoup plus ample pour le nombre des incidens & pour le tems; mais elle est beaucoup plus resserrée pour les circonstances. Elle ne contient que les six premiers Livres. Par cette division de ce que notre Poëte raconte, & de ce qu'il fait raconter à Télémaque, il retranche les tems d'inaction, comme sa captivité en Egypte, son emprisonnement à Tyr, &c. Il n'étend pas trop la durée de sa narration; il joint ensemble la variété & la continuité des aventures; tout est mouvement, tout est

De la Narration Epique.

action dans son Poëme. On ne voit jamais ses Personnages oisifs, ni son Héros disparoître.

II. DE LA MORALE.

Des Mœurs. On peut recommander la vertu par les exemples & par les instructions, par les mœurs & par les préceptes. C'est ici où notre Auteur surpasse de beaucoup tous les autres Poëtes.

Caracteres des Dieux d'Homere. On doit à Homere la riche invention d'avoir personnalisé les attributs divins, les passions humaines, & les causes physiques; source féconde de belles fictions, qui animent & vivifient tout dans la Poésie. Mais sa Religion n'est qu'un tissu de Fables qui n'ont rien de propre, ni à faire respecter, ni à faire aimer la Divinité. Les caracteres de ses Dieux sont même au dessous de ceux de ses Héros. Pythagore, Platon, Philostrate, Païens comme lui, ne l'ont pas justifié d'avoir ravalé ainsi la Nature divine, sous prétexte que ce qu'il en dit est allégorie, tantôt physique, tantôt morale. Car outre qu'il est contre la nature de la Fable de se servir des actions morales pour figurer des effets physiques, il leur parut très-dangereux de représenter les chocs des élémens, & les Phénomenes communs de la nature par des actions vicieu-

s attribuées aux Puissances célestes, & 'enseigner la morale par des allégories, ont la lettre ne montre que le vice.

On pourroit peut-être diminuer la iute d'Homere par les ténebres & les œurs de son siecle, & le peu de progrès u'on avoit fait de son tems dans la Philosophie. Sans entrer dans cette discuson, on se contentera de remarquer que Auteur de Télémaque, en imitant ce u'il y a de beau dans les Fables du Poëte irec, a évité deux grands défauts qu'on ii impute. Il personnalise comme lui s attributs divins, & en fait des Divités subalternes; mais il ne les fait jaiais paroître qu'en des occasions qui métent leur présence; il ne les fait jamais arler, ni agir que d'une maniere digne 'elle; il unit avec *art la Poésie d'Home: & la Philosophie de Pythagore*; il ne it rien que ce que les Païens auroient u dire; & cependant il a mis dans leurs ouches ce qu'il y a de plus sublime dans Morale Chrétienne, & a montré par- que cette Morale est écrite en caracres ineffaçables dans le cœur de l'home, & qu'il les y découvriroit infailliément, s'il suivoit la voix de la pure simple raison, pour se livrer totaleient à cette Vérité souveraine & unierselle qui éclaire tous les esprits, com-

me le Soleil éclaire tous les corps, & ſans laquelle toute raiſon particuliere n'eſt que ténebres & égarement.

Ses idées de la Divinité.

Les idées que notre Poëte nous donne de la Divinité ſont non-ſeulement dignes d'elle, mais infiniment aimables pour l'homme. Tout inſpire la confiance & l'amour: une piété douce, une adoration noble & libre, due à la perfection abſolue de l'Etre infini; & non pas un culte ſuperſtitieux, ſombre & ſervile, qui ſaiſit & abat le cœur, lorſqu'on ne conſidere Dieu que comme un puiſſant Légiſlateur qui punit avec rigueur le violement de ſes Loix.

Il nous repréſente Dieu comme amateur des hommes; mais dont l'amour & la bonté ne ſont pas abandonnés aux décrets aveugles d'une deſtinée fatale, ni mérités par les pompeuſes apparences d'un culte extérieur, ni ſujets aux caprices bizarres des Divinités païennes; mais toujours réglés par la Loi immuable de la Sageſſe, qui ne peut qu'aimer la vertu, & traiter les hommes, non ſelon le nombre des animaux qu'ils immolent; mais des paſſions qu'ils ſacrifient.

Des Mœurs des Héros d'Homere.

On peut juſtifier plus aiſément les caracteres qu'Homere donne à ſes Héros, que ceux qu'il donne à ſes Dieux. Il eſt certain qu'il peint les hommes avec

ſimplicité, force, variété & paſſion. L'ignorance où nous ſommes des coutumes d'un pays, des cérémonies de ſa Religion, du génie de ſa langue, le défaut qu'ont la plupart des hommes de juger de tout par le gout de leur ſiecle & de leur nation, l'amour du faſte & de la fauſſe magnificence, qui a gâté la nature pure & primitive; toutes ces choſes peuvent nous tromper & nous faire regarder comme fade ce qui étoit eſtimé dans l'ancienne Grece.

Des deux ſortes d'Epopées; la Pathétique & la Morale.

Quoiqu'il paroiſſe plus naturel & plus philoſophe de diſtinguer la Tragédie de l'Epopée par la différence de leurs vues morales, comme on a fait d'abord; on n'oſe décider cependant, s'il ne peut pas y avoir, comme dit Ariſtote, deux ſortes d'Epopées, l'une *Pathétique*, l'autre *Morale;* l'une où les grandes paſſions regnent, l'autre où les grandes vertus triomphent. L'Iliade & l'Odyſſée peuvent être des exemples de ces deux eſpeces. Dans l'une Achille eſt repréſenté naturellement avec tous ſes défauts; tantôt comme brutal, juſqu'à ne conſerver aucune dignité dans ſa colere; tantôt comme furieux, juſqu'à ſacrifier ſa Patrie à ſon reſſentiment. Quoique le Héros de l'Odyſſée ſoit plus régulier que le jeune Achille bouillant & impétueux,

cependant le sage Ulysse est souvent faux & trompeur. C'est que le Poëte peint les hommes avec simplicité, & selon ce qu'ils sont d'ordinaire. La valeur se trouve souvent alliée avec une vengeance furieuse & brutale; la politique est presque toujours jointe avec le mensonge & la dissimulation. Peindre d'après nature, c'est peindre comme Homere.

Ces deux especes d'Epopées sont unies dans le Télémaque.

Sans vouloir critiquer les vues différentes de l'Iliade & de l'Odyssée, il suffit d'avoir remarqué en passant leurs différentes beautés pour faire admirer l'art avec lequel notre Auteur réunit dans son Poëme ces deux sortes d'Epopées, la Pathétique & la Morale. On voit un mêlange & un contraste admirable de vertus & de passions dans ce merveilleux tableau. Il n'offre rien de trop grand; mais il nous représente également l'excellence & la bassesse de l'homme. Il est dangereux de nous montrer l'un sans l'autre, & rien n'est plus utile que de nous faire voir tous les deux ensemble; car la justice & la vertu parfaites demandent qu'on s'estime & se méprise, qu'on s'aime & se haïsse. Notre Poëte n'éleve pas Télémaque au-dessus de l'humanité; il le fait tomber dans les foiblesses qui sont compatibles avec un amour sincere de la vertu; & ces foiblesses servent à

le corriger, en lui inspirant la défiance de soi-même & de ses propres forces. Il ne rend pas son imitation impossible, en lui donnant une perfection sans tache; mais il excite notre émulation en mettant devant les yeux l'exemple d'un jeune homme, qui avec les mêmes imperfections que chacun sent en soi, fait les actions les plus nobles & les plus vertueuses. Il a uni ensemble, dans le caractere de son Héros, le courage d'Achille, la prudence d'Ulysse & la piété d'Enée. Télémaque est colere comme le premier sans être brutal; politique comme le second sans être fourbe; sensible comme le troisieme sans être voluptueux.

Des Préceptes & des Instructions Morales.

Une autre maniere d'instruire, c'est par les préceptes. L'Auteur de Télémaque joint ensemble les grandes instructions avec les exemples héroïques, la Morale d'Homere avec les Mœurs de Virgile. Sa Morale a cependant trois qualités qui manquent à celle des Anciens, soit Poëtes, soit Philosophes. Elle est *sublime* dans ses principes, *noble* dans ses motifs, *universelle* dans ses usages.

Qualités de la Morale de Télémaque.

1°. Elle est sublime dans ses Principes.

1°. Sublime dans ses principes. Elle vient d'une profonde connoissance de l'homme : on l'introduit dans son propre fonds; on lui développe les ressorts secrets de ses passions, les replis cachés de

son amour-propre, la différence des vertus fausses d'avec les solides. De la connoissance de l'homme, on remonte à celle de Dieu même. L'on fait sentir par-tout que l'Etre infini agit sans cesse en nous pour nous rendre bons & heureux; qu'il est la source immédiate de toutes nos lumieres & de toutes nos vertus; que nous ne tenons pas moins de lui la raison que la vie; que sa vérité souveraine doit être notre unique lumiere, & sa volonté suprême régler tous nos amours; que faute de consulter cette Sagesse universelle & immuable, l'homme ne voit que des fantômes séduisans; faute de l'écouter, il n'entend que le bruit confus de ses passions; que les solides vertus ne nous viennent que comme quelque chose d'étranger qui est mis en nous; qu'elles ne sont pas les effets de nos propres efforts, mais l'ouvrage d'une Puissance supérieure à l'homme, qui agit en nous quand nous n'y mettons point d'obstacle, & dont nous ne distinguons pas toujours l'action, à cause de sa délicatesse. L'on nous montre enfin que sans cette Puissance premiere & souveraine, qui éleve l'homme au-dessus de lui-même, les vertus les plus brillantes ne sont que des raffinemens d'un amour-propre, qui se renferme en soi-même, se rend sa Divinité, & devient en même-

tems, & l'idolâtre, & l'idole. Rien n'eſt plus admirable que le portrait de ce Philoſophe que Télémaque vit aux Enfers, & dont tout le crime étoit d'avoir été idolâtre de ſa propre vertu.

C'eſt ainſi que la Morale de notre Auteur tend à nous faire oublier notre être propre, pour le rapporter tout entier à l'Etre ſouverain, & nous en rendre les adorateurs; comme le but de ſa politique eſt de nous faire préférer le bien public au bien particulier, & nous faire aimer les hommes. On ſait les ſyſtêmes de Machiavel, d'Hobbes & de deux Auteurs plus modérés, Puffendorf & Grotius. Les deux premiers, ſous le vain & faux prétexte que le bien de la ſociété n'a rien de commun avec le bien eſſentiel de l'homme, qui eſt la vertu, établiſſent pour ſeules maximes de gouvernement, la fineſſe, les artifices, les ſtratagêmes, le deſpotiſme, l'injuſtice & l'irréligion. Les deux derniers Auteurs ne fondent leur politique que ſur des maximes païennes, & qui même n'égalent, ni celles de la République de Platon, ni celles des Offices de Cicéron. Il eſt vrai que ces deux Philoſophes modernes ont travaillé dans le deſſein d'être utiles à la Société, & qu'ils ont rapporté preſque tout au bonheur de l'homme

considéré selon le civil. Mais l'Auteur de Télémaque est original, en ce qu'il a uni la politique la plus parfaite avec les idées de la vertu la plus consommée. Le grand principe sur lequel tout roule, est que le monde entier n'est qu'une République universelle, & chaque Peuple comme une grande famille. De cette belle & lumineuse idée naissent ce que les Politiques appellent les Loix *de Nature & des Nations*, équitables, généreuses, pleines d'humanité. On ne regarde plus chaque pays comme indépendant des autres : mais le genre humain comme un tout indivisible ; on ne se borne plus à l'amour de sa Patrie ; le cœur s'étend, devient immense, & par une amitié universelle, embrasse tous les hommes. Delà naissent l'amour des Etrangers, la confiance mutuelle entre les Nations voisines, la bonne-foi, la justice & la paix parmi les Princes de l'Univers, comme entre les particuliers de chaque Etat. Notre Auteur nous montre encore que la gloire de la Royauté est de gouverner les hommes pour les rendre bons & heureux ; que l'autorité du Prince n'est jamais mieux affermie que lorsqu'elle est appuyée sur l'amour des peuples, & que la véritable richesse de l'Etat consiste à retrancher tous les faux besoins de la vie pour se

contenter du nécessaire, & des plaisirs simples & innocens. Par-là il fait voir que la vertu contribue, non-seulement à préparer l'homme pour une félicité future, mais qu'elle rend la Société actuellement heureuse dans cette vie, autant qu'elle le peut être.

2°. La Morale de Télémaque est noble dans ses motifs. Son grand principe est qu'il faut préférer l'amour du *beau*, à l'amour du *plaisir*, comme disent Socrate & Platon; *l'honnête*, *à l'agréable*, selon l'expression de Cicéron. Voilà la source des sentimens nobles, de la grandeur d'ame & de toutes les vertus héroïques. C'est par ces idées pures & élevées qu'il détruit d'une maniere infiniment plus touchante que par la dispute, la fausse Philosophie de ceux *qui font du plaisir le seul ressort du cœur humain*. Notre Poëte montre, par la belle morale qu'il met dans la bouche de ses Héros, & les actions généreuses qu'il leur fait faire, ce que peut l'amour du beau & du parfait sur un cœur noble, pour lui faire sacrifier ses plaisirs aux devoirs pénibles de sa vertu. Je sais que cette vertu héroïque passe parmi les ames vulgaires pour un fantôme, & que les gens d'imagination se sont déchaînés contre cette vérité sublime & solide par plusieurs pointes d'es-

2°. La Morale de Télémaque est noble dans ses Motifs.

prit frivoles & méprisables. C'est que ne trouvant rien au-dedans d'eux qui soit comparable à ces grands sentimens, ils concluent que l'humanité en est incapable. Ce sont des Nains qui jugent de la force des Géants par la leur. Les esprits, qui rampent sans cesse dans les bornes étroites de l'amour-propre, ne comprendront jamais le pouvoir & l'étendue d'une vertu qui éleve l'homme au-dessus de lui-même. Quelques Philosophes, qui ont fait d'ailleurs de belles découvertes dans la Philosophie, se sont laissés entraîner par leurs préjugés, jusqu'à ne point distinguer assez entre l'amour de l'ordre, & l'amour du plaisir, & à nier que la volonté puisse être remuée aussi fortement *par la vue claire de la vérité*, que *par le gout naturel du plaisir*. On ne peut lire sérieusement Télémaque, sans être convaincu de ce grand principe. L'on y voit les sentimens généreux d'une ame noble, qui ne conçoit rien que de grand; d'un cœur désintéressé qui s'oublie sans cesse; d'un Philosophe qui ne se borne, ni à soi, ni à sa Nation, ni à rien de particulier; mais qui rapporte tout au bien commun du genre humain, & tout le genre humain à l'Etre suprême.

3°. La Morale de Télémaque est universelle dans ses Usages.

3°. La Morale de Télémaque est universelle dans ses usages, étendue, fécon-

de, proportionnée à tous les tems, à toutes les Nations & à toutes les conditions. On y apprend les devoirs d'un Prince, qui est tout ensemble, Roi, Guerrier, Philosophe & Législateur. On y voit l'art de conduire des Nations différentes; la maniere de conserver la paix au-dehors avec ses voisins, & cependant d'avoir toujours au-dedans du Royaume une jeunesse aguerrie prête à le défendre; d'enrichir ses Etats sans tomber dans le luxe; de trouver le milieu entre les excès d'un pouvoir despotique, & les désordres de l'Anarchie : on y donne des préceptes pour l'agriculture, pour le commerce, pour les arts, pour la police, pour l'éducation des enfans. Notre Auteur fait entrer dans son Poëme, non-seulement les vertus héroïques & royales, mais celles qui sont propres à toutes sortes de conditions. En formant le cœur de son Prince, il n'instruit pas moins chaque particulier de son devoir.

L'Iliade a pour but de montrer les funestes suites de la désunion parmi les Chefs d'une armée : l'Odyssée nous fait voir ce que peut la prudence dans un Roi, jointe avec la valeur. Dans l'Enéide on dépeint les actions d'un Héros pieux & vaillant; mais toutes ces vertus particulieres ne font pas le bonheur du genre

humain. Télémaque va bien au-delà de tous ces plans par la grandeur, le nombre & l'étendue de ses vues morales; de sorte qu'on peut dire avec le Philosophe critique d'Homere : * *Le don le plus utile que les Muses aient fait aux hommes, c'est le Télémaque; car si le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un Poëme, il naîtroit de celui-là.*

DE LA POÉSIE.

C'est une belle remarque du Chevalier Temple, que la Poésie doit réunir ce que la Musique, la Peinture & l'Eloquence ont de force & de beauté. Mais comme la Poésie ne differe de l'Eloquence, qu'en ce qu'elle peint avec entousiasme, on aime mieux dire que la Poésie emprunte son harmonie de la Musique, sa passion de la Peinture, sa force & sa justesse de la Philosophie.

L'Harmonie du style de Télémaque.

Le style de Télémaque est poli, net, coulant, magnifique. Il a toute l'abondance d'Homere, sans avoir son intempérance de paroles : il ne tombe jamais dans les redites; & quand il parle des mêmes choses, il ne rappelle point les mêmes images, & encore moins les mêmes termes. Toutes ses périodes remplissent l'oreille par leur nombre & leur ca-

* L'Abbé Terrasson.

dence. Rien ne choque ; point de mots durs, point de termes abſtraits, ni de tours affectés. Il ne parle jamais pour parler, ni ſimplement pour plaire. Toutes ſes paroles font penſer, & toutes ſes penſées tendent à nous rendre bons.

Les images de notre Poëte ſont auſſi parfaites que ſon ſtyle eſt harmonieux. Peindre, c'eſt non-ſeulement décrire les choſes, mais en repréſenter les circonſtances d'une maniere ſi vive & ſi touchante, qu'on s'imagine les voir. L'Auteur de Télémaque peint les paſſions avec art. Il avoit étudié le cœur de l'homme, & en connoiſſoit tous les reſſorts. En liſant ſon Poëme, on ne voit plus que ce qu'il fait voir ; on n'entend plus que ceux qu'il fait parler. Il échauffe, il remue, il entraîne. On ſent toutes les paſſions qu'il décrit.

Excellence des Peintures de Télémaque.

Les Poëtes ſe ſervent ordinairement de deux ſortes de peintures ; les comparaiſons, & les deſcriptions. Les comparaiſons de Télémaque ſont juſtes & nobles. L'Auteur n'éleve pas trop l'eſprit au-deſſus de ſon ſujet par des métaphores outrées ; il ne l'embarraſſe pas non plus par une trop grande variété d'images. Il a imité tout ce qu'il y a de grand & de beau dans les deſcriptions des Anciens, les combats, les jeux, les naufrages, les

Des Comparaiſons & Deſcriptions de Télémaque.

ſacrifices, &c. ſans s'étendre ſur les minuties qui font languir la narration, ſans rabaiſſer la majeſté du Poëme Epique par la deſcription des choſes baſſes & déſagréables. Il deſcend quelquefois dans le détail; mais il ne dit rien qui ne mérite attention, & qui ne contribue à l'idée qu'il veut donner; il ſuit la nature dans toutes ſes variétés; il ſavoit bien que tout diſcours doit avoir ſes inégalités; tantôt ſublime, ſans être guindé; tantôt naïf, ſans être bas. C'eſt un faux gout de vouloir toujours embellir. Ses deſcriptions ſont magnifiques; mais naturelles, ſimples, & cependant agréables. Il peint non-ſeulement d'après nature; mais ſes tableaux ſont aimables: il unit enſemble la vérité du deſſein, & la beauté du coloris; la vivacité d'Homere, & la nobleſſe de Virgile. Ce n'eſt pas tout: les deſcriptions de ce Poëme ſont non-ſeulement deſtinées à plaire, mais elles ſont toutes inſtructives. Si l'Auteur parle de la vie paſtorale, c'eſt pour recommander l'aimable ſimplicité des mœurs: s'il décrit des jeux & des combats, ce n'eſt pas ſeulement pour célébrer les funérailles d'un ami, ou d'un pere, comme dans l'Iliade & dans l'Enéide; c'eſt pour choiſir un Roi qui ſurpaſſe tous les autres dans la force de l'eſprit & du corps, &

qui ſoit également capable de ſoutenir les fatigues de l'un & de l'autre : s'il nous repréſente les horreurs d'un naufrage, c'eſt pour inſpirer à ſon Héros la fermeté de cœur, & l'abandon aux Dieux, dans les plus grands périls. Je pourrois parcourir toutes ſes deſcriptions, & y trouver de ſemblables beautés. Je me contenterai de remarquer que dans cette nouvelle Edition, la ſculpture de la redoutable Egide, que Minerve envoya à Télémaque, eſt pleine d'art, & renferme cette morale ſublime; que le bouclier d'un Prince & le ſoutien d'un Etat ſont les ſciences & l'agriculture; qu'un Roi armé par la ſageſſe cherche toujours la paix, & trouve des reſſources fécondes contre tous les maux de la guerre, dans un peuple inſtruit & laborieux, dont l'eſprit & le corps ſont également accoutumés au travail.

Philoſophie de Télémaque.

La Poéſie tire ſa ſource & ſa juſteſſe de la Philoſophie. Dans Télémaque on voit par-tout une imagination riche, vive, agréable, & néanmoins un eſprit juſte & profond. Ces deux qualités ſe rencontrent rarement dans la même perſonne. Il faut que l'ame ſoit dans un mouvement preſque continuel pour inventer, pour paſſionner, pour imiter, & en même-tems dans une tranquillité parfaite,

pour juger en produiſant, & choiſir entre mille penſées qui ſe préſentent, celle qui convient. Il faut que l'imagination ſouffre une eſpece de tranſport & d'entouſiaſme, pendant que l'eſprit paiſible dans ſon empire, la retient & la tourne où il veut. Sans cette paſſion qui anime tout, les diſcours paroiſſent froids, languiſſans, abſtraits, hiſtoriques; ſans ce jugement qui regle tout, ils ſont faux & trompeurs.

Compàraiſon de la Poéſie de Télémaque avec Homere & Virgile.

Le feu d'Homere, ſur-tout dans l'Iliade, eſt impétueux & ardent comme un tourbillon de flamme qui embraſe tout: le feu de Virgile a plus de clarté que de chaleur; il luit toujours uniment & également: celui de Télémaque échauffe & éclaire tout enſemble, ſelon qu'il faut perſuader, ou paſſionner. Quand cette flamme éclaire, elle fait ſentir une douce chaleur qui n'incommode point. Tels ſont les diſcours de Mentor ſur la politique, & de Télémaque ſur le ſens des Loix de Minos, &c. Ces idées pures rempliſſent l'eſprit de leur paiſible lumiere; l'entouſiaſme & le feu poétique ſeroient nuiſibles, comme les rayons trop ardens du Soleil qui éblouiſſent. Quand il n'eſt plus queſtion de raiſonner, mais d'agir, quand on a vu clairement la vérité, quand les réflexions ne viennent que d'irréſolution, alors le

Poëte excite un feu & une passion qui détermine & qui emporte une ame affoiblie, qui n'a pas le courage de se rendre à la vérité. L'Episode des amours de Télémaque, dans l'Isle de Calypso, est plein de ce feu.

Ce mêlange de lumiere & d'ardeur distingue notre Poëte d'Homere & de Virgile. L'entousiasme du premier lui fait quelquefois oublier l'art, négliger l'ordre, & passer les bornes de la nature. C'étoit la force & l'essor de son grand génie qui l'entraînoit malgré lui. La pompeuse magnificence, le jugement & la conduite de Virgile dégénerent quelquefois en une régularité trop compassée, où il semble plutôt Historien que Poëte. Ce dernier plaît beaucoup plus aux Poëtes Philosophes & Modernes, que le premier. N'est-ce pas qu'ils sentent qu'on peut limiter plus facilement par *art* le grand jugement du Poëte Latin, que le beau feu du Poëte Grec, que la *nature* seule peut donner?

Notre Auteur doit plaire à toutes sortes de Poëtes, tant à ceux qui sont Philosophes, qu'à ceux qui n'admirent que l'entousiasme. Il a uni les lumieres de l'esprit avec les charmes de l'imagination; il prouve la vérité en Philosophe; il fait aimer la vérité prouvée par les sentimens

qu'il excite. Tout eſt ſolide, vrai, convenable à la perſuaſion ; ni jeux d'eſprit, ni penſées brillantes qui n'ont d'autre but que de faire admirer l'Auteur. Il a ſuivi ce grand précepte de Platon, qui dit qu'en écrivant, on doit toujours ſe cacher, diſparoître, ſe faire oublier pour ne produire que les vérités qu'on veut perſuader, & les paſſions qu'on veut purifier.

Dans Télémaque tout eſt raiſon, tout eſt ſentiment. C'eſt ce qui le rend un Poëme de toutes les Nations & de tous les ſiecles. Tous les Etrangers en ſont également touchés. Les traductions qu'on en a faites, en des Langues moins délicates que la Langue Françoiſe, n'effacent point ſes beautés originales. La ſavante Apologiſte d'Homere nous aſſure que le Poëte Grec perd infiniment par une traduction, qu'il n'eſt pas poſſible d'y faire paſſer la force, la nobleſſe & l'ame de ſa Poéſie. Mais on oſe dire que Télémaque conſervera toujours, en toutes ſortes de Langues, ſa force, ſa nobleſſe, ſon ame & ſes beautés eſſentielles. C'eſt que l'excellence de ce Poëme ne conſiſte pas dans l'arrangement heureux & harmonieux des paroles, ni même dans les agrémens que lui prête l'imagination ; mais dans un gout ſublime de la vérité,

dans des sentimens nobles & élevés, & dans la maniere naturelle, délicate & judicieuse de les traiter. De pareilles beautés sont de toutes les Langues, de tous les tems, de tous les Pays, & touchent également les bons esprits & les grandes ames dans tout l'Univers.

On a formé plusieurs objections contre Télémaque : 1°. Qu'il n'est pas en Vers.

Premiere Objection contre Télémaque.

Réponse.

La versification, selon Aristote, Denys d'Halycarnasse & Strabon, n'est pas essentielle à l'Epopée. On peut l'écrire en Prose, comme on écrit des Tragédies sans rimes ; on peut faire des Vers sans Poésie, & être tout Poétique sans faire des Vers ; on peut imiter la versification par art, mais il faut naître Poëte. Ce qui fait la Poésie, n'est pas le nombre fixe & la cadence réglée des syllabes ; mais la fiction vive, les figures hardies, la beauté & la variété des images. C'est l'entousiasme, le feu, l'impétuosité, la force ; un je ne sais quoi dans les paroles & les pensées, que la nature seule peut donner. On trouve toutes ces qualités dans Télémaque. L'Auteur a donc fait ce que Strabon dit de Cadmus, Phérécide, Hécatée : *Il a imité parfaitement la Poésie, en rompant seulement la mesure ; mais il a conservé toutes les autres beautés poétiques.*

Notre âge retrouve un Homere
Dans ce Poëme salutaire,
Par la vertu même inventé ;
Les Nymphes de la double Cime
Ne l'affranchissent de la Rime,
Qu'en faveur de la vérité. *

De plus, je ne sais pas si la gêne des rimes & la régularité scrupuleuse de notre construction Européenne, jointe à ce nombre fixe & mesuré de pieds, ne diminueroient pas beaucoup l'essor & la passion de la Poésie héroïque. Pour bien émouvoir les passions, on doit souvent retrancher l'ordre & la liaison. Voilà pourquoi les Grecs & les Romains, qui peignoient tout avec vivacité & gout, usoient des inversions de phrases; leurs mots n'avoient point de place fixe; ils les arrangeoient comme ils vouloient. Les Langues de l'Europe sont un composé du Latin & des Jargons de toutes les Nations barbares qui subjuguerent l'Empire Romain. Ces Peuples du Nord glaçoient tout, comme leur climat, par une froide régularité de Syntaxe. Ils ne comprenoient point cette belle variété de longues & de breves, qui imite si bien les mouvemens délicats de l'ame : ils prononçoient tout avec le même froid, & ne connurent d'abord d'autre harmonie,

* *Ode à Messieurs de l'Académie, par M. de la Motte. Premiere Ode.*

dans les paroles, qu'un vain tintement de finales monotones. Quelques Italiens, quelques Espagnols ont tâché d'affranchir leur versification de la gêne des rimes. Un Poëte Anglois y a réussi merveilleusement, & a commencé même avec succès d'introduire les inversions de phrases dans sa Langue. Peut-être que les François reprendront un jour cette noble liberté des Grecs & des Romains.

Seconde Objection contre Télémaque.

Quelques-uns, par une ignorance grossiere de la noble liberté du Poëme Epique, ont reproché à Télémaque qu'il est plein d'anachronismes.

Réponse.

L'Auteur de ce Poëme n'a fait qu'imiter le Prince des Poëtes Latins, qui ne pouvoit ignorer que Didon n'étoit pas contemporaine d'Enée. Le Pygmalion de Télémaque, frere de cette Didon; Sésostris, qu'on dit avoir vécu vers le même tems, &c. ne sont pas plus des fautes que l'anachronisme de Virgile. Pourquoi condamner un Poëte de manquer quelquefois à l'ordre des tems, puisque c'est une beauté de manquer quelquefois à l'ordre de la nature? Il ne seroit pas permis de contredire un point d'histoire d'un tems peu éloigné. Mais dans l'antiquité reculée, dont les Annales sont si incertaines & enveloppées de tant d'obscurités, on doit suivre la vraisemblance, & non pas toujours la vérité. C'est l'idée

d'Ariſtote, confirmée par Horace. Quelques Hiſtoriens ont écrit que Didon étoit chaſte, Pénélope impudique, qu'Hélene n'a jamais vu Troye, ni Enée l'Italie. Homere & Virgile n'ont pas fait difficulté de s'écarter de l'Hiſtoire, pour rendre leurs Fables plus inſtructives. Pourquoi ne ſera-t-il pas permis à l'Auteur de Télémaque, pour l'inſtruction d'un jeune Prince, de raſſembler les Héros de l'Antiquité, Télémaque, Séſoſtris, Neſtor, Idoménée, Pygmalion, Adraſte, pour unir dans un même tableau les différens caracteres des Princes bons & mauvais, dont il falloit imiter les vertus, & éviter les vices ?

Troiſieme Objection contre Télémaque.

On trouve à redire que l'Auteur de Télémaque ait inſéré l'Hiſtoire des Amours de Calypſo & d'Eucharis dans ſon Poëme, & pluſieurs deſcriptions ſemblables, qui paroiſſent trop paſſionnées.

Réponſe.

La meilleure Réponſe à cette objection eſt l'effet qu'avoit produit Télémaque dans le cœur du Prince pour qui il avoit été écrit. Les perſonnes d'une condition commune n'ont pas le même beſoin d'être précautionnées contre les écueils auxquels l'élévation & l'autorité expoſent ceux qui ſont deſtinés à régner. Si notre Poëte avoit écrit pour un homme qui eût dû paſſer ſa vie dans l'obſcurité, ces deſcriptions ne lui auroient pas

été ſi néceſſaires. Mais pour un jeune Prince, au milieu d'une Cour où la galanterie paſſe pour politeſſe, où chaque objet réveille infailliblement le gout des plaiſirs, & où tout ce qui l'environne n'eſt occupé qu'à le ſéduire; pour un tel Prince, dis-je, rien n'étoit plus néceſſaire que de lui repréſenter, avec cette aimable pudeur, cette innocence & cette ſageſſe qu'on trouve dans Télémaque, tous les détours ſéduiſans de l'amour inſenſé; lui peindre ce vice dans ſon beau imaginaire, pour lui faire ſentir enſuite ſa difformité réelle; lui montrer l'abyme dans toute ſa profondeur, pour l'empêcher d'y tomber, & l'éloigner même des bords d'un précipice ſi affreux. C'étoit donc une ſageſſe digne de notre Auteur, de précautionner ſon Eleve contre les folles paſſions de la jeuneſſe, par la Fable de Calypſo, & de lui donner, dans l'hiſtoire d'Antiope, l'exemple d'un amour chaſte & légitime. En nous repréſentant ainſi cette paſſion, tantôt comme une foibleſſe indigne d'un grand cœur, tantôt comme une vertu digne d'un Héros, il nous montre que l'amour n'eſt pas au-deſſous de la majeſté de l'Epopée, & réunit par-là, dans ſon Poëme, les paſſions tendres des Romans modernes avec les vertus héroïques de la Poéſie ancienne.

Quatrieme Objection contre Télémaque.

Quelques-uns croient que l'Auteur de Télémaque épuise trop son sujet par l'abondance & la richesse de son génie. Il dit tout, & ne laisse rien à penser aux autres. Comme Homere, il met la nature toute entiere devant les yeux. On aime mieux un Auteur, qui, comme Virgile, renferme un grand sens en peu de mots, & donne le plaisir d'en développer l'étendue.

Réponse.

Il est vrai que l'imagination ne peut rien ajouter aux peintures de notre Poëte; mais l'esprit, en suivant ses idées, s'ouvre & s'étend. Quand il s'agit seulement de peindre, ses tableaux sont parfaits, rien n'y manque; quand il faut instruire, ses lumieres sont fécondes, & nous y développons une vaste étendue de pensées, qui ne paroissent pas d'abord, & que toute son éloquence n'exprime pas. Il ne laisse rien à imaginer; mais il donne infiniment à penser. C'est ce qui convenoit au caractere du Prince pour qui seul l'Ouvrage a été fait. On démêloit en lui, au travers de l'enfance, une imagination féconde & heureuse; un génie élevé & étendu, qui le rendoient sensible aux beaux endroits d'Homere & de Virgile. Ce grand naturel inspira à l'Auteur le dessein d'un Poëme propre à le cultiver, & qui renfermeroit égale-

ment les beautés de l'un & de l'autre Poëte. Cette affluence de belles images y étoit essentielle, pour occuper l'imagination, former le gout du Prince, & lui donner la liberté de saisir, comme de lui-même, les vérités préparées à son cœur, & de s'en nourrir. On voit assez que ces beautés n'auroient pas plus couté à supprimer qu'à produire, qu'elles coulent avec autant de dessein que d'abondance, pour répondre aux besoins du Prince & aux vues de l'Auteur.

Cinquieme Objection contre Télémaque.

On a objecté que le Héros & la Fable de ce Poëme n'ont point de rapport à la Nation Françoise; Homere & Virgile ont intéressé les Grecs & les Romains, en choisissant des actions & des Acteurs dans les Histoires de leur Pays.

Réponse.

Si l'Auteur n'a pas intéressé particuliérement la Nation Françoise, il a fait plus, il a intéressé tout le genre humain. Son plan est encore plus vaste que celui de l'un & de l'autre des deux Poëtes anciens: il est plus grand d'instruire tous les hommes ensemble, que de borner ses préceptes à un pays particulier. L'amour-propre veut qu'on rapporte tout à lui, & se trouve même dans l'amour de la Patrie; mais une ame généreuse doit avoir des vues plus étendues.

D'ailleurs, quel intérêt la France n'a-

t-elle point pris à un Ouvrage si propre à lui former un Roi pour la gouverner un jour selon ses besoins & ses desirs, en Pere des Peuples & en Héros Chrétien ? Ce qu'on a vu de ce Prince donnoit l'espérance & les prémices de cet avenir. Les voisins de la France y prenoient déja part comme à un bonheur universel. La Fable du Prince *Grec* devenoit l'Histoire du Prince *François*.

L'Auteur avoit un dessein plus pur que celui de plaire à sa Nation : il vouloit la servir à son insçu, en contribuant à lui former un Prince qui, jusques dans les jeux de son enfance, paroissoit né pour la combler de bonheur & de gloire. Cet auguste Enfant aimoit les Fables & la Mythologie. Il falloit profiter de son gout, lui faire voir dans ce qu'il estimoit le solide & le beau, le simple & le grand, & lui imprimer, par des faits touchans, les principes généraux qui pouvoient le précautionner contre les dangers qui accompagnent la plus haute naissance & la Puissance suprême.

Dans ce dessein, un Héros Grec & une Poésie d'après Homere & Virgile, les Histoires des pays, des tems & des faits étrangers étoient d'une convenance parfaite, & peut-être unique pour mettre l'Auteur en pleine liberté de peindre

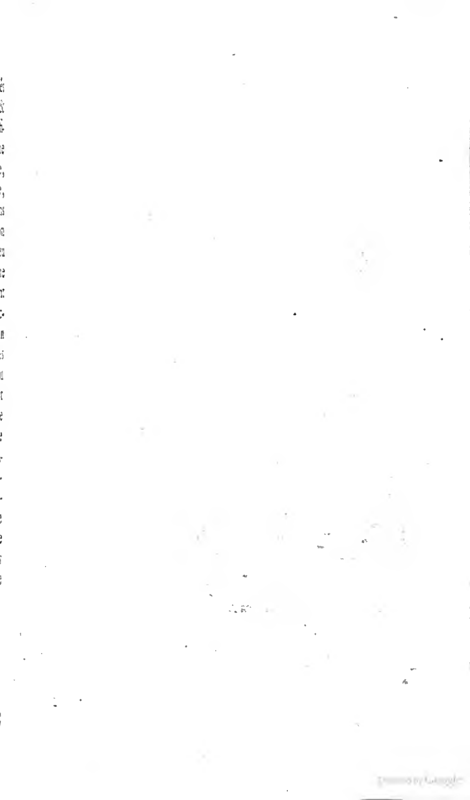
avec vérité & force tous les écueils qui menacent les Souverains dans toute la ſuite des ſiecles.

Il arrive, par une conſéquence naturelle & néceſſaire, que ces vérités univerſelles ont ſouvent du rapport aux hiſtoires du tems & aux ſituations actuelles. Ces fictions indépendantes de toute application, & deſtinées à former l'enfance du jeune Prince, renferment des préceptes pour tous les momens de ſa vie.

Cette convenance des moralités générales, à toutes ſortes de circonſtances, fait admirer la fécondité, la profondeur & la ſageſſe de l'Auteur. Mais elle n'excuſe pas l'injuſtice de ſes ennemis, qui ont voulu trouver, dans ſon Télémaque, certaines allégories odieuſes, & changer les deſſeins les plus ſages & les plus modérés en des Satyres outrageantes contre tout ce qu'il reſpectoit le plus. On avoit renverſé les caracteres, pour y trouver des rapports imaginaires, & pour empoiſonner les intentions les plus pures. L'Auteur pouvoit-il, ſans infidélité, ſupprimer ces maximes fondamentales d'une morale & d'une politique ſi ſaine & ſi convenable, parce que la maniere de les dire la plus ſage, ne pouvoit les mettre à couvert de la malignité des Critiques?

Notre illuſtre Auteur a donc réuni,

dans ſon Poëme, les plus grandes beautés des Anciens. Il a tout l'entouſiaſme & l'abondance d'Homere, toute la magnificence & la régularité de Virgile. Comme le Poëte Grec, il peint tout avec force, ſimplicité & vie; variété dans la Fable, diverſité dans les caracteres : ſes réflexions ſont morales, ſes deſcriptions vives, ſon imagination féconde par tout ce beau feu que la nature ſeule peut donner. Comme le Poëte Latin, il garde parfaitement l'unité d'action, l'uniformité des caracteres, l'ordre & les regles de l'art. Son jugement eſt profond, & ſes penſées élevées, tandis que le naturel s'unit au noble, & le ſimple au ſublime. Par-tout l'art devient nature; mais le Héros de notre Poëte eſt plus parfait que celui de l'un ou de l'autre; ſa morale eſt plus pure, & ſes ſentimens plus nobles. Concluons de tout ceci que l'Auteur de Télémaque a montré, par ce Poëme, que la Nation Françoiſe eſt capable de toute la délicateſſe des Grecs & de tous les grands ſentimens des Romains. L'éloge de l'Auteur eſt celui de ſa Nation.





Mentor et Télémaque, après un naufrage, abordent dans l'Île de Calypso.



LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Télémaque, conduit par Minerve ſous la figure de Mentor, aborde, après un naufrage, dans l'Iſle de la Déeſſe Calypſo, qui regrettoit encore le départ d'Ulyſſe. La Déeſſe le reçoit favorablement, conçoit de la paſſion pour lui, lui offre l'immortalité, & lui demande ſes aventures. Il lui raconte ſon voyage à Pylos & à Lacédémone; ſon naufrage ſur la côte de Sicile; le péril où il fut d'être immolé aux manes

d'Anchise; le secours que Mentor & lui donnerent à Aceste dans une incursion de Barbares, & le soin que le Roi eut de reconnoître ce service, en leur donnant un vaisseau Tyrien pour retourner en leur pays.


ALYPSO ne pouvoit se consoler du départ d'Ulysse. Dans sa douleur, elle se trouvoit malheureuse d'être immortelle. Sa grotte ne résonnoit plus de son chant. Les Nymphes, qui la servoient, n'osoient lui parler; elle se promenoit souvent seule sur les gazons fleuris, dont un printems éternel bordoit son Isle. Mais ces beaux lieux, loin de modérer sa douleur, lui faisoient rappeller le triste souvenir d'Ulysse qu'elle y avoit vu tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demeuroit immobile sur le rivage de la mer qu'elle arrosoit de ses larmes, & elle étoit sans cesse tournée vers le côté où le vaisseau d'Ulysse, fendant les ondes, avoit disparu à ses yeux.

Tout-à-coup elle apperçut les débris d'un navire qui venoit de faire naufrage, des bancs des Rameurs mis en pieces, des rames écartées çà & là sur le sable, un gouvernail, un mât, des cordages flottans sur la côte : puis elle découvre de loin deux hommes, dont l'un paroissoit âgé; l'autre, quoique jeune, ressembloit à Ulysse. Il avoit sa douceur & sa fierté, avec sa taille & sa démarche majestueuse. La Déesse comprit que c'étoit Télémaque, fils de ce Héros; mais quoique les Dieux surpassent de loin, en connoissance, tous les hommes, elle ne put découvrir qui étoit cet homme vénérable dont Télémaque étoit accompagné. C'est que les Dieux supérieurs cachent aux inférieurs tout ce qu'il leur plaît : & Minerve, qui accompagnoit Télémaque sous la figure de Mentor, ne vouloit pas être connue de Calypso. Cependant Calypso se réjouissoit d'un naufrage qui mettoit dans son Isle le fils d'Ulysse, si semblable à son pere. Elle s'avance vers lui,

& sans faire semblant de savoir qui il est : D'où vous vient, lui dit-elle, cette témérité d'aborder en mon Isle? Sachez, jeune Etranger, qu'on ne vient point impunément dans mon Empire. Elle tâchoit de couvrir, sous ces paroles menaçantes, la joie de son cœur qui éclatoit, malgré elle, sur son visage.

Télémaque lui répondit : O vous, qui que vous soyez, mortelle, ou Déesse, (quoiqu'à vous voir on ne puisse vous prendre que pour une Divinité) seriez-vous insensible au malheur d'un fils, qui, cherchant son pere à la merci des vents & des flots, a vu briser son navire contre vos rochers? Quel est donc votre pere que vous cherchez, reprit la Déesse? Il se nomme Ulysse, dit Télémaque; c'est un des Rois qui ont, après un siege de dix ans, renversé la fameuse Troye. Son nom fut célebre dans toute la Grece & dans toute l'Asie, par sa valeur dans les combats, & plus encore, par sa sagesse dans les conseils. Maintenant errant dans

toute l'étendue des mers, il parcourt tous les écueils les plus terribles. Sa patrie semble fuir devant lui. Pénélope, sa femme, & moi, qui suis son fils, nous avons perdu l'espérance de le revoir. Je cours, avec les mêmes dangers que lui, pour apprendre où il est : mais que dis-je ! peut-être qu'il est maintenant enseveli dans les profonds abymes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs ; & si vous savez, ô Déesse, ce que les destinées ont fait pour sauver, ou pour perdre Ulysse, daignez en instruire son fils Télémaque.

Calypso, étonnée & attendrie de voir dans une si vive jeunesse tant de sagesse & d'éloquence, ne pouvoit rassasier ses yeux en le regardant, & elle demeuroit en silence. Enfin elle lui dit : Télémaque, nous vous apprendrons ce qui est arrivé à votre pere ; mais l'histoire en est longue. Il est tems de vous délasser de tous vos travaux ; venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils : venez, vous serez ma

consolation dans cette solitude, & je ferai votre bonheur, pourvu que vous sachiez èn jouir.

Télémaque suivoit la Déesse, environnée d'une foule de jeunes Nymphes au-dessus desquelles elle s'élevoit de toute la tête, comme un grand chêne dans une forêt éleve ses branches épaisses au-dessus de tous les arbres qui l'environnent. Il admiroit l'éclat de sa beauté, la riche pourpre de sa robe longue & flottante, ses cheveux noués par derriere négligemment, mais avec grace; le feu qui sortoit de ses yeux, & la douceur qui tempéroit cette vivacité. Mentor, les yeux baissés, gardant un silence modeste, suivoit Télémaque. On arriva à la porte de la grotte de Calypso, où Télémaque fut surpris de voir avec une apparence de simplicité rustique, tout ce qui peut charmer les yeux. Il est vrai qu'on n'y voyoit, ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni statues: mais cette grotte étoit taillée dans le roc en voûtes plei-

nes de rocailles & de coquilles; elle étoit tapiſſée d'une jeune vigne, qui étendoit également ſes branches ſouples de tous côtés. Les doux zéphyrs conſervoient en ce lieu, malgré les ardeurs du ſoleil, une délicieuſe fraîcheur. Des fontaines coulant avec un doux murmure ſur des prés ſemés d'amaranthes & de violettes, formoient en divers lieux des bains auſſi purs & auſſi clairs que le cryſtal. Mille fleurs naiſſantes émailloient les tapis verds dont la grotte étoit environnée : là on trouvoit un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, & dont la fleur, qui ſe renouvelle dans toutes les ſaiſons, répand le plus doux de tous les parfums. Ce bois ſembloit couronner ces belles prairies, & formoit une nuit que les rayons du ſoleil ne pouvoient percer : là on n'entendoit jamais que le chant des oiſeaux, ou le bruit d'un ruiſſeau, qui, ſe précipitant du haut d'un rocher, tomboit à gros bouillons pleins d'écume, & s'enfuyoit au travers de la prairie.

La grotte de la Déesse étoit sur le penchant d'une colline ; de-là on découvroit la mer quelquefois claire & unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, où elle se brisoit en gémissant, & élevant ses vagues comme des montagnes : d'un autre côté on voyoit une riviere où se formoient des Isles bordées de tilleuls fleuris, & de hauts peupliers qui portoient leurs têtes superbes jusques dans les nuées. Les divers canaux, qui formoient les Isles, sembloient se jouer dans la campagne : les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité ; d'autres avoient une eau paisible & dormante ; d'autres, par de longs détours, revenoient sur leurs pas, comme pour remonter vers leur source, & sembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantés. On appercevoit de loin des collines & des montagnes qui se perdoient dans les nuées, & dont la figure bizarre formoit un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines

étoient couvertes de pampre verd, qui pendoit en feſton : le raiſin, plus éclatant que la pourpre, ne pouvoit ſe cacher ſous les feuilles, & la vigne étoit accablée ſous ſon fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier, & tous les autres arbres couvroient la campagne, & en faiſoient un grand jardin.

Calypſo, ayant montré à Télémaque toutes ces beautés naturelles, lui dit : Repoſez-vous, vos habits ſont mouillés, il eſt tems que vous en changiez ; enſuite nous vous reverrons, & je vous raconterai des hiſtoires dont votre cœur ſera touché. En même-tems elle le fit entrer, avec Mentor, dans le lieu le plus ſecret & le plus reculé d'une grotte voiſine de celle où la Déeſſe demeuroit. Les Nymphes avoient eu ſoin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cedre, dont la bonne odeur ſe répandoit de tous côtés, & elles y avoient laiſſé des habits pour les nouveaux hôtes. Télémaque, voyant qu'on lui avoit deſtiné une tunique

d'une laine fine, dont la blancheur effaçoit celle de la neige, & une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaisir qui est naturel à un jeune homme, en considérant cette magnificence.

Mentor lui dit d'un ton grave : Est-ce donc là, ô Télémaque, les pensées qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulysse ? Songez plutôt à soutenir la réputation de votre pere, & à vaincre la fortune qui vous persécute. Un jeune homme qui aime à se parer vainement comme une femme, est indigne de la sagesse & de la gloire. La gloire n'est dûe qu'à un cœur qui sait souffrir la peine, & fouler aux pieds les plaisirs.

Télémaque répondit en soupirant : Que les Dieux me fassent périr plutôt que de souffrir que la mollesse & la volupté s'emparent de mon cœur. Non, non, le fils d'Ulysse ne sera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche & efféminée : mais quelle faveur du Ciel nous a fait trouver, après notre

naufrage, cette Déesse, ou cette mortelle qui nous comble de biens ?

Craignez, repartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux; craignez ses trompeuses douceurs plus que les écueils qui ont brisé votre navire. Le naufrage & la mort sont moins funestes que les plaisirs qui attaquent la vertu : gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera : la jeunesse est présomptueuse, elle se promet tout d'elle-même; quoique fragile, elle croit pouvoir tout, & n'avoir jamais rien à craindre : elle se confie légérement & sans précaution. Gardez-vous d'écouter les paroles douces & flatteuses de Calypso, qui se glisseront comme un serpent sous les fleurs; craignez ce poison caché; défiez-vous de vous-même, & attendez toujours mes conseils.

Ensuite ils retournerent auprès de Calypso qui les attendoit. Les Nymphes, avec leurs cheveux tressés & des habits blancs, servirent d'abord un repas simple, mais exquis pour le gout &

pour la propreté. On n'y voyoit aucune autre viande que celle des oiseaux qu'elles avoient pris dans les filets, ou des bêtes qu'elles avoient percées de leurs fleches à la chasse; un vin plus doux que le nectar couloit des grands vases d'argent dans les tasses d'or couronnées de fleurs. On apporta, dans des corbeilles, tous les fruits que le printems promet, & que l'automne répand sur la terre. En même-tems quatre jeunes Nymphes se mirent à chanter. D'abord elles chanterent le combat des Dieux contre les Géants, puis les amours de Jupiter & de Sémélé; la naissance de Bacchus & son éducation conduite par le vieux Silene, la course d'Atalante & d'Hypomenes, qui fut vainqueur par le moyen des pommes d'or cueillies au jardin des Hespérides. Enfin, la guerre de Troye fut aussi chantée; les combats d'Ulysse & sa sagesse furent élevés jusqu'aux Cieux. La premiere des Nymphes, qui s'appelloit Leucothoé, joignit les accords de sa lyre aux douces voix de tou-

tes les autres. Quand Télémaque entendit le nom de ſon pere, les larmes, qui coulerent le long de ſes joues, donnerent un nouveau luſtre à ſa beauté. Mais comme Calypſo apperçut qu'il ne pouvoit manger, & qu'il étoit ſaiſi de douleur, elle fit ſigne aux Nymphes. A l'inſtant on chanta le combat des Centaures avec les Lapithes, & la deſcente d'Orphée aux enfers pour en retirer Euridice.

Quand le repas fut fini, la Déeſſe prit Télémaque, & lui parla ainſi: Vous voyez, fils du grand Ulyſſe, avec quelle faveur je vous reçois: je ſuis immortelle; nul mortel ne peut entrer dans cette Iſle ſans être puni de ſa témérité; & votre naufrage même ne vous garantiroit pas de mon indignation, ſi d'ailleurs je ne vous aimois. Votre pere a eu le même bonheur que vous: mais, hélas! il n'a pas ſu en profiter. Je l'ai gardé long-tems dans cette Iſle; il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel: mais l'aveugle paſſion de re-

tourner dans sa misérable patrie, lui fit rejetter tous ces avantages. Vous voyez tout ce qu'il a perdu pour Ithaque qu'il n'a pu revoir. Il voulut me quitter, il partit, & je fus vengée par la tempête. Son vaisseau, après avoir été long-tems le jouet des vents, fut enseveli dans les ondes. Profitez d'un si triste exemple : après son naufrage, vous n'avez plus rien à espérer, ni pour le revoir, ni pour régner jamais dans l'Isle d'Ithaque après lui; consolez-vous de l'avoir perdu, puisque vous trouvez une Divinité prête à vous rendre heureux, & un Royaume qu'elle vous offre. La Déesse ajouta à ces paroles de longs discours pour montrer combien Ulysse avoit été heureux auprès d'elle : elle raconta ses aventures dans la caverne du Cyclope Polypheme, & chez Antiphates, Roi des Lestrigons : elle n'oublia pas ce qui lui étoit arrivé dans l'Isle de Circé, fille du Soleil, & les dangers qu'il avoit courus entre Scylle & Charybde. Elle représenta la derniere tempête que Nep-

tune avoit excitée contre lui, quand il partit d'auprès d'elle. Elle voulut faire entendre qu'il étoit péri dans ce naufrage, & elle supprima son arrivée dans l'Isle des Phéaciens. Télémaque, qui s'étoit d'abord abandonné trop promptement à la joie d'être si bien traité de Calypso, reconnut enfin son artifice & la sagesse des conseils que Mentor venoit de lui donner. Il répondit en peu de mots : O Déesse, pardonnez à ma douleur, maintenant je ne puis que m'affliger; peut-être que dans la suite j'aurai plus de force pour gouter la fortune que vous m'offrez : laissez-moi en ce moment pleurer mon pere; vous savez mieux que moi comme il mérite d'être pleuré.

Calypso n'osa d'abord le presser davantage; elle feignit même d'entrer dans sa douleur, & de s'attendrir pour Ulysse : mais pour mieux connoître les moyens de toucher le cœur du jeune homme, elle lui demanda comment il avoit fait naufrage, & par quelles aven-

tures il étoit ſur ſes côtes. Le récit de mes malheurs, dit-il, ſeroit trop long. Non, non, répondit-elle, il me tarde de les ſavoir, hâtez-vous de me les raconter; elle le preſſa long-tems. Enfin il ne put lui réſiſter, & il parla ainſi :

J'étois parti d'Ithaque pour aller demander aux autres Rois, revenus du ſiege de Troye, des nouvelles de mon pere. Les amans de ma mere Pénélope furent ſurpris de mon départ; j'avois pris ſoin de le leur cacher, connoiſſant leur perfidie. Neſtor, que je vis à Pylos, ni Ménélas, qui me reçut avec amitié dans Lacédémone, ne purent m'apprendre ſi mon pere étoit encore en vie. Las de vivre toujours en ſuſpens, & dans l'incertitude, je me réſolus d'aller dans la Sicile, où j'avois ouï dire que mon pere avoit été jetté par les vents. Mais le ſage Mentor, que vous voyez ici préſent, s'oppoſoit à ce téméraire deſſein : il me repréſentoit d'un côté les Cyclopes, Géants monſtrueux qui dévorent les hommes; de

l'autre la flotte d'Enée & des Troyens quiétoient sur ces côtes. Ces Troyens, disoit-il, sont animés contre tous les Grecs : mais sur-tout ils répandroient avec plaisir le sang du fils d'Ulysse. Retournez, continuoit-il, en Ithaque; peut-être que votre pere, aimé des Dieux, y sera aussi-tôt que vous : mais si les Dieux ont résolu sa perte, s'il ne doit jamais revoir sa patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer votre mere, montrer votre sagesse à tous les peuples, & faire voir en vous, à toute la Grece, un Roi aussi digne de régner que le fut jamais Ulysse lui-même. Ces paroles étoient salutaires; mais je n'étois pas assez prudent pour les écouter, je n'écoutai que ma passion; le sage Mentor m'aima jusqu'à me suivre dans un voyage téméraire que j'entreprenois contre ses conseils; & les Dieux permirent que je fisse une faute, qui devoit servir à me corriger de ma présomption.

Pendant que Télémaque parloit,

Calypso regardoit Mentor ; elle étoit étonnée, elle croyoit sentir en lui quelque chose de divin ; mais elle ne pouvoit démêler ses pensées confuses : ainsi elle demeuroit pleine de crainte & de défiance à la vue de cet inconnu ; alors elle appréhenda de laisser voir son trouble. Continuez, dit-elle à Télémaque, & satisfaites ma curiosité. Télémaque reprit ainsi :

Nous eumes assez long-tems un vent favorable pour aller en Sicile ; mais ensuite une noire tempête déroba le Ciel à nos yeux, & nous fumes enveloppés dans une profonde nuit. A la lueur des éclairs, nous apperçumes d'autres vaisseaux exposés au même péril, & nous reconnumes bientôt que c'étoient les vaisseaux d'Enée ; ils n'étoient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeunesse imprudente m'avoit empêché de considérer attentivement. Mentor parut dans ce danger, non-seulement ferme & in-

trépide, mais plus gai qu'à l'ordinaire : c'étoit lui qui m'encourageoit ; je sentois qu'il m'inspiroit une force invincible : il donnoit tranquillement tous les ordres, pendant que le Pilote étoit troublé. Je lui disois : Mon cher Mentor, pourquoi ai-je refusé de suivre vos conseils ? Ne suis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même dans un âge où l'on n'a, ni prévoyance de l'avenir, ni expérience du passé, ni modération pour ménager le présent ? O ! si jamais nous échappons de cette tempête, je me défierai de moi-même, comme de mon plus dangereux ennemi ; c'est vous, Mentor, que je croirai toujours.

Mentor me répondit, en souriant : Je n'ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite ; il suffit que vous la sentiez, & qu'elle vous serve une autre fois à être plus modéré dans vos desirs. Mais quand le péril sera passé, la présomption reviendra peut-être : maintenant il faut se soutenir par le coura-

ge; avant que de se jetter dans le péril, il faut le prévoir & le craindre : mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser. Soyez donc le digne fils d'Ulysse, montrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous menacent.

La douceur & le courage du sage Mentor me charmerent : mais je fus encore bien plus surpris, quand je vis avec quelle adresse il nous délivra des Troyens. Dans le moment où le Ciel commençoit à s'éclaircir, & où les Troyens, nous voyant de près, n'auroient pas manqué de nous reconnoître, il remarqua un de leurs vaisseaux qui étoit presque semblable au nôtre, & que la tempête avoit écarté ; la poupe en étoit couronnée de certaines fleurs. Il se hâta de mettre sur notre poupe des couronnes de fleurs semblables; il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celle des Troyens. Il ordonna à tous nos Rameurs de se baisser le plus qu'ils pour-

roient, le long de leurs bancs, pour n'être point reconnus des ennemis. En cet état, nous paſſames au milieu de leur flotte; ils pouſſerent des cris de joie en nous voyant, comme en voyant les compagnons qu'ils avoient cru perdus: nous fumes même contraints, par la violence de la mer, d'aller aſſez longtems avec eux. Enfin nous demeurames un peu derriere; & pendant que les vents impétueux les pouſſoient vers l'Afrique, nous fimes les derniers efforts pour aborder à force de rames ſur la côte voiſine de Sicile.

Nous y arrivames en effet; mais ce que nous cherchions n'étoit guères moins funeſte que la flotte qui nous faiſoit fuir. Nous trouvames ſur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis des Grecs : c'étoit là que régnoit le vieux Aceſte ſorti de Troye. A peine fumes-nous arrivés ſur ce rivage, que les habitans crurent que nous étions, ou d'autres peuples de l'Iſle armés pour les ſurprendre, ou des étrangers qui

venoient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent notre vaiſſeau dans le premier emportement, ils égorgent tous nos compagnons, ils ne réſervent que Mentor & moi pour nous préſenter à Aceſte, afin qu'il pût ſavoir de nous quels étoient nos deſſeins, & d'où nous venions. Nous entrons dans la Ville, les mains liées derriere le dos, & notre mort n'étoit retardée que pour nous faire ſervir de ſpectacle à un peuple cruel, quand on ſauroit que nous étions Grecs.

On nous préſenta d'abord à Aceſte, qui, tenant ſon ſceptre d'or en main, jugeoit les peuples, & ſe préparoit à un grand ſacrifice. Il nous demanda d'un ton ſévere, quel étoit notre pays, & le ſujet de notre voyage. Mentor ſe hâta de répondre, & lui dit : Nous venons des côtes de la grande Heſpérie, & notre patrie n'eſt pas loin delà : ainſi il évita de dire que nous étions Grecs. Mais Aceſte, ſans l'écouter davantage, & nous prenant pour des étrangers qui

cachoient leur deſſein, ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt voiſine, où nous ſervirions en eſclaves ſous ceux qui gouvernoient les troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort. Je m'écriai : O Roi, faites-nous mourir plutôt que de nous traiter ſi indignement; ſachez que je ſuis Télémaque, fils du ſage Ulyſſe, Roi des Ithaciens; je cherche mon pere dans toutes les mers : ſi je ne puis, ni le trouver, ni retourner dans ma patrie, ni éviter la ſervitude, ôtez-moi la vie que je ne ſaurois ſupporter. A peine eus-je prononcé ces mots, que tout le peuple, ému, s'écria, qu'il falloit faire périr le fils de ce cruel Ulyſſe, dont les artifices avoient renverſé la ville de Troye. O fils d'Ulyſſe, me dit Aceſte, je ne puis refuſer votre ſang aux manes de tant de Troyens que votre pere a précipités ſur les rivages du noir Cocyte; vous, & celui qui vous mene, vous périrez. En même-tems un Vieillard de la troupe propoſa au Roi de nous immoler ſur le

tombeau d'Anchife. Leur fang, difoit-il, fera agréable à l'ombre de ce Héros ; Enée même, quand il faura un tel facrifice, fera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de plus cher au monde. Tout le peuple applaudit à cette propofition, & on ne fongea plus qu'à nous immoler. Déja on nous menoit fur le tombeau d'Anchife ; on y avoit dreffé deux Autels, où le feu facré étoit allumé ; le glaive qui devoit nous percer étoit devant nos yeux ; on nous avoit couronnés de fleurs, & nulle compaffion ne pouvoit garantir notre vie ; c'étoit fait de nous, quand Mentor demanda tranquillement à parler au Roi ; il lui dit :

O Acefte, fi le malheur du jeune Télémaque, qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut vous toucher, du moins que votre propre intérêt vous touche. La fcience que j'ai acquife des préfages & de la volonté des Dieux, me fait connoître qu'avant que trois jours foient écoulés, vous ferez

attaqué par des peuples barbares, qui viennent comme un torrent du haut des montagnes pour inonder votre Ville, & pour ravager tout votre pays : hâtez-vous de les prévenir; mettez vos peuples ſous les armes, & ne perdez pas un moment pour retirer au-dedans de vos murailles les riches troupeaux que vous avez dans la campagne : ſi ma prédiction eſt fauſſe, vous ſerez libre de nous immoler dans trois jours : ſi au contraire elle eſt véritable, ſouvenez-vous qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux de qui on la tient.

Aceſte fut étonné de ces paroles que Mentor lui diſoit avec une aſſurance qu'il n'avoit jamais trouvée en aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô étranger, que les Dieux qui vous ont ſi mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé une ſageſſe qui eſt plus eſtimable que toutes les proſpérités. En même-tems il retarda le ſacrifice, & donna avec diligence les ordres néceſſaires pour prévenir l'atta-

que dont Mentor l'avoit menacé : on ne voyoit de tous côtés que des femmes tremblantes, des vieillards courbés, de petits enfans les larmes aux yeux qui se retiroient dans la Ville. Les bœufs mugissans, & les brebis bêlantes venoient en foule, quittant les gras pâturages, & ne pouvant trouver assez d'étables pour être mis à couvert. C'étoient de toutes parts des bruits confus de gens qui se poussoient les uns les autres, qui ne pouvoient s'entendre, qui prenoient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, & qui couroient sans savoir où tendoient leurs pas. Mais les principaux de la Ville, se croyant plus sages que les autres, s'imaginoient que Mentor étoit un imposteur qui avoit fait une fausse prédiction pour sauver sa vie.

Avant la fin du troisieme jour, pendant qu'ils étoient pleins de ces pensées, on vit sur le penchant des montagnes voisines un tourbillon de poussiere; puis on apperçut une troupe innombrable de barbares armés : c'étoient

les Hyměriens, peuples féroces, avec les Nations qui habitent ſur les monts Nébrodes, & ſur le ſommet d'Agragas, où regne un hiver que les zéphyrs n'ont jamais adouci. Ceux qui avoient mépriſé la prédiction de Mentor, perdirent leurs eſclaves & leurs troupeaux. Le Roi dit à Mentor : J'oublie que vous êtes des Grecs ; nos ennemis deviennent nos amis fideles ; les Dieux vous ont envoyés pour nous ſauver ; je n'attends pas moins de votre valeur que de la ſageſſe de vos conſeils ; hâtez-vous de nous ſecourir.

Mentor montre dans ſes yeux une audace qui étonne les plus fiers combattans. Il prend un bouclier, un caſque, une épée, une lance ; il range les ſoldats d'Aceſte ; il marche à leur tête, & s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceſte, quoique plein de courage, ne peut dans ſa vieilleſſe le ſuivre que de loin : je le ſuis de plus près, mais je ne puis égaler ſa valeur ; ſa cuiraſſe reſſembloit, dans le combat, à l'immortelle

Egide. La mort couroit de rang en rang par-tout ſous ſes coups. Semblable à un lion de Numidie, que la cruelle faim dévore, & qui entre dans un troupeau de foibles brebis, il déchire, il égorge, il nage dans le ſang; & les bergers, loin de ſecourir le troupeau, fuient tremblans pour ſe dérober à ſa fureur.

Ces barbares, qui eſpéroient de ſurprendre la Ville, furent eux-mêmes ſurpris & déconcertés. Les ſujets d'Aceſte, animés par l'exemple & par les paroles de Mentor, eurent une vigueur dont ils ne ſe croyoient point capables: de ma lance je renverſai le fils du Roi de ce peuple ennemi; il étoit de mon âge, mais il étoit plus grand que moi: car ce peuple venoit d'une race de Géants, qui étoient de la même origine que les Cyclopes. Il mépriſoit un ennemi auſſi foible que moi: mais ſans m'étonner de ſa force prodigieuſe, ni de ſon air ſauvage & brutal, je pouſſai ma lance contre ſa poitrine, & je lui fis vomir, en expirant, des torrens d'un

ſang noir. Il penſa m'écraſer dans ſa chute; le bruit de ſes armes retentit juſqu'aux montagnes : je pris ſes dépouilles, & je revins trouver Aceſte. Mentor, ayant achevé de mettre les ennemis en déſordre, les tailla en pieces, & pouſſa les fuyards juſques dans les forêts.

Un ſuccès ſi ineſpéré fit regarder Mentor comme un homme chéri & inſpiré des Dieux. Aceſte, touché de reconnoiſſance, nous avertit qu'il craignoit tout pour nous, ſi les vaiſſeaux d'Enée revenoient en Sicile : il nous en donna un pour retourner ſans retardement en notre pays, nous combla de préſens, & nous preſſa de partir pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyoit : mais il ne voulut nous donner, ni un Pilote, ni des Rameurs de ſa nation, de peur qu'ils ne fuſſent trop expoſés ſur les côtes de la Grece. Il nous donna des Marchands Phéniciens, qui étant en commerce avec tous les peuples du monde, n'avoient rien à crain-

dre, & qui devoient ramener le vaiſſeau à Aceſte, quand il nous auroit laiſſés en Ithaque. Mais les Dieux, qui ſe jouent des deſſeins des hommes, nous réſervoient à d'autres dangers.

Fin du premier Livre.





Telemaque, reduit à garder un troupeau dans le désert d'Osirio est Console par Termosivis grand Pretre d'Apollon .



LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Télémaque raconte qu'il fut pris dans le vaisseau Tyrien par la flotte de Sésostris, & emmené captif en Egypte. Il dépeint la beauté de ce pays & la sagesse du gouvernement de son Roi. Il ajoute que Mentor fut envoyé esclave en Ethiopie; que lui-même, Télémaque, fut réduit à conduire un troupeau dans le désert d'Oasis; que Termosiris, Prêtre d'Apollon, le consola, en lui apprenant à imiter

Apollon, qui avoit été autrefois Berger chez le Roi Admete; que Sésostris avoit enfin appris tout ce qu'il faisoit de merveilleux parmi les Bergers; qu'il l'avoit rappellé, étant persuadé de son innocence, & lui avoit promis de le renvoyer à Ithaque: mais que la mort de ce Roi l'avoit replongé dans de nouveaux malheurs; qu'on le mit en prison dans une tour sur le bord de la mer, d'où il vit le nouveau Roi Boccoris qui périt dans un combat contre ses Sujets révoltés, & secourus par les Tyriens.

LEs Tyriens, par leur fierté, avoient irrité contre eux le Roi Sésostris qui régnoit en Egypte, & qui avoit conquis tant de Royaumes. Les richesses qu'ils ont acquises par le commerce & la force de l'imprenable ville de Tyr, située dans la mer, avoient enflé le cœur de ces peuples : ils avoient refusé de payer à Sésostris le tribut qu'il leur avoit impo-

ſé en revenant de ſes conquêtes, & ils avoient fourni des troupes à ſon frere, qui avoit voulu le maſſacrer à ſon retour au milieu des réjouiſſances d'un grand feſtin.

Séſoſtris avoit réſolu, pour abattre leur orgueil, de troubler leur commerce dans toutes les mers. Ses vaiſſeaux alloient de tous côtés cherchant les Phéniciens. Une flotte Egyptienne nous rencontra, comme nous commencions à perdre de vue les montagnes de la Sicile; le port & la terre ſembloient fuir derriere nous & ſe perdre dans les nues. En même-tems nous voyons approcher les navires des Egyptiens, ſemblables à une Ville flottante. Les Phéniciens les reconnurent, & voulurent s'en éloigner; mais il n'étoit plus tems. Leurs voiles étoient meilleures que les nôtres; le vent les favoriſoit; leurs Rameurs étoient en plus grand nombre: ils nous abordent, nous prennent, & nous emmenent priſonniers en Egypte.

En vain je leur repréſentai que nous

n'étions pas Phéniciens ; à peine daignerent-ils m'écouter : ils nous regarderent comme des esclaves dont les Phéniciens trafiquoient, & ils ne songerent qu'au profit d'une telle prise. Déja nous remarquons les eaux de la mer qui blanchissent par le mêlange de celles du Nil, & nous voyons la côte d'Egypte presqu'aussi basse que la mer. Ensuite nous arrivons à l'Isle de Pharos, voisine de la ville de No. Delà nous remontons le Nil jusqu'à Memphis.

Si la douleur de notre captivité ne nous eût rendus insensibles à tous les plaisirs, nos yeux auroient été charmés de voir cette fertile terre d'Egypte, semblable à un jardin délicieux, arrosé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jetter les yeux sur les deux rivages, sans appercevoir des Villes opulentes, des Maisons de campagne agréablement situées, des Terres qui se couvroient tous les ans d'une moisson dorée, sans se reposer jamais, des Prairies

pleines de troupeaux, des Laboureurs qui étoient accablés sous le poids des fruits que la terre épanchoit de son sein; des Bergers qui faisoient répéter les doux sons de leurs flûtes & de leurs chalumeaux à tous les échos d'alentour.

Heureux, disoit Mentor, le peuple qui est conduit par un sage Roi! Il est dans l'abondance, il vit heureux, & aime celui à qui il doit tout son bonheur. C'est ainsi, ajoutoit-il, ô Télémaque, que vous devez régner, & faire la joie de vos peuples, si jamais les Dieux vous font posséder le Royaume de votre pere: aimez vos peuples comme vos enfans, goutez le plaisir d'être aimé d'eux, & faites qu'ils ne puissent jamais sentir la paix & la joie, sans se ressouvenir que c'est un bon Roi qui leur a fait ces riches présens. Les Rois, qui ne songent qu'à se faire craindre & qu'à abattre leurs Sujets pour les rendre plus soumis, sont les fléaux du genre humain; ils sont craints comme ils le veulent être: mais ils sont haïs, dé-

teſtés, & ils ont encore plus à craindre de leurs Sujets, que leurs Sujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondois à Mentor : Hélas ! il n'eſt pas queſtion de ſonger aux maximes ſuivant leſquelles on doit régner. Il n'y a plus d'Ithaque pour nous, nous ne reverrons jamais, ni notre patrie, ni Pénélope : & quand même Ulyſſe retourneroit plein de gloire dans ſon Royaume, il n'aura jamais la joie de m'y voir ; jamais je n'aurai celle de lui obéir pour apprendre à commander. Mourons, mon cher Mentor, nulle autre penſée ne nous eſt plus permiſe ; mourons, puiſque les Dieux n'ont aucune pitié de nous.

En parlant ainſi, de profonds ſoupirs entrecoupoient toutes mes paroles. Mais Mentor, qui craignoit les maux avant qu'ils arrivaſſent, ne ſavoit plus ce que c'étoit que de les craindre dès qu'ils étoient arrivés. Indigne fils du ſage Ulyſſe, s'écrioit-il, quoi donc vous vous laiſſez vaincre à votre mal-

heur ! Sachez que vous reverrez un jour l'Isle d'Ithaque & Pénélope. Vous verrez même, dans sa premiere gloire, celui que vous n'avez jamais connu, l'invincible Ulysse, que la fortune ne peut abattre, & qui, dans ses malheurs encore plus grands que les vôtres, vous apprend à ne vous jamais décourager. O s'il pouvoit apprendre, dans les terres éloignées où la tempête l'a jetté, que son fils ne sait imiter, ni sa patience, ni son courage, cette nouvelle l'accableroit de honte, & lui seroit plus rude que tous les malheurs qu'il souffre depuis si long-tems.

Ensuite Mentor me faisoit remarquer la joie & l'abondance répandues dans toute la campagne d'Egypte, où l'on comptoit jusqu'à vingt-deux mille Villes. Il admiroit la bonne police de ces Villes, la justice exercée en faveur du pauvre contre le riche, la bonne éducation des enfans qu'on accoutumoit à l'obéissance, au travail, à la sobriété, à l'amour des Arts, ou des

Lettres ; l'exactitude pour toutes les cérémonies de la Religion, le désintéressement, le desir de l'honneur, la fidélité pour les hommes, & la crainte pour les Dieux, que chaque pere inspiroit à ses enfans. Il ne se lassoit point d'admirer ce bel ordre. Heureux, me disoit-il sans cesse, le peuple qu'un sage Roi conduit ainsi! mais encore plus heureux le Roi qui fait le bonheur de tant de peuples, & qui trouve le sien dans sa vertu! Il tient les hommes par un lien cent fois plus fort que celui de la crainte ; c'est celui de l'amour. Non-seulement on lui obéit, mais encore on aime à lui obéir. Il regne dans tous les cœurs ; chacun, bien loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, & donneroit sa vie pour lui.

Je remarquois ce que disoit Mentor, & je sentois renaître mon courage au fond de mon cœur, à mesure que ce sage ami me parloit. Aussi-tôt que nous fumes arrivés à Memphis, Ville opulente & magnifique, le Gouverneur

ordonna que nous irions jusques à Thebes pour être présentés au Roi Sésostris, qui vouloit examiner les choses par lui-même, & qui étoit fort animé contre les Tyriens. Nous remontames donc encore le long du Nil, jusqu'à cette fameuse Thebes à cent portes, où habitoit ce grand Roi. Cette Ville nous parut d'une étendue immense, & plus peuplée que les plus florissantes Villes de la Grece. La police y est parfaite pour la propreté des rues, pour le cours des eaux, pour la commodité des bains, pour la culture des arts & pour la sûreté publique. Les Places sont ornées de fontaines & d'obélisques, les Temples sont de marbre, & d'une architecture simple, mais majestueuse. Le Palais du Prince est lui seul comme une grande Ville; on n'y voit que colonnes de marbre, que pyramides & obélisques, que statues colossales, que meubles d'or & d'argent massifs.

Ceux qui nous avoient pris, dirent au Roi que nous avions été trouvés

dans un navire Phénicien. Il écoutoit chaque jour à certaines heures réglées tous ceux de ses Sujets qui avoient, ou des plaintes à lui faire, ou des avis à lui donner. Il ne méprisoit, ni ne rebutoit personne, & ne croyoit être Roi que pour faire du bien à ses Sujets, qu'il aimoit comme ses enfans. Pour les Etrangers, il les recevoit avec bonté, & vouloit les voir, parce qu'il croyoit qu'on apprenoit toujours quelque chose d'utile, en s'instruisant des mœurs & des manieres des peuples éloignés. Cette curiosité du Roi fit qu'on nous présenta à lui. Il étoit sur un trône d'ivoire, tenant en main un sceptre d'or: il étoit déja vieux, mais agréable, plein de douceur & de majesté; il jugeoit tous les jours les peuples avec une patience & une sagesse qu'on admiroit sans flatterie. Après avoir travaillé toute la journée à régler les affaires, & à rendre une exacte justice, il se délassoit le soir à écouter des hommes savans, ou à converser avec les plus honnêtes gens, qu'il

ſavoit bien choiſir pour les admettre dans ſa familiarité. On ne pouvoit lui reprocher, en toute ſa vie, que d'avoir triomphé avec trop de faſte des Rois qu'il avoit vaincus, & de s'être confié à un de ſes Sujets que je vous dépeindrai tout à l'heure. Quand il me vit, il fut touché de ma jeuneſſe, il me demanda ma patrie & mon nom : nous fumes étonnés de la ſageſſe qui parloit par ſa bouche. Je lui répondis : O grand Roi ! vous n'ignorez pas le ſiege de Troye qui a duré dix ans, & ſa ruine qui a couté tant de ſang à toute la Grece : Ulyſſe, mon pere, a été un des principaux Rois qui ont ruiné cette Ville. Il erre ſur toutes les mers ſans pouvoir retrouver l'Iſle d'Ithaque, qui eſt ſon Royaume : je le cherche ; & un malheur, ſemblable au ſien, fait que j'ai été pris. Rendez-moi à mon pere & à ma patrie. Ainſi puiſſent les Dieux vous conſerver à vos enfans, & leur faire ſentir la joie de vivre ſous un ſi bon pere !

Séfoftris continuoit à me regarder d'un œil de compaffion : mais voulant favoir fi ce que je difois étoit vrai, il nous renvoya à un de fes Officiers, qui fut chargé de s'informer de ceux qui avoient pris notre vaiffeau, fi nous étions effectivement, ou Grecs, ou Phéniciens. S'ils font Phéniciens, dit le Roi, il faut doublement les punir pour être nos ennemis, & plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche menfonge. Si au contraire ils font Grecs, je veux qu'on les traite favorablement, & qu'on les renvoie dans leur pays fur un de mes vaiffeaux ; car j'aime la Grece ; plufieurs Egyptiens y ont donné des loix : je connois la vertu d'Hercule, la gloire d'Achille eft parvenue jufqu'à nous, & j'admire ce qu'on m'a raconté de la fageffe du malheureux Ulyffe : mon plaifir eft de fecourir la vertu malheureufe.

L'Officier, auquel le Roi renvoya l'examen de notre affaire, avoit l'ame auffi corrompue & auffi artificieufe que

Séfoftris étoit fincere & généreux. Cet Officier fe nommoit Métophis : il nous interrogea pour tâcher de nous furprendre ; & comme il vit que Mentor répondoit avec plus de fageffe que moi, il le regarda avec averfion & avec défiance ; car les méchans s'irritent contre les bons. Il nous fépara, & depuis ce tems-là je ne fus point ce qu'étoit devenu Mentor. Cette féparation fut un coup de foudre pour moi. Métophis efpéroit toujours qu'en nous queftionnant féparément, il pourroit nous faire dire des chofes contraires : fur-tout il croyoit m'éblouir par fes promeffes flatteufes, & me faire avouer ce que Mentor lui auroit caché. Enfin, il ne cherchoit pas de bonne-foi la vérité ; mais il vouloit trouver quelque prétexte de dire au Roi que nous étions Phéniciens, pour nous faire fes efclaves. En effet, malgré notre innocence, & malgré la fageffe du Roi, il trouva le moyen de le tromper. Hélas ! à quoi les Rois font-ils expofés ? Les plus fages même font

ſouvent ſurpris. Des hommes artificieux & intéreſſés les environnent ; les bons ſe retirent, parce qu'ils ne ſont, ni empreſſés, ni flatteurs ; les bons attendent qu'on les cherche, & les Princes ne ſavent guères les aller chercher. Au contraire, les méchans ſont hardis, trompeurs, empreſſés à s'inſinuer & à plaire, adroits à diſſimuler, prêts à tout faire contre l'honneur & la conſcience pour contenter les paſſions de celui qui regne. O qu'un Roi eſt malheureux d'être expoſé aux artifices des méchans ! Il eſt perdu, s'il ne repouſſe la flatterie, & s'il n'aime ceux qui diſent hardiment la vérité. Voilà les réflexions que je faiſois dans mon malheur, & je rappellois tout ce que j'avois ouï dire à Mentor.

Cependant Métophis m'envoya vers les montagnes du déſert d'Oaſis avec ſes eſclaves, afin que je ſerviſſe avec eux à conduire ſes grands troupeaux. En cet endroit Calypſo interrompit Télémaque, diſant : Eh bien ! que fites-vous alors, vous qui aviez préféré en Sicile

la mort à la servitude ? Télémaque répondit : Mon malheur croissoit toujours ; je n'avois plus la misérable consolation de choisir entre la servitude & la mort : il fallut être esclave, & épuiser, pour ainsi dire, toutes les rigueurs de la fortune ; il ne me restoit plus aucune espérance, & je ne pouvois pas même dire un mot pour travailler à me délivrer. Mentor m'a dit depuis qu'on l'avoit vendu à des Ethiopiens, & qu'il les avoit suivis en Ethiopie.

Pour moi j'arrivai dans des déserts affreux. On y voit des sables brûlans au milieu des plaines, des neiges qui ne fondent jamais, & qui font un hiver perpétuel sur le sommet des montagnes ; & on trouve seulement, pour nourrir les troupeaux, des pâturages parmi des rochers. Vers le milieu du penchant de ces montagnes escarpées, les vallées y sont si profondes, qu'à peine le soleil y peut faire luire ses rayons.

Je ne trouvai d'autres hommes, dans

ce pays, que des Bergers aussi sauvages que le pays même. Là je passois les nuits à déplorer mon malheur, & les jours à suivre un troupeau, pour éviter la fureur brutale d'un premier Esclave, qui, espérant d'obtenir sa liberté, accusoit sans cesse les autres pour faire valoir à son Maître son zele & son attachement à ses intérêts. Cet esclave se nommoit Butis : je devois succomber dans cette occasion; la douleur me pressant, j'oubliai un jour mon troupeau, & je m'étendis sur l'herbe auprès d'une caverne où j'attendois la mort, ne pouvant plus supporter mes peines. En ce moment je remarquai que toute la montagne trembloit, les chênes & les pins sembloient descendre du sommet de la montagne, les vents retenoient leurs haleines : une voix mugissante sortit de la caverne, & me fit entendre ces paroles : Fils du sage Ulysse, il faut que tu deviennes comme lui, grand par la patience. Les Princes, qui ont toujours été heureux, ne sont guères dignes de

l'être; la molleſſe les corrompt, l'orgueil les enivre. Que tu ſeras heureux, ſi tu ſurmontes tes malheurs, & ſi tu ne les oublies jamais! Tu reverras Ithaque, & ta gloire montera juſqu'aux aſtres. Quand tu ſeras le maître des autres hommes, ſouviens-toi que tu as été foible, pauvre & ſouffrant comme eux : prends plaiſir à les ſoulager, aime ton peuple, déteſte la flatterie, & ſache que tu ne ſeras grand qu'autant que tu ſeras modéré & courageux pour vaincre tes paſſions.

Ces paroles divines entrerent juſqu'au fond de mon cœur; elles y firent renaître la joie & le courage : je ne ſentis point cette horreur qui fait dreſſer les cheveux ſur la tête, & qui glace le ſang dans les veines, quand les Dieux ſe communiquent aux mortels. Je me levai tranquille, j'adorai à genoux, les mains levées vers le Ciel, Minerve à qui je crus devoir cet oracle. En même-tems je me trouvai un nouvel homme; la ſageſſe éclairoit mon eſprit; je ſen-

tois une douce force pour modérer toutes mes passions, & pour arrêter l'impétuosité de ma jeunesse. Je me fis aimer de tous les Bergers du désert; ma douceur, ma patience, mon exactitude appaiserent enfin le cruel Butis, qui étoit en autorité sur les autres esclaves, & qui avoit voulu d'abord me tourmenter.

Pour mieux supporter l'ennui de la captivité & de la solitude, je cherchai des livres; car j'étois accablé de tristesse, faute de quelque instruction qui pût nourrir mon esprit, & le soutenir. Heureux, disois-je, ceux qui se dégoutent des plaisirs violens, & qui savent se contenter des douceurs d'une vie innocente! Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, & qui se plaisent à cultiver leur esprit par les sciences! En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux dequoi s'entretenir; & l'ennui, qui dévore les autres hommes au milieu même des délices, est inconnu

à

à-ceux qui ſavent s'occuper par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire, & qui ne ſont point comme moi privés de la lecture ! Pendant que ces penſées rouloient dans mon eſprit, je m'enfonçai dans une ſombre forêt, où j'apperçus tout-à-coup un vieillard qui tenoit un livre à la main. Ce vieillard avoit un grand front chauve & un peu ridé, une barbe blanche pendoit juſqu'à ſa ceinture, ſa taille étoit haute & majeſtueuſe, ſon teint étoit encore frais & vermeil, les yeux vifs & perçans, ſa voix étoit douce, ſes paroles ſimples & aimables. Jamais je n'ai vu un ſi vénérable vieillard : il s'appelloit Termoſiris ; il étoit Prêtre d'Apollon, qu'il ſervoit dans un Temple de marbre que les Rois d'Egypte avoient conſacré au Dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit étoit un recueil d'Hymnes en l'honneur des Dieux. Il m'aborde avec amitié, nous nous entretenons : il racontoit ſi bien les choſes paſſées, qu'on croyoit les voir ; mais il les racontoit

courtement, & jamais ſes hiſtoires ne m'ont laſſé : il prévoyoit l'avenir par la profonde ſageſſe qui lui faiſoit connoître les hommes, & les deſſeins dont ils ſont capables. Avec tant de prudence, il étoit gai, complaiſant, & la jeuneſſe la plus enjouée n'a point autant de grace qu'en avoit cet homme dans une vieilleſſe ſi avancée : auſſi aimoit-il les jeunes gens, lorſqu'ils étoient dociles, & qu'ils avoient le gout de la vertu.

Bientôt il m'aima tendrement, & me donna des livres pour me conſoler : il m'appelloit ſon fils. Je lui diſois ſouvent : Mon pere, les Dieux, qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi ; ils m'ont donné en vous un autre ſoutien. Cet homme, ſemblable à Orphée, ou à Linus, étoit ſans doute inſpiré des Dieux. Il me récitoit les vers qu'il avoit faits, & me donnoit ceux de pluſieurs excellens Poëtes favoriſés des Muſes. Lorſqu'il étoit revêtu de ſa longue robe d'une éclatante blancheur, & qu'il prenoit en main ſa lyre d'ivoire, les ti-

gres, les ours, les lions venoient le flatter & lécher ses pieds; les Satyres sortoient des forêts pour danser autour de lui; les arbres mêmes paroissoient émus, & vous auriez cru que les rochers attendris alloient descendre du haut des montagnes aux charmes de ses doux accens: il ne chantoit que la grandeur des Dieux, la vertu des Héros, & la sagesse des hommes qui préferent la gloire aux plaisirs.

Il me disoit souvent que je devois prendre courage, & que les Dieux n'abandonneroient, ni Ulysse, ni son fils. Enfin il m'assura que je devois, à l'exemple d'Apollon, enseigner aux Bergers à cultiver les Muses. Apollon, disoit-il, indigné de ce que Jupiter, par ses foudres, troubloit le Ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger sur les Cyclopes qui forgeoient les foudres, & les perça de ses fleches. Aussitôt le Mont-Etna cessa de vomir des tourbillons de flammes; on n'entendit plus les coups des terribles marteaux

qui, frappant l'enclume, faisoient gémir les cavernes de la terre & les abymes de la mer. Le fer & l'airain n'étant plus polis par les Cyclopes, commençoient à se rouiller. Vulcain furieux sort de sa fournaise; quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe; il arrive suant & couvert de poussiere dans l'assemblée des Dieux; il fait des plaintes ameres. Jupiter s'irrite contre Apollon, le chasse du Ciel & le précipite sur la terre. Son char vuide faisoit de lui-même son cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours & les nuits avec le changement régulier des saisons. Apollon, dépouillé de tous ses rayons, fut contraint de se faire Berger, & de garder les troupeaux du Roi Admete. Il jouoit de la flûte, & tous les autres Bergers venoient à l'ombre des ormeaux sur le bord d'une claire fontaine écouter ses chansons. Jusques-là ils avoient mené une vie sauvage & brutale; ils ne savoient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur

lait, & faire des fromages : toute la campagne étoit comme un déſert affreux.

Bientôt Apollon montra à tous les Bergers les arts qui peuvent rendre leur vie agréable. Il chantoit les fleurs dont le printems ſe couronne, les parfums qu'il répand, & la verdure qui naît ſous ſes pas. Puis il chantoit les délicieuſes nuits de l'été, où les zéphyrs rafraîchiſſent les hommes, & où la roſée déſaltere la terre. Il mêloit auſſi dans ſes chanſons les fruits dorés dont l'automne récompenſe les travaux des Laboureurs, & le repos de l'hiver pendant lequel la jeuneſſe folâtre danſe auprès du feu. Enfin il repréſentoit les forêts ſombres qui couvrent les montagnes, & les creux vallons, où les rivieres font mille détours au milieu des riantes prairies. Il apprit ainſi aux Bergers quels ſont les charmes de la vie champêtre, quand on ſait gouter ce que la ſimple nature a de gracieux. Bientôt les Bergers, avec leurs flûtes, ſe virent plus

heureux que les Rois, & leurs cabanes attiroient en foule les plaisirs purs qui fuient les Palais dorés. Les jeux, les ris, les graces suivoient par-tout les innocentes Bergeres. Tous les jours étoient des fêtes : on n'entendoit plus que le gazouillement des oiseaux, ou la douce haleine des zéphirs qui se jouoient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tomboit de quelque rocher, ou les chansons que les Muses inspiroient aux Bergers qui suivoient Apollon. Ce Dieu leur enseignoit à remporter le prix de la course, & à percer de fleches les daims & les cerfs : les Dieux mêmes devinrent jaloux des Bergers ; cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire, & ils rappellerent Apollon dans l'Olympe.

Mon fils, cette histoire doit vous instruire, puisque vous êtes dans l'état où fut Apollon : défrichez cette terre sauvage, faites fleurir comme lui le désert, apprenez à tous ces Bergers quels sont les charmes de l'harmonie, adou-

ciſſez les cœurs farouches, montrez-leur l'aimable vertu, faites-leur ſentir combien il eſt doux de jouir dans la ſolitude des plaiſirs innocens que rien ne peut ôter aux Bergers. Un jour, mon fils, un jour, les peines & les ſoucis cruels, qui environnent les Rois, vous feront regretter ſur le trône la vie paſtorale.

Ayant ainſi parlé, Termoſiris me donna une flûte ſi douce, que les échos de ces montagnes, qui la firent entendre de tous côtés, attirerent bientôt autour de moi tous les Bergers voiſins. Ma voix avoit une harmonie divine : je me ſentois ému, & comme hors de moi-même pour chanter les graces dont la nature a orné la campagne. Nous paſſions les jours entiers & une partie des nuits à chanter enſemble. Tous les Bergers, oubliant leurs cabanes & leurs troupeaux, étoient ſuſpendus & immobiles autour de moi pendant que je leur donnois des leçons ; il ſembloit que ces déſerts n'euſſent plus rien de ſauvage,

tout y étoit doux & riant : la politesse des habitans sembloit adoucir la terre.

Nous nous assemblions souvent pour offrir des sacrifices dans ce Temple d'Apollon, où Termosiris étoit Prêtre: les Bergers y alloient couronnés de lauriers en l'honneur du Dieu. Les Bergeres y alloient aussi en dansant avec des couronnes de fleurs, & portant sur leurs têtes, dans des corbeilles, les dons sacrés. Après le sacrifice, nous faisions un festin champêtre; nos plus doux mêts étoient le lait de nos chevres & de nos brebis, que nous avions soin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues & les raisins : nos sieges étoient les gazons, nos arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorés des Palais des Rois.

Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos Bergers, c'est qu'un jour un lion affamé vint se jetter sur mon troupeau : déja il commençoit un

carnage affreux; je n'avois en main que ma houlette : je m'avance hardiment, le lion hérisse sa criniere, me montre ses dents & ses griffes, ouvre une gueule seche & enflammée, ses yeux paroissoient pleins de sang & de feu, il bat ses flancs avec sa longue queue, je le terrasse : la petite cotte de mailles, dont j'étois revêtu selon la coutume des Bergers d'Egypte, l'empêcha de me déchirer; trois fois je l'abattis, trois fois il se releva : il poussoit des rugissemens qui faisoient retentir toutes les forêts. Enfin je l'étouffai entre mes bras; & les Bergers, témoins de ma victoire, voulurent que je me revêtisse de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action, & celui du beau changement de tous nos Bergers, se répandit dans toute l'Egypte; il parvint même jusqu'aux oreilles de Sésostris. Il sut qu'un de ces deux captifs, qu'on avoit pris pour des Phéniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ces déserts presque inhabitables. Il voulut me voir,

car il aimoit les Muſes ; & tout ce qui peut inſtruire les hommes, touchoit ſon grand cœur. Il me vit ; il m'écouta avec plaiſir, & découvrit que Métophis l'avoit trompé par avarice : il le condamna à une priſon perpétuelle, & lui ôta toutes les richeſſes qu'il poſſédoit injuſtement. O ! qu'on eſt malheureux, diſoit-il, quand on eſt au-deſſus du reſte des hommes : ſouvent on ne peut voir la vérité par ſes propres yeux ; on eſt environné de gens qui l'empêchent d'arriver juſqu'à celui qui commande ; chacun eſt intéreſſé à le tromper ; chacun, ſous une apparence de zele, cache ſon ambition. On fait ſemblant d'aimer le Roi, & on n'aime que les richeſſes qu'il donne : on l'aime ſi peu, que pour obtenir ſes faveurs, on le flatte & on le trahit.

Enſuite Séſoſtris me traita avec une tendre amitié, & réſolut de me renvoyer en Ithaque avec des vaiſſeaux & des troupes, pour délivrer Pénélope de tous ſes amans. La flotte étoit déja prê-

te, nous ne ſongions qu'à nous embarquer. J'admirois les coups de la fortune, qui releve tout-à-coup ceux qu'elle a le plus abaiſſés. Cette expérience me faiſoit eſpérer qu'Ulyſſe pourroit bien revenir enfin dans ſon Royaume après quelque longue ſouffrance. Je penſois auſſi en moi-même que je pourrois encore revoir Mentor, quoiqu'il eût été emmené dans les pays les plus inconnus de l'Ethiopie. Pendant que je retardois un peu mon départ, pour tâcher d'en ſavoir des nouvelles, Séſoſtris, qui étoit fort âgé, mourut ſubitement, & ſa mort me replongea dans de nouveaux malheurs.

Toute l'Egypte parut inconſolable de cette perte; chaque famille croyoit avoir perdu ſon meilleur ami, ſon protecteur, ſon pere. Les vieillards levant les mains au Ciel, s'écrioient: Jamais l'Egypte n'eut un ſi bon Roi; jamais elle n'en aura de ſemblable. O Dieux! il falloit, ou ne pas le montrer aux hommes, ou ne le leur jamais ôter: pourquoi

faut-il que nous ſurvivions au grand Séſoſtris ? Les jeunes gens diſoient : L'eſpérance de l'Egypte eſt détruite ; nos peres ont été heureux de paſſer leur vie ſous un ſi bon Roi : pour nous, nous ne l'avons vu que pour ſentir ſa perte. Ses domeſtiques pleuroient nuit & jour. Quand on fit les funérailles du Roi, pendant quarante jours, les peuples les plus reculés y accouroient en foule. Chacun vouloit voir encore une fois le corps de Séſoſtris, chacun vouloit en conſerver l'image, pluſieurs vouloient être mis avec lui dans le tombeau.

Ce qui augmenta encore la douleur de ſa perte, c'eſt que ſon fils Bocchoris n'avoit, ni humanité pour les étrangers, ni curioſité pour les ſciences, ni eſtime pour les hommes vertueux, ni amour pour la gloire. La grandeur de ſon pere avoit contribué à le rendre ſi indigne de régner : il avoit été nourri dans la molleſſe & dans une fierté brutale ; il comptoit pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étoient faits que pour lui, &

qu'il étoit d'une autre nature qu'eux ; il ne songeoit qu'à contenter ses passions, qu'à dissiper les trésors immenses que son pere avoit ménagés avec tant de soin, qu'à tourmenter les peuples, & qu'à sucer le sang des malheureux ; enfin, qu'à suivre le conseil flatteur des jeunes insensés qui l'environnoient, pendant qu'il écartoit avec mépris tous les sages vieillards qui avoient eu la confiance de son pere. C'étoit un monstre, & non pas un Roi ; toute l'Egypte gémissoit : & quoique le nom de Sésostris, si cher aux Egyptiens, leur fît supporter la conduite lâche & cruelle de son fils, le fils couroit à sa perte, & un Prince si indigne du trône ne pouvoit long-tems régner.

Il ne me fut plus permis d'espérer mon retour en Ithaque ; je demeurai dans une tour sur le bord de la mer auprès de Péluse, où notre embarquement devoit se faire, si Sésostris ne fût pas mort. Métophis avoit eu l'adresse de sortir de prison, & de se rétablir

auprès du nouveau Roi ; il m'avoit fait renfermer dans cette tour pour se venger de la disgrace que je lui avois causée. Je passois les jours & les nuits dans une profonde tristesse ; tout ce que Termosiris m'avoit prédit, & tout ce que j'avois entendu dans la caverne, ne me paroissoit plus qu'un songe. J'étois abymé dans la plus amere douleur. Je voyois les vagues qui venoient battre le pied de la tour où j'étois prisonnier. Souvent je m'occupois à considérer des vaisseaux, agités par la tempête, qui étoient en danger d'être brisés contre les rochers sur lesquels la tour étoit bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacés du naufrage, j'enviois leur sort. Bientôt, disois-je à moi-même, ils finiront les malheurs de leur vie, ou ils arriveront en leur pays. Hélas ! je ne puis espérer, ni l'un, ni l'autre.

Pendant que je me consumois ainsi en regrets inutiles, j'apperçus comme une forêt de mâts de vaisseaux. La mer étoit couverte de voiles que les vents

enfloient ; l'onde étoit écumante sous les rames innombrables. J'entendois de toutes parts des cris confus : j'appercevois sur le rivage une partie des Egyptiens effrayés qui couroient aux armes, & d'autres qui sembloient aller au-devant de cette flotte qu'on y voyoit arriver. Bientôt je reconnus que ces vaisseaux étrangers étoient les uns de Phénicie, & les autres de l'Isle de Cypre ; car mes malheurs commençoient à me rendre expérimenté sur ce qui regarde la navigation. Les Egyptiens me parurent divisés entre eux. Je n'eus aucune peine à croire que l'insensé Bocchoris avoit, par ses violences, causé une révolte de ses Sujets, & allumé la guerre civile ; je fus, du haut de cette tour, spectateur d'un sanglant combat.

Les Egyptiens, qui avoient appellé à leur secours les étrangers, après avoir favorisé leur descente, attaquerent les autres Egyptiens qui avoient le Roi à leur tête. Je voyois ce Roi qui animoit les siens par son exemple ; il paroissoit

comme le Dieu Mars; des ruiſſeaux de ſang couloient autour de lui; les roues de ſon char étoient teintes d'un ſang noir, épais & écumant; à peine pouvoient-elles paſſer ſur des tas de corps morts écraſés. Ce jeune Roi, bien fait, vigoureux, d'une mine haute & fiere, avoit dans ſes yeux la fureur & le déſeſpoir; il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche: ſon courage le pouſſoit au hazard, & la ſageſſe ne modéroit pas ſa valeur. Il ne ſavoit, ni modérer ſes fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand beſoin. Ce n'étoit pas qu'il manquât de génie, ſes lumieres égaloient ſon courage; mais il n'avoit jamais été inſtruit par la mauvaiſe fortune. Ses Maîtres avoient empoiſonné, par la flatterie, ſon beau naturel. Il étoit enivré de ſa puiſſance & de ſon bonheur; il croyoit que tout devoit céder à ſes deſirs fougueux. La moindre réſiſtance enflammoit ſa colere, alors

il ne raisonnoit plus ; il étoit comme hors de lui-même : son orgueil furieux en faisoit une bête farouche ; sa bonté naturelle & sa droite raison l'abandonnoient en un instant ; ses plus fideles serviteurs étoient réduits à s'enfuir : il n'aimoit plus que ceux qui flattoient ses passions. Ainsi il prenoit toujours des partis extrêmes contre ses véritables intérêts, & il forçoit tous les gens de bien à détester sa folle conduite. Long-tems sa valeur le soutint contre la multitude de ses ennemis ; mais enfin il fut accablé : je le vis périr ; le dard d'un Phénicien perça sa poitrine, les rênes lui échapperent des mains, il tomba de son char sous les pieds des chevaux. Un soldat de l'Isle de Cypre lui coupa la tête ; & la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute l'armée victorieuse. Je me souviendrai, toute ma vie, d'avoir vu cette tête qui nageoit dans le sang, les yeux fermés & éteints, ce visage pâle & défiguré, cette bouche entr'ouverte, qui

sembloit vouloir encore achever des paroles commencées, cet air superbe & menaçant, que la mort même n'avoit pu effacer. Toute ma vie il sera peint devant mes yeux; & si jamais les Dieux me faisoient régner, je n'oublierois point, après un si funeste exemple, qu'un Roi n'est digne de commander, & n'est heureux dans sa puissance, qu'autant qu'il la soumet à la raison. Eh! quel malheur pour un homme destiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux!

Fin du second Livre.





Gravé par le Grand

Télémaque est instruit par Narbal du commerce de Tyr.



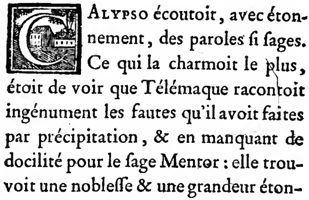
LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE TROISIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque raconte que le Successeur de Bocchoris, rendant tous les prisonniers Tyriens, lui-même, Télémaque, fut emmené à Tyr sur le vaisseau de Narbal qui commandoit la flotte Tyrienne; que Narbal lui dépeignit Pygmalion, leur Roi, dont il falloit craindre la cruelle avarice; qu'ensuite il avoit été instruit par Narbal sur les regles du commerce de Tyr, & qu'il

alloit s'embarquer ſur un vaiſſeau Cyprien pour aller par l'Iſle de Cypre en Ithaque, quand Pygmalion découvrit qu'il étoit étranger, & voulut le faire prendre; qu'alors il étoit ſur le point de périr; mais qu'Aſtarbé, maîtreſſe du Tyran, l'avoit ſauvé pour faire mourir en ſa place un jeune homme, dont le mépris l'avoit irritée.



CALYPSO écoutoit, avec étonnement, des paroles ſi ſages. Ce qui la charmoit le plus, étoit de voir que Télémaque racontoit ingénument les fautes qu'il avoit faites par précipitation, & en manquant de docilité pour le ſage Mentor: elle trouvoit une nobleſſe & une grandeur étonnante dans ce jeune homme, qui s'accuſoit lui-même, & qui paroiſſoit avoir ſi bien profité de ſes imprudences pour ſe rendre ſage, prévoyant & modéré. Continuez, dit-elle, mon cher Télémaque, il me tarde de ſavoir comment vous ſortites de l'Egypte, & où vous

avez retrouvé le ſage Mentor, dont vous avez ſenti la perte avec tant de raiſon.

Télémaque reprit ainſi ſon diſcours: Les Egyptiens les plus vertueux & les plus fideles au Roi, étant les plus foibles, & voyant le Roi mort, furent contraints de céder aux autres: on établit un autre Roi, nommé Termutis. Les Phéniciens, avec les troupes de l'Iſle de Cypre, ſe retirerent après avoir fait alliance avec le nouveau Roi. Celui-ci rendit tous les priſonniers Phéniciens; je fus compté comme étant de ce nombre. On me fit ſortir de la tour, je m'embarquai avec les autres, & l'eſpérance commença à reluire au fond de mon cœur. Un vent favorable rempliſſoit déja nos voiles, les Rameurs fendoient les ondes écumantes, la vaſte mer étoit couverte de navires, les Mariniers pouſſoient des cris de joie, les rivages d'Egypte s'enfuyoient loin de nous, les collines & les montagnes s'applaniſſoient peu à peu. Nous com-

mencions à ne voir plus que le ciel & l'eau, pendant que le Soleil, qui se levoit, sembloit faire sortir de la mer ses feux étincelans; ses rayons doroient le sommet des montagnes que nous découvrions encore un peu sur l'horizon, & tout le ciel, peint d'un sombre azur, nous promettoit une heureuse navigation.

Quoiqu'on m'eût renvoyé, comme étant Phénicien, aucun des Phéniciens avec qui j'étois, ne me connoissoit. Narbal, qui commandoit dans le vaisseau où l'on me mit, me demanda mon nom & ma patrie. De quelle Ville de Phénicie êtes-vous, me dit-il? Je ne suis point de Phénicie, lui dis-je; mais les Egyptiens m'avoient pris sur la mer dans un vaisseau de Phénicie; j'ai demeuré captif en Egypte comme un Phénicien; c'est sous ce nom que j'ai longtems souffert; c'est sous ce nom que l'on m'a délivré. De quel pays êtes-vous donc, reprit alors Narbal? Je lui parlai ainsi: Je suis Télémaque, fils d'Ulysse,

Roi d'Ithaque en Grece ; mon pere s'eſt rendu fameux entre tous les Rois qui ont aſſiégé la ville de Troye : mais les Dieux ne lui ont pas accordé de revoir ſa patrie. Je l'ai cherché en pluſieurs pays, la fortune me perſécute comme lui ; vous voyez un malheureux qui ne ſoupire qu'après le bonheur de retourner parmi les ſiens, & de retrouver ſon pere.

Narbal me regardoit avec étonnement, & il crut appercevoir en moi je ne ſais quoi d'heureux qui vient des dons du ciel, & qui n'eſt point dans le commun des hommes. Il étoit naturellement ſincere & généreux ; il fut touché de mon malheur, & me parla avec une confiance que les Dieux lui inſpirerent pour me ſauver d'un grand péril.

Télémaque, je ne doute point, me dit-il, de ce que vous me dites, & je ne ſaurois en douter ; la douceur & la vertu, peintes ſur votre viſage, ne me permettent pas de me défier de vous. Je

ſens même que les Dieux que j'ai toujours ſervis, vous aiment, & qu'ils veulent que je vous aime auſſi comme ſi vous étiez mon fils; je vous donnerai un conſeil ſalutaire, & pour récompenſe je ne vous demande que le ſecret. Ne craignez point, lui dis-je, que j'aie aucune peine à me taire ſur les choſes que vous voudrez me confier. Quoique je ſois ſi jeune, j'ai déja vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon ſecret, & encore plus, de ne trahir jamais, ſous aucun prétexte, le ſecret d'autrui. Comment avez-vous pu, me dit-il, vous accoutumer au ſecret dans une ſi grande jeuneſſe? Je ſerai ravi d'apprendre par quel moyen vous avez acquis cette qualité, qui eſt le fondement de la plus ſage conduite, & ſans laquelle tous les talens ſont inutiles.

Quand Ulyſſe, lui dis-je, partit pour aller au ſiege de Troye, il me prit ſur ſes genoux & entre ſes bras; (c'eſt ainſi qu'on me l'a raconté) après m'avoir baiſé tendrement, il me dit ces paroles, quoique

quoique je ne puſſe les entendre : O mon fils ! que les Dieux me préſervent de te revoir jamais ; que plutôt le ciſeau de la Parque tranche le fil de tes jours lorſqu'il eſt à peine formé, de même que le Moiſſonneur tranche de ſa faux une tendre fleur qui commence à éclore ; que mes ennemis puiſſent t'écraſer aux yeux de ta mere & aux miens, ſi tu dois un jour te corrompre & abandonner la vertu. O mes amis, continua-t-il, je vous laiſſe ce fils qui m'eſt ſi cher, ayez ſoin de ſon enfance ; ſi vous m'aimez, éloignez de lui la pernicieuſe flatterie, enſeignez-lui à ſe vaincre, qu'il ſoit comme un jeune arbriſſeau encore tendre, qu'on plie pour le redreſſer. Sur-tout n'oubliez rien pour le rendre juſte, bienfaiſant, ſincere & fidele à garder le ſecret. Quiconque eſt capable de mentir, eſt indigne d'être compté au nombre des hommes ; & quiconque ne ſait pas ſe taire, eſt indigne de gouverner.

Je vous rapporte ces paroles, parce

qu'on a eu soin de me les répéter souvent, & qu'elles ont pénétré jusqu'au fond de mon cœur. Je me les redis souvent à moi-même. Les amis de mon pere eurent soin de m'exercer de bonne heure au secret. J'étois encore dans la plus tendre enfance, & ils me confioient déja toutes les peines qu'ils ressentoient, voyant ma mere exposée à un grand nombre de téméraires qui vouloient l'épouser. Ainsi on me traitoit dès-lors comme un homme raisonnable & sûr. On m'entretenoit secrétement des plus grandes affaires; on m'instruisoit de ce qu'on avoit résolu pour écarter les Prétendans. J'étois ravi qu'on eût en moi cette confiance; par-là je me croyois déja un homme fait. Jamais je n'en ai abusé, jamais il ne m'est échappé une seule parole qui pût découvrir le moindre secret; souvent les Prétendans tâchoient de me faire parler, espérant qu'un enfant, qui auroit vu, ou entendu quelque chose d'important, ne sauroit pas se retenir.

Mais je ſavois bien leur répondre ſans mentir, & ſans leur apprendre ce que je ne devois point dire.

Alors Narbal me dit : Vous voyez, Télémaque, la puiſſance des Phéniciens ; ils ſont redoutables à toutes les Nations voiſines par leurs innombrables vaiſſeaux. Le commerce qu'ils font juſqu'aux colonnes d'Hercule, leur donne des richeſſes qui ſurpaſſent celles des peuples les plus floriſſans. Le grand Roi Séſoſtris, qui n'auroit jamais pu les vaincre par mer, eut bien de la peine à les vaincre par terre avec ſes armées qui avoient conquis tout l'Orient ; il nous impoſa un tribut que nous n'avons pas long-tems payé. Les Phéniciens ſe trouvoient trop riches & trop puiſſans pour porter patiemment le joug de la ſervitude. Nous reprimes notre liberté : la mort ne laiſſa pas à Séſoſtris le tems de finir la guerre contre nous. Il eſt vrai que nous avions tout à craindre de ſa ſageſſe, encore plus que de ſa puiſſance : mais ſa puiſ-

ſance paſſant entre les mains de ſon fils, dépourvu de toute ſageſſe, nous conclumes que nous n'avions plus rien à craindre. En effet, les Egyptiens, bien loin de rentrer les armes à la main dans notre pays pour nous ſubjuguer encore une fois, ont été contraints de nous appeller à leur ſecours pour les délivrer de ce Roi impie & furieux. Nous avons été leurs libérateurs. Quelle gloire ajoutée à la liberté & à l'opulence des Phéniciens!

Mais pendant que nous délivrons les autres, nous ſommes eſclaves nous-mêmes. O Télémaque! craignez de tomber dans les mains de Pygmalion, notre Roi; il les a trempées ces mains cruelles dans le ſang de Sichée, mari de Didon, ſa ſœur. Didon, pleine de deſirs de la vengeance, s'eſt ſauvée de Tyr avec pluſieurs vaiſſeaux. La plupart de ceux qui aiment la vertu & la liberté l'ont ſuivie : elle a fondé, ſur la côte d'Afrique, une ſuperbe Ville qu'on nomme Carthage. Pygmalion, tour-

menté par une soif insatiable des richesses, se rend de plus en plus misérable & odieux à ses Sujets. C'est un crime à Tyr que d'avoir de grands biens : l'avarice le rend défiant, soupçonneux, cruel; il persécute les riches, & il craint les pauvres.

C'est un crime encore plus grand à Tyr d'avoir de la vertu : car Pygmalion suppose que les bons ne peuvent souffrir ses injustices & ses infamies; la vertu le condamne, il s'aigrit & s'irrite contre elle. Tout l'agite, l'inquiete, le ronge; il a peur de son ombre, il ne dort, ni nuit, ni jour; les Dieux, pour le confondre, l'accablent de trésors dont il n'ose jouir. Ce qu'il cherche pour être heureux, est précisément ce qui l'empêche de l'être. Il regrette tout ce qu'il donne, & craint toujours de perdre; il se tourmente pour gagner. On ne le voit presque jamais; il est seul, triste, abattu au fond de son Palais : ses amis même n'osent l'aborder, de peur de lui devenir suspects. Une

garde terrible tient toujours des épées nues & des piques levées autour de sa maison. Trente chambres, qui se communiquent les unes aux autres, & dont chacune a une porte de fer avec six gros verroux, sont le lieu où il se renferme; on ne sait jamais dans laquelle de ces chambres il couche, & on assure qu'il ne couche jamais deux nuits de suite dans la même, de peur d'y être égorgé. Il ne connoît, ni les doux plaisirs, ni l'amitié encore plus douce; si on lui parle de chercher la joie, il sent qu'elle fuit loin de lui, & qu'elle refuse d'entrer dans son cœur. Ses yeux creux sont pleins d'un feu âpre & farouche : ils sont sans cesse errans de tous côtés; il prête l'oreille au moindre bruit, & se sent tout ému; il est pâle & défait, & les noirs soucis sont peints sur son visage toujours ridé. Il se tait, il soupire, il tire de son cœur de profonds gémissemens, il ne peut cacher les remords qui déchirent ses entrailles. Les mêts les plus exquis le dégoutent; ses enfans,

loin d'être son espérance, sont le sujet de sa terreur; il en a fait ses plus dangereux ennemis; il n'a eu toute sa vie aucun moment d'assuré; il ne se conserve qu'à force de répandre le sang de tous ceux qu'il craint. Insensé, qui ne voit pas que la cruauté à laquelle il se confie, le fera périr! Quelqu'un de ses domestiques, aussi défiant que lui, se hâtera de délivrer le monde de ce monstre.

Pour moi, je crains les Dieux; quoi qu'il m'en coute, je serai fidele au Roi qu'ils m'ont donné. J'aimerois mieux qu'il me fît mourir, que de lui ôter la vie, & même que de manquer à le défendre. Pour vous, ô Télémaque, gardez-vous bien de lui dire que vous êtes le fils d'Ulysse: il espéreroit qu'Ulysse, retournant à Ithaque, lui paieroit quelque grande somme pour vous racheter, & il vous tiendroit en prison.

Quand nous arrivames à Tyr, je suivis le conseil de Narbal, & je reconnus la vérité de tout ce qu'il m'avoit racon-

té. Je ne pouvois comprendre qu'un homme pût se rendre aussi misérable que Pygmalion me le paroissoit.

Surpris d'un spectacle si affreux & si nouveau pour moi, je disois en moi-même : Voilà un homme qui n'a cherché qu'à se rendre heureux ; il a cru y parvenir par les richesses & par une autorité absolue ; il possede tout ce qu'il peut desirer, & cependant il est misérable, par ses richesses & par son autorité même. S'il étoit Berger, comme je l'étois naguères, il seroit aussi heureux que je l'ai été ; il jouiroit des plaisirs innocens de la campagne, & en jouiroit sans remords : il ne craindroit, ni le fer, ni le poison ; il aimeroit les hommes ; il en seroit aimé ; il n'auroit point ces grandes richesses qui lui sont aussi inutiles que du sable, puisqu'il n'ose y toucher : mais il jouiroit librement des fruits de la terre, & ne souffriroit aucun véritable besoin. Cet homme paroît faire tout ce qu'il veut ; mais il s'en faut bien qu'il le fasse. Il

fait tout ce que veulent ses passions féroces ; il est toujours entraîné par son avarice, par sa crainte & par ses soupçons ; il paroît maître de tous les autres hommes : mais il n'est pas maître de lui-même ; car il a autant de maîtres & de bourreaux qu'il a de desirs violens.

Je raisonnois ainsi de Pygmalion sans le voir ; car on ne le voyoit point, & on regardoit seulement avec crainte ces hautes tours, qui étoient nuit & jour entourées de Gardes, où il s'étoit mis lui-même comme en prison, se renfermant avec ses trésors. Je comparois ce Roi invisible avec Sésostris, si doux, si accessible, si affable, si curieux de voir les étrangers, si attentif à écouter tout le monde, & à tirer, du cœur des hommes, la vérité qu'on cache aux Rois. Sésostris, disois-je, ne craignoit rien, & n'avoit rien à craindre, il se montroit à tous ses sujets comme à ses propres enfans. Celui-ci craint tout, & a tout à craindre. Ce méchant Roi est toujours exposé à une mort funeste,

même dans ſon Palais inacceſſible, au milieu de ſes Gardes : au contraire, le bon Roi Séſoſtris étoit en ſûreté au milieu de la foule des peuples, comme un bon pere dans ſa maiſon environné de ſa famille.

Pygmalion donna ordre de renvoyer les troupes de l'Iſle de Cypre, qui étoient venu ſecourir les ſiennes, à cauſe de l'alliance qui étoit entre les deux peuples. Narbal prit cette occaſion de me mettre en liberté : il me fit paſſer en revue parmi les ſoldats Cypriens; car le Roi étoit ombrageux juſques dans les moindres choſes. Le défaut des Princes, trop faciles & inappliqués, eſt de ſe livrer avec une aveugle confiance à des favoris artificieux & corrompus. Le défaut de celui-ci étoit, au contraire, de ſe défier des plus honnêtes gens. Il ne ſavoit point diſcerner les hommes droits & ſimples, qui agiſſent ſans déguiſement : auſſi n'avoit-il jamais vu de gens de bien; car de telles gens ne vont point chercher un Roi ſi

corrompu. D'ailleurs, il avoit vu depuis qu'il étoit ſur le trône, dans les hommes dont il s'étoit ſervis, tant de diſſimulation, de perfidie & de vices affreux déguiſés ſous les apparences de la vertu, qu'il regardoit tous les hommes, ſans exception, comme s'ils euſſent été maſqués. Il ſuppoſoit qu'il n'y avoit aucune vertu ſincere ſur la terre: ainſi il regardoit tous les hommes comme étant à peu près égaux. Quand il trouvoit un homme faux & corrompu, il ne ſe donnoit point la peine d'en chercher un autre, comptant qu'un autre ne ſeroit pas meilleur. Les bons lui paroiſſoient pires que les méchans les plus déclarés, parce qu'il les croyoit auſſi méchans & plus trompeurs.

Pour revenir à moi, je fus confondu avec les Cypriens, & j'échappai à la défiance pénétrante du Roi. Narbal trembloit de crainte que je ne fuſſe découvert; il lui en eût coûté la vie & à moi auſſi. Son impatience de nous voir partir étoit incroyable; mais les vents

contraires nous retinrent aſſez long-tems à Tyr.

Je profitai de ce ſéjour pour connoître les mœurs des Phéniciens ſi célebres chez toutes les Nations connues. J'admirois l'heureuſe ſituation de cette grande Ville, qui eſt au milieu de la mer dans une Iſle. La côte voiſine eſt délicieuſe par ſa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre des Villes & des Villages qui ſe touchent preſque; enfin, par la douceur de ſon climat: car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlans du Midi; elle eſt rafraîchie par le vent du Nord qui ſouffle du côté de la mer. Ce pays eſt au pied du Liban, dont le ſommet fend les nues & va toucher les aſtres; une glace éternelle couvre ſon front; des fleuves pleins de neiges tombent comme des torrens des pointes des rochers qui environnent ſa tête. Au-deſſous on voit une vaſte forêt de cedres antiques, qui paroiſſent auſſi vieux que la terre où ils ſont plantés, & qui por-

tent leurs branches épaiſſes juſques vers les nues : cette forêt a ſous ſes pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'eſt là qu'on voit errer les taureaux qui mugiſſent ; les brebis qui bêlent avec leurs tendres agneaux, bondiſſent ſur l'herbe. Là coulent mille ruiſſeaux d'une eau claire. Enfin, on voit au-deſſous de ces pâturages le pied de la montagne, qui eſt comme un jardin : le printems & l'automne y regnent enſemble pour y joindre les fleurs & les fruits. Jamais, ni le ſouffle empeſté du Midi, qui ſeche & qui brûle tout, ni le rigoureux Aquilon, n'ont oſé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'eſt auprès de cette belle côte que s'éleve dans la mer l'Iſle où eſt bâtie la ville de Tyr. Cette grande Ville ſemble nager au-deſſus des eaux, & être la reine de toutes les mers. Les Marchands y abordent de toutes les parties du monde, & ſes habitans ſont eux-mêmes les plus fameux Marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans

cette Ville, on croit d'abord que ce n'eſt point une Ville qui appartienne à un peuple particulier; mais qu'elle eſt la Ville commune de tous les peuples & le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles, ſemblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, & qui embraſſent un vaſte port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port on voit comme une forêt de mâts de navires; & ces navires ſont ſi nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les Citoyens s'appliquent au commerce, & leurs grandes richeſſes ne les dégoutent jamais du travail néceſſaire pour les augmenter. On y voit de tous côtés le fin lin d'Egypte, & la pourpre Tyrienne, deux fois teinte, d'un éclat merveilleux : cette double teinture eſt ſi vive, que le tems ne peut l'effacer : on s'en ſert pour des laines fines qu'on rehauſſe d'une broderie d'or & d'argent. Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples juſqu'au détroit de Gades, & ils ont même pénétré

dans le vaste Océan qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer Rouge, & c'est par ce chemin qu'ils vont chercher dans des Isles inconnues de l'or, des parfums, divers animaux qu'on ne voit pas ailleurs.

Je ne pouvois rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande Ville, où tout étoit en mouvement. Je n'y voyois point, comme dans les Villes de la Grece, des hommes oisifs & curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes sont occupés à décharger leurs vaisseaux, à transporter leurs marchandises, ou à les vendre, à ranger leurs magasins; & à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les Négocians étrangers. Les femmes ne cessent jamais, ou de filer les laines, ou de faire des desseins de broderie, ou de ployer les riches étoffes.

D'où vient, disois-je à Narbal, que les Phéniciens se sont rendus les maîtres

du commerce de toute la terre, & qu'ils s'enrichissent ainsi aux dépens de tous les autres peuples? Vous le voyez, me répondit-il: la situation de Tyr est heureuse pour le commerce; c'est notre patrie qui a la gloire d'avoir inventé la navigation. Les Tyriens furent les premiers, (s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obscure antiquité) qui dompterent les flots long-tems avant l'âge de Typhis & des Argonautes tant vantés dans la Grece. Ils furent, dis-je, les premiers qui oserent se mettre dans un frêle vaisseau à la merci des vagues & des tempêtes, qui sonderent les abymes de la mer, qui observerent les astres loin de la terre, suivant la science des Egyptiens & des Babyloniens; enfin, qui réunirent tant de peuples que la mer avoit séparés. Les Tyriens sont industrieux, patiens, laborieux, propres, sobres & ménagers: ils ont une exacte police; ils sont parfaitement d'accord entre eux; jamais peuple n'a été plus constant, plus sincere, plus

fidele, plus sûr, plus commode à tous les étrangers.

Voilà, sans aller chercher d'autre cause, ce qui leur donne l'empire de la mer, & qui fait fleurir dans leur port un si utile commerce. Si la division & la jalousie se mettoient entre eux; s'ils commençoient à s'amollir dans les délices & dans l'oisiveté; si les premiers de la Nation méprisoient le travail & l'économie; si les arts cessoient d'être en honneur dans leur Ville; s'ils manquoient de bonne-foi envers les étrangers; s'ils altéroient tant soit peu les regles d'un commerce libre; s'ils négligeoient leurs manufactures, & s'ils cessoient de faire les grandes avances, qui sont nécessaires pour rendre leurs marchandises parfaites chacune dans son genre, vous verriez bientôt tomber cette puissance que vous admirez.

Mais expliquez-moi, lui disois-je, les vrais moyens d'établir un jour à Ithaque un pareil commerce. Faites, me répondit-il, comme on fait ici; re-

cevez bien & facilement tous les étrangers; faites-leur trouver dans vos ports, la sûreté, la commodité, la liberté entiere; ne vous laissez jamais entraîner, ni par l'avarice, ni par l'orgueil. Le vrai moyen de gagner beaucoup, est de ne vouloir jamais trop gagner, & de savoir perdre à propos. Faites-vous aimer par tous les étrangers; souffrez même quelque chose d'eux; craignez d'exciter la jalousie par votre hauteur; soyez constant dans les regles du commerce; qu'elles soient simples & faciles; accoutumez vos peuples à les suivre inviolablement; punissez sévérement la fraude, & même la négligence, ou le faste des Marchands, qui ruinent le commerce en ruinant les hommes qui le font. Sur-tout n'entreprenez jamais de gêner le commerce pour le tourner selon vos vues. Il est plus convenable que le Prince ne s'en mêle point, & qu'il en laisse tout le profit à ses Sujets qui en ont la peine; autrement il les découragera; il en tirera assez d'avantages par

les grandes richesses qui entreront dans ses Etats. Le commerce est comme certaines sources; si vous voulez détourner leur cours, vous les faites tarir. Il n'y a que le profit & la commodité qui attirent les étrangers chez vous. Si vous leur rendez le commerce moins commode & moins utile, ils se retirent insensiblement, & ne reviennent plus, parce que d'autres, profitant de votre imprudence, les attirent chez eux, & les accoutument à se passer de vous. Il faut même vous avouer que depuis quelque tems la gloire de Tyr est bien obscurcie. O! si vous l'aviez vu, mon cher Télémaque, avant le regne de Pygmalion, vous auriez été bien plus étonné. Vous ne trouvez plus ici maintenant que les tristes restes d'une grandeur qui menace ruine. O malheureuse Tyr! en quelles mains es-tu tombée! autrefois la mer t'apportoit le tribut de tous les peuples de la terre.

Pygmalion craint tout, & des étrangers, & de ses Sujets. Au lieu d'ouvrir,

ſuivant notre ancienne coutume, ſes ports à toutes les Nations les plus éloignées dans une entiere liberté, il veut ſavoir le nombre des vaiſſeaux qui arrivent, leur pays, le nom des hommes qui y ſont, leur genre de commerce, la nature & le prix de leurs marchandiſes, & le tems qu'ils doivent demeurer ici. Il fait encore pis; car il uſe de ſupercherie pour ſurprendre les Marchands, & pour confiſquer leurs marchandiſes. Il inquiete les Marchands qu'il croit les plus opulens; il établit, ſous divers prétextes, de nouveaux impôts; il veut entrer lui-même dans le commerce, & tout le monde craint d'avoir affaire avec lui. Ainſi le commerce languit. Les étrangers oublient peu à peu le chemin de Tyr, qui leur étoit autrefois ſi connu; & ſi Pygmalion ne change de conduite, notre gloire & notre puiſſance ſeront bientôt tranſportées à quelqu'autre peuple mieux gouverné que nous.

Je demandai enſuite à Narbal comment les Tyriens s'étoient rendus ſi

puiſſans ſur la mer ; car je voulois n'ignorer rien de tout ce qui ſert au gouvernement d'un Royaume. Nous avons, me répondit-il, les forêts du Liban qui nous fourniſſent les bois des vaiſſeaux, & nous les réſervons avec ſoin pour cet uſage ; on n'en coupe jamais que pour les beſoins publics. Pour la conſtruction des vaiſſeaux, nous avons l'avantage d'avoir des Ouvriers habiles. Comment, lui diſois-je, avez-vous pu trouver ces Ouvriers ? Il me répondit : Ils ſe ſont formés peu à peu dans le pays. Quand on récompenſe bien ceux qui excellent dans les arts, on eſt sûr d'avoir bientôt des hommes qui les menent à leur derniere perfection ; car les hommes qui ont le plus de ſageſſe & de talent, ne manquent point de s'adonner aux arts auxquels les grandes récompenſes ſont attachées. Ici on traite avec honneur tous ceux qui réuſſiſſent dans les arts & dans les ſciences utiles à la navigation. On conſidere un bon Géometre ; on eſtime fort un habile Aſtro-

nome; on comble de biens un Pilote qui surpasse les autres dans sa fonction; on ne méprise point un bon Charpentier; au contraire, il est bien payé & bien traité: les bons Rameurs même ont des récompenses sûres & proportionnées à leur service; on les nourrit bien; on a soin d'eux quand ils sont malades; en leur absence on a soin de leurs femmes & de leurs enfans. S'ils périssent dans un naufrage, on dédommage leur famille; on renvoie chez eux ceux qui ont servi un certain tems. Ainsi on en a autant qu'on en veut. Le pere est ravi d'élever son fils dans un si bon métier; & dès sa plus tendre jeunesse, il se hâte de lui enseigner à manier la rame, à tendre les cordages & à mépriser les tempêtes. C'est ainsi qu'on mene les hommes, sans contrainte, par la récompense & par le bon ordre. L'autorité seule ne fait jamais bien: la soumission des inférieurs ne suffit pas: il faut gagner les cœurs, & faire trouver aux hommes leur avanta-

ge dans les choses où l'on veut se servir de leur industrie.

Après ce discours, Narbal me mena visiter tous les magasins, les arsenaux & tous les métiers qui servent à la construction des navires. Je demandois le détail des moindres choses, & j'écrivois tout ce que j'avois appris, de peur d'oublier quelque circonstance utile.

Cependant Narbal, qui connoissoit Pygmalion, & qui m'aimoit, attendoit avec impatience mon départ, craignant que je ne fusse découvert par les espions du Roi, qui alloient nuit & jour par toute la Ville : mais les vents ne nous permettoient pas encore de nous embarquer. Pendant que nous étions occupés à visiter curieusement le port, & à interroger divers Marchands, nous vîmes venir à nous un Officier de Pygmalion, qui dit à Narbal : Le Roi vient d'apprendre d'un des Capitaines des vaisseaux qui sont revenus d'Egypte avec vous, que vous avez amené un étranger qui passe pour Cyprien : le Roi

veut qu'on l'arrête, & qu'on sache certainement de quel pays il est; vous en répondrez sur votre tête. Dans ce moment je m'étois un peu éloigné pour regarder de plus près les proportions que les Tyriens avoient gardées dans la construction d'un vaisseau presque neuf, qui étoit, disoit-on, par cette proportion exacte de toutes ses parties, le meilleur voilier qu'on eût jamais vu dans le port, & j'interrogeois l'Ouvrier qui avoit réglé cette proportion.

Narbal surpris & effrayé, répondit: Je vais chercher cet étranger qui est de l'Isle de Cypre. Mais quand il eut perdu cet Officier de vue, il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étois. Je ne l'avois que trop prévu, me dit-il, mon cher Télémaque; nous sommes perdus. Le Roi, que sa défiance tourmente jour & nuit, soupçonne que vous n'êtes pas de l'Isle de Cypre; il ordonne qu'on vous arrête: il veut me faire périr, si je ne vous mets entre ses mains. Que ferons-nous? O Dieux! donnez-

donnez-nous la sagesse pour nous tirer de ce péril. Il faudra, Télémaque, que je vous mene au Palais du Roi. Vous soutiendrez que vous êtes Cyprien de la ville d'Amatonte, fils d'un Statuaire de Vénus. Je déclarerai que j'ai connu autrefois votre pere; & peut-être que le Roi, sans approfondir davantage, vous laissera partir. Je ne vois point d'autres moyens de sauver votre vie & la mienne.

Je répondis à Narbal : Laissez périr un malheureux que le destin veut perdre; je sais mourir, Narbal, & je vous dois trop pour vous entraîner dans mon malheur. Je ne puis me résoudre à mentir. Je ne suis point Cyprien, & je ne saurois dire que je le suis. Les Dieux voient ma sincérité; c'est à eux à conserver ma vie par leur puissance, s'ils le veulent; mais je ne veux point la sauver par un mensonge.

Narbal me répondit : Ce mensonge, Télémaque, n'a rien qui ne soit innocent; les Dieux mêmes ne peuvent le

condamner : il ne fait aucun mal à personne ; il sauve la vie à deux innocens ; il ne trompe le Roi que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous poussez trop loin l'amour de la vertu & la crainte de blesser la Religion.

Il suffit, lui disois-je, que le mensonge soit mensonge, pour ne pas être digne d'un homme qui parle en présence des Dieux, & qui doit tout à la vérité. Celui qui blesse la vérité, offense les Dieux ; & se blesse soi-même ; car il parle contre sa conscience. Cessez, Narbal, de me proposer ce qui est indigne de vous & de moi. Si les Dieux ont pitié de nous, ils sauront bien nous délivrer. S'ils veulent nous laisser périr, nous serons, en mourant, les victimes de la vérité, & nous laisserons aux hommes l'exemple de préférer la vertu sans tache à une longue vie : la mienne n'est déja que trop longue, étant si malheureuse. C'est vous seul, ô mon cher Narbal, pour qui mon cœur s'attendrit. Falloit-il que votre amitié, pour un

malheureux étranger, vous fût si funeste ?

Nous demeurâmes long-tems dans cette espece de combat. Mais enfin, nous vîmes arriver un homme qui couroit hors d'haleine : c'étoit un autre Officier du Roi qui venoit de la part d'Astarbé. Cette femme étoit belle comme une Déesse ; elle joignoit aux charmes du corps tous ceux de l'esprit ; elle étoit enjouée, flatteuse, insinuante. Avec tant de charmes trompeurs, elle avoit, comme les Syrenes, un cœur cruel & plein de malignité : mais elle savoit cacher ses sentimens corrompus par un profond artifice. Elle avoit su gagner le cœur de Pygmalion, par sa beauté, par son esprit, par sa douce voix & par l'harmonie de sa lyre. Pygmalion, aveuglé par un violent amour pour elle, avoit abandonné la Reine Topha, son épouse. Il ne songeoit qu'à contenter les passions de l'ambitieuse Astarbé. L'amour de cette femme ne lui étoit guères moins funeste que son in-

fame avarice : mais quoiqu'il eût tant de paſſion pour elle, elle n'avoit pour lui que du mépris & du dégout. Elle cachoit ſes vrais ſentimens, & elle faiſoit ſemblant de ne vouloir vivre que pour lui, dans le tems même qu'elle ne pouvoit le ſouffrir.

Il y avoit à Tyr un jeune Lydien, nommé Malachon, d'une merveilleuſe beauté; mais mou, efféminé, noyé dans les plaiſirs. Il ne ſongeoit qu'à conſerver la délicateſſe de ſon teint, qu'à peigner ſes cheveux blonds flottans ſur ſes épaules, qu'à ſe parfumer, qu'à donner un tour gracieux aux plis de ſa robe; enfin, qu'à chanter ſes amours ſur ſa lyre. Aſtarbé le vit, elle l'aima, & en devint furieuſe. Il la mépriſa, parce qu'il étoit paſſionné pour une autre femme. D'ailleurs il craignit de s'expoſer à la cruelle jalouſie du Roi. Aſtarbé, ſe ſentant mépriſée, s'abandonna à ſon reſſentiment. Dans ſon déſeſpoir, elle s'imagina qu'elle pouvoit faire paſſer Malachon pour l'étranger

que le Roi faisoit chercher, & qu'on disoit qui étoit venu avec Narbal. En effet, elle le persuada à Pygmalion, & corrompit tous ceux qui auroient pu le détromper. Comme il n'aimoit point les hommes vertueux, & qu'il ne savoit point les discerner, il n'étoit environné que de gens intéressés, artificieux, prêts à exécuter ses ordres injustes & sanguinaires. De telles gens craignoient l'autorité d'Astarbé, & ils lui aidoient à tromper le Roi, de peur de déplaire à cette femme hautaine qui avoit toute sa confiance. Ainsi Malachon, quoique connu pour Crétois dans toute la Ville, passa pour le jeune étranger que Narbal avoit emmené d'Egypte; il fut mis en prison.

Astarbé, qui craignoit que Narbal n'allât parler au Roi, & ne découvrît son imposture, envoya en diligence, à Narbal, cet Officier, qui lui dit ces paroles: Astarbé vous défend de découvrir au Roi quel est votre étranger; elle ne vous demande que le silence, & elle

faura bien faire en forte que le Roi foit content de vous : cependant hâtez-vous de faire embarquer, avec les Cypriens, le jeune étranger que vous avez amené d'Egypte, afin qu'on ne le voie plus dans la Ville. Narbal, ravi de pouvoir ainfi fauver fa vie & la mienne, promit de fe taire ; & l'Officier, fatisfait d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, s'en retourna rendre compte à Aftarbé de fa commiffion.

Narbal & moi nous admirames la bonté des Dieux, qui récompenfoient notre fincérité, & qui ont un foin fi touchant de ceux qui hazardoient tout pour la vertu.

Nous regardions avec horreur un Roi livré à l'avarice & à la volupté. Celui qui craint avec tant d'excès d'être trompé, difions-nous, mérite de l'être, & l'eft prefque toujours groffiérement. Il fe défie des gens de bien, & s'abandonne à des fcélérats : il eft le feul qui ignore ce qui fe paffe. Voyez Pygmalion, il eft le jouet d'une femme fans pudeur.

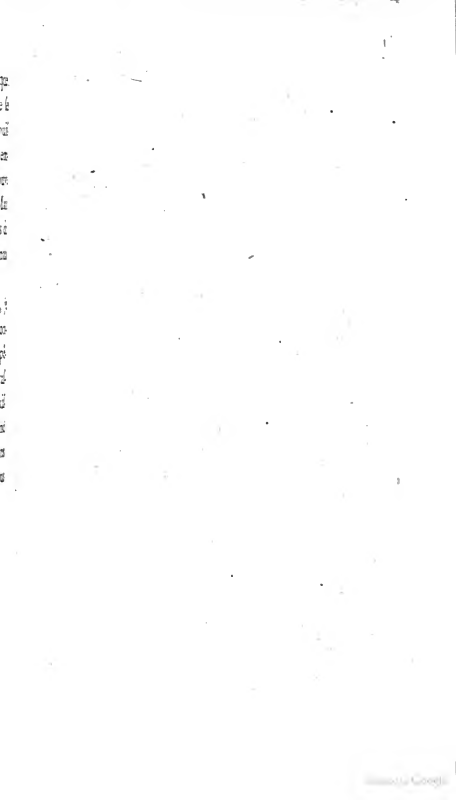
Cependant les Dieux se servent du mensonge des méchans pour sauver les bons qui aiment mieux perdre la vie, que de mentir.

En même-tems nous apperçumes que les vents changeoient, & qu'ils devenoient favorables aux vaisseaux de Cypre. Les Dieux se déclarent, s'écria Narbal; ils veulent, mon cher Télémaque, vous mettre en sûreté: fuyez cette terre cruelle & maudite. Heureux qui pourroit vous suivre jusques dans les rivages les plus inconnus! Heureux qui pourroit vivre & mourir avec vous! Mais un destin sévere m'attache à cette malheureuse patrie; il faut souffrir avec elle: peut-être faudra-t-il être enseveli dans ses ruines: n'importe, pourvu que je dise toujours la vérité, & que mon cœur n'aime que la justice. Pour vous, ô mon cher Télémaque, je prie les Dieux qui vous conduisent, comme par la main, de vous accorder le plus précieux de tous les dons, qui est la vertu pure & sans tache, jusqu'à la

mort. Vivez, retournez en Ithaque, consolez Pénélope, délivrez-la de ses téméraires Amans; que vos yeux puissent voir, que vos mains puissent embrasser le sage Ulysse, & qu'il trouve en vous un fils égal à sa sagesse. Mais dans votre bonheur souvenez-vous du malheureux Narbal, & ne cessez jamais de m'aimer.

Quand il eut achevé ces paroles, je l'arrosai de mes larmes sans lui répondre. De profonds soupirs m'empêchoient de parler. Nous nous embrassions en silence. Il me mena jusqu'au vaisseau; il demeura sur le rivage: & quand le vaisseau fut parti, nous ne cessions de nous regarder tant que nous nous pûmes voir.

Fin du troisieme Livre.





Gravé par le Grand

Télémaque retrouve Mentor dans l'île de Cypre. Il supplie Hazael de l'embarquer avec lui pour les conduire en Créte.



LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATRIEME.

SOMMAIRE.

Calypso intorrompt Télémaque, pour le faire reposer. Mentor le blâme en secret d'avoir entrepris le récit de ses aventures, & lui conseille de les achever, puisqu'il les a commencées. Télémaque raconte que pendant sa navigation, depuis Tyr jusqu'en l'Isle de Cypre, il avoit eu un songe, où il avoit vu Vénus & Cupidon, contre qui Minerve le protégeoit; qu'ensuite il avoit cru voir aussi Mentor qui l'exhortoit à fuir l'Isle de Cypre; qu'à

ſon réveil une tempête auroit fait périr le vaiſſeau, s'il n'eût pris lui-même le gouvernail, parce que les Cypriens, noyés dans le vin, étoient hors d'état de le ſauver; qu'à ſon arrivée dans l'Iſle, il avoit vu, avec horreur, les exemples les plus contagieux : mais que le Syrien Hazaël, dont Mentor étoit devenu l'eſclave, ſe trouvant alors au même lieu, avoit réuni les deux Grecs, & les avoit embarqués dans ſon vaiſſeau pour les mener en Crete, & que dans ce trajet, ils avoient vu le beau ſpectacle d'Amphitrite, traînée dans ſon char par des chevaux marins.



Alypso, qui avoit été juſqu'à ce moment immobile & tranſportée de plaiſir en écoutant les aventures de Télémaque, l'interrompit pour lui faire prendre quelque repos. Il eſt tems, lui dit-elle, que vous alliez goûter la douceur du ſommeil après tant de travaux. Vous

n'avez rien à craindre ici ; tout vous est favorable. Abandonnez-vous donc à la joie ; goutez la paix, & tous les autres dons des Dieux dont vous allez être comblé. Demain, quand l'aurore avec ses doigts de roses entr'ouvrira les portes dorées de l'Orient, & que les chevaux du Soleil, sortant de l'onde amere, répandront les flammes du jour pour chasser devant eux toutes les étoiles du ciel, nous reprendrons, mon cher Télémaque, l'histoire de vos malheurs. Jamais votre pere n'a égalé votre sagesse & votre courage. Ni Achille, vainqueur d'Hector, ni Thésée, revenu des enfers, ni même le grand Alcide, qui a purgé la terre de tant de monstres, n'ont fait voir autant de force & de vertu que vous. Je souhaite qu'un profond sommeil vous rende cette nuit courte. Mais hélas ! qu'elle sera longue pour moi ! Qu'il me tardera de vous revoir, de vous entendre, de vous faire redire ce que je sais déja, & de vous demander ce que je ne sais pas

encore ! Allez, mon cher Télémaque, avec le ſage Mentor que les Dieux vous ont rendu, allez dans cette grotte écartée, où tout eſt préparé pour votre repos. Je prie Morphée de répandre ſes plus doux charmes ſur vos paupieres appeſanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vos membres fatigués, & de vous envoyer des ſonges légers, qui, voltigeant autour de vous, flattent vos ſens par les images les plus riantes, & repouſſent loin de vous tout ce qui pourroit vous réveiller trop promptement.

La Déeſſe conduiſit elle-même Télémaque dans cette grotte ſéparée de la ſienne. Elle n'étoit, ni moins ruſtique, ni moins agréable. Une fontaine, qui couloit dans un coin, y faiſoit un doux murmure qui appelloit le ſommeil. Les Nymphes y avoient préparé deux lits d'une molle verdure, ſur leſquels elles avoient étendu deux grandes peaux, l'une de lion pour Télémaque, & l'autre d'ours pour Mentor.

Avant que de laiſſer fermer ſes yeux au ſommeil, Mentor parla ainſi à Télémaque : Le plaiſir de raconter vos hiſtoires vous a entraîné ; vous avez charmé la Déeſſe en lui expliquant les dangers dont votre courage & votre induſtrie vous ont tiré ; par-là vous n'avez fait qu'enflammer davantage ſon cœur, & que vous préparer une plus dangereuſe captivité. Comment eſpérez-vous qu'elle vous laiſſe maintenant ſortir de ſon Iſle, vous qui l'avez enchantée par le récit de vos aventures ? L'amour d'une vaine gloire vous a fait parler ſans prudence. Elle s'étoit engagée à vous raconter des hiſtoires, & à vous apprendre quelle a été la deſtinée d'Ulyſſe ; elle a trouvé moyen de parler long-tems ſans rien dire, & elle vous a engagé à lui expliquer tout ce qu'elle deſire ſavoir ; tel eſt l'art des femmes flatteuſes & paſſionnées. Quand eſt-ce, ô Télémaque, que vous ſerez aſſez ſage pour ne jamais parler par vanité, & que vous ſaurez taire tout ce qui vous

eſt avantageux quand il n'eſt pas utile à dire ? Les autres admirent votre ſageſſe dans un âge où il eſt pardonnable d'en manquer : pour moi, je ne puis vous rien pardonner ; je ſuis le ſeul qui vous connois, & qui vous aime aſſez pour vous avertir de toutes vos fautes. Combien êtes-vous encore éloigné de la ſageſſe de votre pere ?

Quoi donc, répondit Télémaque, pouvois-je refuſer à Calypſo de lui raconter mes malheurs ? Non, reprit Mentor, il falloit les lui raconter : mais vous deviez le faire, en ne lui diſant que ce qui pouvoit lui donner de la compaſſion. Vous pouviez lui dire que vous aviez été, tantôt errant, tantôt captif en Sicile, puis en Egypte. C'étoit lui dire aſſez, & tout le reſte n'a ſervi qu'à augmenter le poiſon qui brûle déja dans ſon cœur. Plaiſe aux Dieux que le vôtre puiſſe s'en préſerver !

Mais que ferai-je donc, continua Télémaque, d'un ton modéré & docile ? Il n'eſt plus tems, repartit Mentor,

de lui cacher ce qui reste de vos avantures ; elle en sait assez pour ne pouvoir être trompée sur ce qu'elle ne sait pas encore ; votre réserve ne serviroit qu'à l'irriter : achevez donc demain de lui raconter tout ce que les Dieux ont fait en votre faveur, & apprenez une autrefois à parler plus sobrement de tout ce qui peut vous attirer quelque louange. Télémaque reçut avec amitié un si bon conseil, & ils se coucherent.

Aussi-tôt que Phébus eut répandu ses premiers rayons sur la terre, Mentor entendant la voix de la Déesse, qui appelloit ses Nymphes dans le bois, éveilla Télémaque. Il est tems, lui dit-il, de vaincre le sommeil : allons, retournez à Calypso ; mais défiez-vous de ses douces paroles ; ne lui ouvrez jamais votre cœur ; craignez le poison flatteur de ses louanges. Hier elle vous élevoit au-dessus de votre sage pere, de l'invincible Achille, du fameux Thésée, d'Hercule devenu immortel. Sentites-vous combien cette louange est

excessive? Crutes-vous ce qu'elle disoit? Sachez qu'elle ne le croit pas elle-même. Elle ne vous loue qu'à cause qu'elle vous croit foible, & assez vain pour vous laisser tromper par des louanges disproportionnées à vos actions.

Après ces paroles, ils allerent au lieu où la Déesse les attendoit. Elle sourit en les voyant, & cacha, sous une apparence de joie, la crainte & l'inquiétude qui troubloient son cœur; car elle prévoyoit que Télémaque, conduit par Mentor, lui échapperoit de même qu'Ulysse. Hâtez-vous, dit-elle, mon cher Télémaque, de satisfaire ma curiosité; j'ai cru, pendant toute la nuit, vous voir partir de Phénicie, & chercher une nouvelle destinée dans l'Isle de Cypre : dites-nous donc quel fut ce voyage, & ne perdons pas un moment. Alors on s'assit sur l'herbe semée de violettes, à l'ombre d'un bocage épais.

Calypso ne pouvoit s'empêcher de jetter sans cesse des regards tendres & passionnés sur Télémaque, & de voir,

avec indignation, que Mentor obſervoit juſqu'au moindre mouvement de ſes yeux. Cependant toutes les Nymphes, en ſilence, ſe penchoient pour prêter l'oreille, & faiſoient une eſpece de demi-cercle pour mieux écouter & pour mieux voir : les yeux de l'aſſemblée étoient immobiles & attachés ſur le jeune homme. Télémaque baiſſant les yeux, & rougiſſant avec beaucoup de grace, reprit ainſi la ſuite de ſon hiſtoire :

A peine le doux ſouffle d'un vent favorable avoit rempli nos voiles, que la terre de Phénicie diſparut à nos yeux. Comme j'étois avec les Cypriens, dont j'ignorois les mœurs, je me réſolus de me taire, de remarquer tout, & d'obſerver toutes les regles de la diſcrétion pour gagner leur eſtime. Mais pendant mon ſilence, un ſommeil doux & puiſſant vint me ſaiſir : mes ſens étoient liés & ſuſpendus ; je goutois une paix & une joie profonde qui enivroient mon cœur. Tout-à-coup je crus voir Vénus

qui fendoit les nues dans son char volant, conduit par deux colombes. Elle avoit cette éclatante beauté, cette vive jeunesse, ces graces tendres qui parurent en elle, quand elle sortit de l'écume de l'Océan, & qu'elle éblouit les yeux de Jupiter même. Elle descendit tout-à-coup d'un vol rapide jusqu'auprès de moi, me mit en souriant la main sur l'épaule, & me nommant par mon nom, prononça ces paroles : Jeune Grec, tu vas entrer dans mon Empire, tu arriveras bientôt dans cette Isle fortunée, où les plaisirs, les ris, les jeux folâtres, naissent sous mes pas. Là tu brûleras des parfums sur mes Autels ; là je te plongerai dans un fleuve de délices. Ouvre ton cœur aux plus douces espérances, & garde-toi bien de résister à la plus puissante de toutes les Déesses qui veut te rendre heureux.

En même-tems j'apperçus l'enfant Cupidon, dont les petites aîles s'agitant, le faisoient voler autour de sa mere. Quoiqu'il eût sur son visage la

tendresse, les graces & l'enjouement de l'enfance, il avoit je ne sais quoi dans ses yeux perçans qui me faisoit peur. Il rioit en me regardant : son ris étoit malin, moqueur & cruel. Il tira de son carquois d'or la plus aiguë de ses fleches; il banda son arc, & alloit me percer, quand Minerve se montra soudainement pour me couvrir de son Egide. Le visage de cette Déesse n'avoit point cette beauté molle, & cette langueur passionnée que j'avois remarquée dans le visage & dans la posture de Vénus. C'étoit au contraire une beauté simple, négligée, modeste; tout étoit grave, vigoureux, noble, plein de force & de majesté. La fleche de Cupidon ne pouvant percer l'Egide, tomba par terre. Cupidon indigné en soupira amérement; il eut honte de se voir vaincu. Loin d'ici, s'écria Minerve, loin d'ici téméraire Enfant; tu ne vaincras jamais que des ames lâches, qui aiment mieux tes honteux plaisirs, que la sagesse, la vertu & la gloire. A ces mots

l'Amour irrité s'envola, & Vénus remontant vers l'Olympe, je vis longtems ſon char, avec ſes deux colombes, dans une nuée d'or & d'azur, puis elle diſparut. En baiſſant mes yeux vers la terre, je ne retrouvai plus Minerve.

Il me ſembla que j'étois tranſporté dans un jardin délicieux, tel qu'on dépeint les Champs Eliſées. En ce lieu, je reconnus Mentor qui me dit : Fuyez cette cruelle terre, cette Iſle empeſtée, où l'on ne reſpire que la volupté. La vertu la plus courageuſe y doit trembler, & ne peut ſe ſauver qu'en fuyant. Dès que je le vis, je voulois me jetter à ſon cou pour l'embraſſer : mais je ſentois que mes pieds ne pouvoient ſe mouvoir, que mes genoux ſe déroboient ſous moi, & que mes mains, s'efforçant de ſaiſir Mentor, cherchoient une ombre vaine qui m'échappoit toujours. Dans cet effort je m'éveillai, & je ſentis que ce ſonge myſtérieux étoit un avertiſſement divin. Je me ſentis plein de courage contre les plaiſirs, &

de défiance contre moi-même pour détester la vie molle des Cypriens. Mais ce qui me perça le cœur, fut que je crus que Mentor avoit perdu la vie, & qu'ayant passé les ondes du Styx, il habitoit l'heureux séjour des ames justes.

Cette pensée me fit répandre un torrent de larmes. On me demanda pourquoi je pleurois. Les larmes, répondis-je, ne conviennent que trop à un malheureux étranger qui erre sans espérance de revoir sa patrie. Cependant tous les Cypriens, qui étoient dans le vaisseau, s'abandonnoient à une folle joie. Les Rameurs, ennemis du travail, s'endormoient sur leurs rames; le Pilote, couronné de fleurs, laissoit le gouvernail, & tenoit en sa main une grande cruche de vin qu'il avoit presque vuidée; lui & tous les autres, troublés par la fureur de Bacchus, chantoient à l'honneur de Vénus & de Cupidon, des vers qui devoient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

Pendant qu'ils oublioient ainsi les

dangers de la mer, une tempête soudaine troubla le ciel & la mer. Les vents déchaînés mugissoient avec fureur dans les voiles; les ondes noires battoient les flancs du navire, qui gémissoit sous leurs coups. Tantôt nous montions sur le dos des vagues enflées, tantôt la mer sembloit se dérober sous le navire, & nous précipiter dans l'abyme. Nous appercevions auprès de nous des rochers, contre lesquels les flots irrités se brisoient avec un bruit horrible. Alors je compris, par expérience, ce que j'avois souvent ouï dire à Mentor, que les hommes mous & abandonnés aux plaisirs, manquent de courage dans les dangers. Tous nos Cypriens abattus pleuroient comme des femmes; je n'entendois que des cris pitoyables, que des regrets sur les délices de la vie, que de vaines promesses aux Dieux pour leur faire des sacrifices, si on pouvoit arriver au port. Personne ne conservoit assez de présence d'esprit, ni pour ordonner les manœuvres, ni pour les fai-

re. Il me parut que je devois, en sauvant ma vie, sauver celle des autres. Je pris le gouvernail en main, parce que le Pilote, troublé par le vin comme une Bacchante, étoit hors d'état de connoître le danger du vaisseau : j'encourageai les Matelots effrayés ; je leur fis baisser les voiles ; ils ramerent vigoureusement : nous passames au travers des écueils, & nous vimes de près toutes les horreurs de la mort.

Cette aventure parut comme un songe à tous ceux qui me devoient la conservation de leur vie ; ils me regardoient avec étonnement. Nous arrivames en l'Isle de Cypre au mois du printems qui est consacré à Vénus. Cette saison, disoient les Cypriens, convient à cette Déesse ; car elle semble animer toute la nature, & faire naître les plaisirs comme les fleurs.

En arrivant dans l'Isle, je sentis un air doux, qui rendoit les corps lâches & paresseux ; mais qui inspiroit une humeur enjouée & folâtre. Je remar-

quai que la campagne, naturellement fertile & agréable, étoit presque inculte, tant les habitans étoient ennemis du travail. Je vis de tous côtés des femmes & de jeunes filles vainement parées, qui alloient en chantant les louanges de Vénus, se dévouer à son Temple. La beauté, les graces, la joie, les plaisirs éclatoient également sur leurs visages; mais les graces y étoient trop affectées. On n'y voyoit point une noble simplicité, & une pudeur aimable, qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de mollesse, l'art de composer leurs visages, leur parure vaine, leur démarche languissante, leurs regards qui sembloient chercher ceux des hommes, leurs jalousies entr'elles pour allumer de grandes passions; en un mot, tout ce que je voyois dans ces femmes me sembloit vil & méprisable : à force de vouloir me plaire, elles me dégoutoient.

On me conduisit au Temple de la Déesse : elle en a plusieurs dans cette Isle;

Isle; car elle est particuliérement adorée à Cythere, à Idalie & à Paphos : c'est à Cythere que je fus conduit. Le Temple est tout de marbre; c'est un parfait Péristile : les colonnes sont d'une grosseur & d'une hauteur qui rendent cet édifice très-majestueux : au-dessus de l'architrave & de la frise, sont à chaque face de grands frontons, où l'on voit en bas-relief toutes les plus agréables aventures de la Déesse. A la porte du Temple est sans cesse une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes. On n'égorge jamais, dans l'enceinte du lieu sacré, aucune victime; on n'y brûle point, comme ailleurs, la graisse des genisses & des taureaux; on n'y répand jamais leur sang; on présente seulement, devant l'Autel, les bêtes qu'on offre, & on n'en peut offrir aucune qui ne soit jeune, blanche, sans défaut & sans tache : on les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or; leurs cornes sont dorées & ornées de fleurs odoriférantes. Après qu'elles ont

été présentées devant l'Autel, on les renvoie dans un lieu écarté, où elles sont égorgées pour les festins des Prêtres de la Déesse.

On offre aussi toutes sortes de liqueurs parfumées, & du vin plus doux que le nectar. Les Prêtres sont revêtus de longues robes blanches avec des ceintures d'or, & des franges de même au bas de leurs robes. On brûle nuit & jour, sur les Autels, les parfums les plus exquis de l'Orient, & ils forment une espece de nuage qui monte vers le ciel. Toutes les colonnes du Temple sont ornées de festons pendans : tous les vases qui servent au sacrifice sont d'or; un bois sacré de myrtes environne le bâtiment. Il n'y a que de jeunes garçons & de jeunes filles d'une rare beauté qui puissent présenter les victimes aux Prêtres, & qui osent allumer le feu des Autels : mais l'impudence & la dissolution deshonorent un Temple si magnifique.

D'abord j'eus horreur de ce que je

voyois : mais insensiblement je commençois à m'y accoutumer. Le vice ne m'effrayoit plus ; toutes les compagnies m'inspiroient je ne sais quelle inclination pour le désordre : on se moquoit de mon innocence ; ma retenue & ma pudeur servoient de jouet à ces peuples effrontés. On n'oublioit rien pour exciter toutes mes passions, pour me tendre des pieges, & pour réveiller en moi le gout des plaisirs. Je me sentois affoiblir tous les jours ; la bonne éducation que j'avois reçue ne me soutenoit presque plus ; toutes mes bonnes résolutions s'évanouissoient ; je ne me sentois plus la force de résister au mal qui me pressoit de tous côtés ; j'avois même une mauvaise honte de la vertu : j'étois comme un homme qui nage dans une riviere profonde & rapide ; d'abord il fend les eaux & remonte contre le torrent : mais si les bords sont escarpés, & s'il ne peut se reposer sur le rivage, il se lasse enfin peu à peu, & sa force l'abandonne, ses membres épui-

ſés s'engourdiſſent, & le cours du fleuve l'entraîne. Ainſi mes yeux commençoient à s'obſcurcir, mon cœur tomboit en défaillance; je ne pouvois plus rappeller, ni ma raiſon, ni le ſouvenir des vertus de mon pere. Le ſonge où je croyois avoir vu le ſage Mentor, deſcendu aux Champs Eliſées, achevoit de me décourager : une ſecrete & douce langueur s'emparoit de moi. J'aimois déja le poiſon flatteur qui ſe gliſſoit de veine en veine, & qui pénétroit juſqu'à la moëlle de mes os. Je pouſſois néanmoins encore de profonds ſoupirs; je verſois des larmes ameres; je rugiſſois comme un lion dans ma fureur. O malheureuſe jeuneſſe! diſois-je : O Dieux qui vous jouez cruellement des hommes! pourquoi les faites-vous paſſer par cet âge, qui eſt un tems de folie, ou de fievre ardente? O que ne ſuis-je couvert de cheveux blancs, courbé & proche du tombeau, comme Laërte, mon aïeul! La mort me feroit plus douce que la foibleſſe honteuſe où je me vois.

A peine avois-je ainſi parlé, que ma douleur s'adouciſſoit, & que mon cœur, enivré d'une folle paſſion, ſecouoit preſque toute pudeur; puis je me voyois plongé dans un abyme de remords. Pendant ce trouble, je courois errant çà & là dans le ſacré bocage, ſemblable à une biche qu'un Chaſſeur a bleſſée; elle court au travers des vaſtes forêts pour ſoulager ſa douleur: mais la fleche, qui l'a percée dans le flanc, la ſuit par-tout; elle porte partout avec elle le trait meurtrier. Ainſi je courois en vain pour m'oublier moi-même, & rien n'adouciſſoit la plaie de mon cœur.

En ce moment, j'apperçus aſſez loin de moi, dans l'ombre épaiſſe de ce bois, la figure du ſage Mentor: mais ſon viſage me parut ſi pâle, ſi triſte & auſtere, que je n'en pus reſſentir aucune joie. Eſt-ce donc vous, ô mon cher ami, mon unique eſpérance? Eſt-ce vous? Quoi donc! eſt-ce vous-même? Une image trompeuſe ne vient-elle pas

abuſer mes yeux? Eſt-ce vous, Mentor? N'eſt-ce point votre ombre encore ſenſible à mes maux? N'êtes-vous point au rang des ames heureuſes qui jouiſſent de leur vertu, & à qui les Dieux donnent des plaiſirs purs dans une éternelle paix aux Champs Eliſées? Parlez, Mentor, vivez-vous encore? Suis-je aſſez heureux pour vous poſſéder, ou bien n'eſt-ce qu'une ombre de mon ami? En diſant ces paroles, je courois vers lui tout tranſporté juſqu'à perdre la reſpiration : il m'attendoit tranquillement ſans faire un pas vers moi. O Dieux! vous le ſavez, quelle fut ma joie, quand je ſentis que mes mains le touchoient. Non, ce n'eſt pas une vaine ombre; je le tiens, je l'embraſſe, mon cher Mentor : c'eſt ainſi que je m'écriai; j'arroſai ſon viſage d'un torrent de larmes; je demeurois attaché à ſon col ſans pouvoir parler. Il me regardoit triſtement avec des yeux pleins d'une tendre compaſſion.

Enfin, je lui dis: Hélas! d'où venez-

vous? En quels dangers ne m'avez-vous point laiſſé pendant votre abſence? & que ferois-je maintenant ſans vous ? Mais ſans répondre à mes queſtions : Fuyez, me dit-il, d'un ton terrible; fuyez, hâtez-vous de fuir. Ici la terre ne porte pour fruit que du poiſon ; l'air qu'on reſpire eſt empeſté ; les hommes contagieux ne ſe parlent que pour ſe communiquer un venin mortel. La volupté lâche & infame, qui eſt le plus horrible des maux ſorti de la boëte de Pandore, amollit les cœurs, & ne ſouffre ici aucune vertu. Fuyez, que tardez-vous? ne regardez pas même derriere vous en fuyant; effacez juſqu'au moindre ſouvenir de cette Iſle exécrable.

Il dit; & auſſi-tôt je ſentis comme un nuage épais qui ſe diſſipoit ſur mes yeux, & qui me laiſſoit voir la pure lumiere : une joie douce & pleine d'un ferme courage renaiſſoit dans mon cœur : cette joie étoit bien différente de cette autre joie molle & folâtre dont mes ſens avoient été empoiſonnés;

l'une eſt une joie d'ivreſſe & de trouble, qui eſt entrecoupée de paſſions furieuſes & de cuiſans remords; l'autre eſt une joie de raiſon, qui a quelque choſe de bienheureux & de céleſte; elle eſt toujours pure & égale; rien ne peut l'épuiſer: plus on s'y plonge, plus elle eſt douce; elle ravit l'ame ſans la troubler. Alors je verſai des larmes de joie, & je trouvois que rien n'étoit ſi doux que de pleurer ainſi. O heureux, diſois-je, les hommes à qui la vertu ſe montre dans toute ſa beauté! Peut-on la voir ſans l'aimer? Peut-on l'aimer ſans être heureux?

Mentor me dit: Il faut que je vous quitte; je pars dans ce moment: il ne m'eſt pas permis de m'arrêter. Où allez-vous donc, lui répondis-je? En quelle terre inhabitable ne vous ſuivrai-je point? Ne croyez pas pouvoir m'échapper; je mourrai plutôt ſur vos pas. En diſant ces paroles, je le tenois ſerré de toute ma force. C'eſt en vain, me dit-il, que vous eſpérez de me retenir. Le

cruel Métophis me vendit à des Ethiopiens ou Arabes. Ceux-ci étant allés à Damas en Syrie pour leur commerce, voulurent se défaire de moi, croyant en tirer une grande somme d'un nommé Hazaël, qui cherchoit un esclave Grec, pour connoître les mœurs de la Grece, & pour s'instruire de nos sciences. En effet, Hazaël m'acheta chérement. Ce que je lui ai appris de nos mœurs, lui a donné la curiosité de passer dans l'Isle de Crete pour étudier les sages Loix de Minos. Pendant notre navigation, les vents nous ont contraints de relâcher dans l'Isle de Cypre. En attendant un vent favorable, il est venu faire ses offrandes au Temple : le voilà qui en sort ; les vents nous appellent : déja nos voiles s'enflent. Adieu, mon cher Télémaque ; un esclave, qui craint les Dieux, doit suivre fidélement son maître. Les Dieux ne me permettent plus d'être à moi ; si j'étois à moi, ils le savent, je ne serois qu'à vous seul. Adieu, souvenez-vous des

travaux d'Ulysse & des larmes de Pénélope; souvenez-vous des justes Dieux. O Dieux ! protecteurs de l'innocence, en quelle terre suis-je contraint de laisser Télémaque ?

Non, non, lui disois-je, mon cher Mentor, il ne dépendra pas de vous de me laisser ici : plutôt mourir, que de vous voir partir sans moi. Ce Maître est-il impitoyable? Est-ce une tigresse dont il a sucé les mammelles dans son enfance? Voudra-t-il vous arracher d'entre mes bras ? Il faut qu'il me donne la mort, ou qu'il souffre que je vous suive : vous m'exhortez vous-même à fuir, & vous ne voulez pas que je fuie en suivant vos pas. Je vais parler à Hazaël, il aura peut-être pitié de ma jeunesse & de mes larmes : puisqu'il aime la sagesse & qu'il va si loin la chercher, il ne peut point avoir un cœur féroce & insensible; je me jetterai à ses pieds, j'embrasserai ses genoux, je ne le laisserai point aller qu'il ne m'ait accordé de vous suivre. Mon cher Mentor, je me

ferai esclave avec vous ; je lui offrirai de me donner à lui : s'il me refuse, c'est fait de moi, je me délivrerai de la vie.

Dans ce moment Hazaël appella Mentor ; je me prosternai devant lui. Il fut surpris de voir un inconnu en cette posture. Que voulez-vous, me dit-il ? La vie, répondis-je ; car je ne puis vivre, si vous ne souffrez que je suive Mentor, qui est à vous. Je suis le fils du grand Ulysse, le plus sage des Rois de la Grece, qui ont renversé la superbe ville de Troye, fameuse dans toute l'Asie. Je ne vous dis point ma naissance pour me vanter ; mais seulement pour vous inspirer quelque pitié de mes malheurs. J'ai cherché mon pere par toutes les mers, ayant avec moi cet homme, qui étoit pour moi un autre pere. La fortune, pour comble de maux, me l'a enlevé ; elle l'a fait votre esclave : souffrez que je le sois aussi. S'il est vrai que vous aimez la justice, & que vous alliez en Crete pour apprendre les Loix du bon Roi Minos, n'en-

durcissez point votre cœur contre mes soupirs & contre mes larmes. Vous voyez le fils d'un Roi qui est réduit à demander la servitude comme son unique ressource. Autrefois j'ai voulu mourir en Sicile pour éviter l'esclavage : mais mes premiers malheurs n'étoient que de foibles essais des outrages de la fortune ; maintenant je crains de ne pouvoir être reçu parmi les esclaves. O Dieux ! voyez mes maux ; ô Hazaël ! souvenez-vous de Minos, dont vous admirez la sagesse, & qui nous jugera tous deux dans le Royaume de Pluton.

Hazaël, me regardant avec un visage doux & humain, me tendit la main & me releva. Je n'ignore pas, me dit-il, la sagesse & la vertu d'Ulysse : Mentor m'a raconté souvent quelle gloire il a acquise parmi les Grecs ; & d'ailleurs, la prompte renommée a fait entendre son nom à tous les peuples de l'Orient. Suivez-moi, fils d'Ulysse, je serai votre pere jusqu'à ce que vous ayez retrouvé celui qui vous a donné la vie.

Quand même je ne ferois pas touché de la gloire de votre pere, de ses malheurs & des vôtres, l'amitié que j'ai pour Mentor, m'engageroit à prendre soin de vous. Il est vrai que je l'ai acheté comme esclave : mais je le garde comme un ami fidele; l'argent qu'il m'a couté, m'a acquis le plus cher & le plus précieux ami que j'aie sur la terre. J'ai trouvé en lui la sagesse; je lui dois tout ce que j'ai d'amour pour la vertu. Dès ce moment il est libre, vous le serez aussi; je ne vous demande à l'un & à l'autre que votre cœur.

En un instant je passai de la plus amere douleur à la plus vive joie que les mortels puissent sentir. Je me voyois sauvé d'un horrible danger; je m'approchois de mon pays; je trouvois un secours pour y retourner; je goutois la consolation d'être auprès d'un homme qui m'aimoit déja par le pur amour de la vertu. Enfin, je retrouvois tout en retrouvant Mentor pour ne plus le quitter.

Hazaël s'avance sur le bord du rivage; nous le suivons, on entre dans le vaisseau, les Rameurs fendent les ondes paisibles. Un zéphyr léger se joue dans nos voiles; il anime tout le vaisseau, & lui donne un doux mouvement. L'Isle de Cypre disparoît bientôt. Hazaël, qui avoit impatience de connoître mes sentimens, me demanda ce que je pensois des mœurs de cette Isle. Je lui dis ingénument en quel danger ma jeunesse avoit été exposée, & le combat que j'avois souffert au-dedans de moi. Il fut touché de mon horreur pour le vice, & dit ces paroles : O Vénus, je reconnois votre puissance & celle de votre fils; j'ai brûlé de l'encens sur vos Autels : mais souffrez que je déteste l'infame mollesse des habitans de votre Isle, & l'impudence brutale avec laquelle ils célebrent vos Fêtes.

Ensuite il s'entretenoit avec Mentor de cette premiere Puissance qui a formé le ciel & la terre; de cette Lumiere infinie, immuable, qui se donne à tous

ſans ſe partager; de cette Vérité ſouveraine & univerſelle qui éclaire tous les eſprits, comme le Soleil éclaire tous les corps. Celui, ajoutoit-il, qui n'a jamais vu cette Lumiere pure, eſt aveugle comme un aveugle né. Il paſſe ſa vie dans une profonde nuit, comme les peuples que le Soleil n'éclaire point pendant pluſieurs mois de l'année; il croit être ſage, & il eſt inſenſé; il croit tout voir, & il ne voit rien; il meurt n'ayant jamais rien vu : tout au plus il apperçoit de ſombres & fauſſes lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainſi ſont tous les hommes entraînés par le plaiſir des ſens, & par les charmes de l'imagination. Il n'y a point ſur la terre de véritables hommes, excepté ceux qui conſultent, qui aiment, qui ſuivent cette raiſon éternelle. C'eſt elle qui nous inſpire quand nous penſons bien; c'eſt elle qui nous reprend quand nous penſons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raiſon que la vie; elle eſt com-

me un grand Océan de lumiere : nos esprits sont comme de petits ruisseaux qui en sortent, & qui y retournent pour s'y perdre.

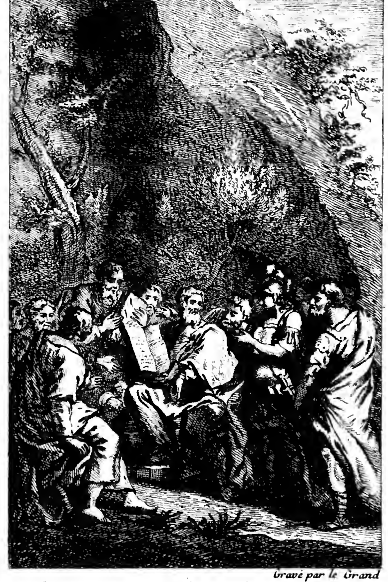
Quoique je ne comprisse point encore parfaitement la sagesse de ce discours, je ne laissois pas d'y gouter je ne sais quoi de pur & de sublime : mon cœur en étoit échauffé, & la vérité me sembloit reluire dans toutes ces paroles. Ils continuerent à parler de l'origine des Dieux, des Héros, des Poëtes, de l'âge d'or, du Déluge, des premieres Histoires du genre humain, du fleuve d'Oubli où se plongent les ames des morts, des peines éternelles préparées aux impies dans le gouffre noir du Tartare, & de cette heureuse paix dont jouissent les Justes dans les Champs Elisées, sans crainte de pouvoir la perdre.

Pendant qu'Hazaël & Mentor parloient, nous apperçumes des Dauphins couverts d'une écaille qui paroissoit d'or & d'azur. En se jouant, ils soule-

voient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venoient des Tritons, qui ſonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite, traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, & qui fendant l'onde ſalée, laiſſoient loin derriere eux un vaſte ſillon dans la mer. Leurs yeux étoient enflammés, & leurs bouches étoient fumantes. Le char de la Déeſſe étoit une conque d'une merveilleuſe figure; elle étoit d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, & les roues étoient d'or. Ce char ſembloit voler ſur la face des eaux paiſibles. Une troupe de Nymphes couronnées de fleurs, nageoient en foule derriere le char; leurs beaux cheveux pendoient ſur leurs épaules, & flottoient au gré du vent. La Déeſſe tenoit d'une main un ſceptre d'or pour commander aux vagues, de l'autre elle portoit ſur ſes genoux le petit Dieu Palemon, ſon fils, pendant à ſa mammelle. Elle avoit un viſage ſerein & une dou-

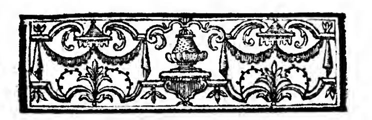
ce majesté qui faisoit fuir les vents séditieux & toutes les noires tempêtes. Les Tritons conduisoient les chevaux & tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flottoit dans l'air au-dessus du char ; elle étoit à demi enflée par le souffle d'une multitude de petits zéphyrs qui s'efforçoient de la pousser par leurs haleines. On voyoit au milieu des airs, Eole empressé, inquiet & ardent. Son visage ridé & chagrin, sa voix menaçante, ses sourcils épais & pendans, ses yeux, pleins d'un feu sombre & austere, tenoient en silence les fiers Aquilons, & repoussoient tous les nuages. Les immenses baleines & tous les monstres marins faisant, avec leurs narines un flux & reflux de l'onde amere, sortoient à la hâte de leurs grottes profondes pour voir la Déesse.

Fin du quatrieme Livre.



Gravé par le Grand

Télémaque explique les Loix de Minos aux Cretois assemblés pour élire un Roi.



LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE CINQUIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque raconte qu'en arrivant en Crete, il apprit qu'Idoménée, Roi de cette Isle, avoit sacrifié son fils unique pour accomplir un vœu indiscret ; que les Crétois, voulant venger le sang du fils, avoient réduit le pere à quitter leur pays ; qu'après de longues incertitudes, ils étoient actuellement assemblés pour élire un autre Roi. Télémaque ajoute qu'il fut admis dans cette assemblée ; qu'il y rem-

porta les prix pour divers jeux, & qu'il expliqua les questions laissées par Minos dans le Livre de ses Loix; que les Vieillards, Juges de l'Isle, & tous les peuples voulurent le faire Roi voyant sa sagesse.



Près que nous eumes admiré ce spectacle, nous commençames à découvrir les montagnes de Crete, que nous avions encore assez de peine à distinguer des nuées du ciel & des flots de la mer. Bientôt nous vimes le sommet du mont Ida, au-dessus des autres montagnes de l'Isle, comme un vieux cerf dans une forêt porte son bois rameux au-dessus des têtes des jeunes faons, dont il est suivi. Peu à peu nous vimes plus distinctement les côtes de cette Isle, qui se présentoient à nos yeux comme un amphithéâtre. Autant que la terre de Cypre nous avoit paru négligée & inculte, autant celle de Crete se montroit fertile & ornée de tous les fruits par le travail de ses habitans.

De tous côtés nous remarquions des Villages bien bâtis, des Bourgs qui égaloient des Villes, & des Villes ſuperbes. Nous ne trouvions aucun champ, où la main du Laboureur diligent ne fût imprimée; par-tout la charrue avoit laiſſé de creux ſillons : les ronces, les épines & toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, ſont inconnues en ce pays. Nous conſidérions avec plaiſir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugiſſent dans les gras herbages le long des ruiſſeaux; les moutons paiſſant ſur le penchant d'une colline; les vaſtes campagnes, couvertes de jaunes épis, riches dons de la féconde Cérès; enfin, les montagnes ornées de pampres & de grappes d'un raiſin déja coloré, qui promettoit aux Vendangeurs les doux préſens de Bacchus pour charmer les ſoucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avoit été autrefois en Crete, & il nous expliqua ce qu'il en connoiſſoit. Cette Iſle, diſoit-

il, admirée de tous les étrangers, & fameuse par ses cent Villes, nourrit sans peine tous ses habitans, quoiqu'ils soient innombrables. C'est que la terre ne se lasse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent. Son sein fécond ne peut s'épuiser; plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils soient laborieux, plus ils jouissent de l'abondance : ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres. La terre, cette bonne mere, multiplie ses dons selon le nombre de ses enfans, qui méritent ses fruits par leur travail. L'ambition & l'avarice des hommes sont les seules sources de leur malheur. Les hommes veulent tout avoir, & ils se rendent malheureux par le desir du superflu; s'ils vouloient vivre simplement, & se contenter de satisfaire aux vrais besoins, on verroit par-tout l'abondance, la joie, l'union & la paix.

C'est ce que Minos, le plus sage & le meilleur de tous les Rois, avoit compris. Tout ce que vous verrez de

plus merveilleux dans cette Isle, est le fruit de ses loix. L'éducation qu'il faisoit donner aux enfans, rend les corps sains & robustes: on les accoutume d'abord à une vie simple, frugale & laborieuse; on suppose que toute volupté amollit le corps & l'esprit; on ne leur propose jamais d'autre plaisir que celui d'être invincible par la vertu, & d'acquérir beaucoup de gloire. On ne met pas seulement le courage à mépriser la mort dans les dangers de la guerre, mais encore à fouler aux pieds les trop grandes richesses & les plaisirs honteux. Ici on punit trois vices, qui sont impunis chez les autres peuples, l'ingratitude, la dissimulation & l'avarice.

Pour le faste & la mollesse, on n'a jamais besoin de les réprimer, car ils sont inconnus en Crete. Tout le monde y travaille, & personne ne songe à s'y enrichir; chacun se croit assez payé de son travail par une vie douce & réglée, où l'on jouit en paix & avec abondance de tout ce qui est véritable-

ment néceſſaire à la vie. On n'y ſouffre, ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni feſtins délicieux, ni Palais dorés. Les habits ſont de laine fine & de belles couleurs, mais tout unis & ſans broderie. Les repas y ſont ſobres; on y boit peu de vin : le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux-mêmes, & le lait des troupeaux. Tout au plus on y mange un peu de groſſe viande ſans ragout; encore même a-t-on ſoin de réſerver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs pour faire fleurir l'agriculture. Les maiſons y ſont propres, commodes, riantes, mais ſans ornemens. La ſuperbe architecture n'y eſt pas ignorée; mais elle eſt réſervée pour les Temples des Dieux, & les hommes n'oſeroient avoir des maiſons ſemblables à celles des Immortels. Les grands biens des Crétois ſont, la ſanté, la force, le courage, la paix & l'union des familles, la liberté de tous les Citoyens, l'abondance

bondance des choſes néceſſaires, le mépris des ſuperflues, l'habitude du travail & l'horreur de l'oiſiveté, l'émulation pour la vertu, la ſoumiſſion aux loix, & la crainte des juſtes Dieux.

Je lui demandai en quoi conſiſtoit l'autorité du Roi, & il me répondit: Il peut tout ſur les peuples; mais les loix peuvent tout ſur lui. Il a une puiſſance abſolue pour faire le bien, & les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les loix lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il ſera le pere de ſes Sujets. Elles veulent qu'un ſeul homme ſerve par ſa ſageſſe & par ſa modération à la félicité de tant d'hommes; & non pas que tant d'hommes ſervent par leur miſere & par leur ſervitude lâche, à flatter l'orgueil & la molleſſe d'un ſeul homme. Le Roi ne doit rien avoir au-deſſus des autres, excepté ce qui eſt néceſſaire, ou pour le ſoulager dans ſes pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le reſpect de celui qui doit

soutenir les loix. D'ailleurs le Roi doit être plus sobre, plus ennemi de la mollesse, plus exempt de faste & de hauteur qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richesses & de plaisirs; mais plus de sagesse, de vertu & de gloire que le reste des hommes. Il doit être au-dehors le Défenseur de la Patrie, en commandant les armées; & au-dedans le Juge des peuples pour les rendre bons, sages & heureux. Ce n'est point pour lui-même que les Dieux l'ont fait Roi; il ne l'est que pour être l'homme des peuples : c'est aux peuples qu'il doit tout son tems, tous ses soins, toute son affection; & il n'est digne de la Royauté, qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien public. Minos n'a voulu que ses enfans régnassent après lui, qu'à condition qu'ils régneroient suivant ces maximes. Il aimoit encore plus son peuple que sa famille : c'est par une telle sagesse qu'il a rendu la Crete si puissante & si heureuse; c'est par cette modération

qu'il a effacé la gloire de tous les Conquérans qui veulent faire servir les peuples à leur propre grandeur, c'est-à-dire, à leur vanité; enfin, c'est par sa justice qu'il a mérité d'être aux enfers le souverain Juge des morts.

Pendant que Mentor faisoit ce discours, nous abordames dans l'Isle. Nous vimes le fameux Labyrinthe, ouvrage des mains de l'ingénieux Dédale, & qui étoit une imitation du grand Labyrinthe que nous avions vu en Egypte. Pendant que nous considérions ce curieux édifice, nous vimes le peuple qui couvroit le rivage & qui accouroit en foule dans un lieu assez voisin du bord de la mer. Nous demandames la cause de leur empressement, & voici ce qu'un Crétois, nommé Nausicrate, nous raconta:

Idoménée, fils de Deucalion, & petit-fils de Minos, dit-il, étoit allé, comme les autres Rois de la Grece, au siege de Troye. Après la ruine de cette Ville, il fit voile pour revenir en Cre-

te; mais la tempête fut si violente, que le Pilote de son vaisseau, & tous les autres qui étoient expérimentés dans la navigation, crurent que leur naufrage étoit inévitable. Chacun avoit la mort devant les yeux; chacun voyoit les abymes ouverts pour l'engloutir; chacun déploroit son malheur, n'espérant pas même le triste repos des ombres qui traversent le Styx, après avoir reçu la sépulture. Idoménée, levant les yeux & les mains vers le ciel, invoquoit Neptune : O puissant Dieu, s'écrioit-il, toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux : si tu me fais revoir l'Isle de Crete, malgré la fureur des vents, je t'immolerai la premiere tête qui se présentera à mes yeux.

Cependant son fils, impatient de revoir son pere, se hâtoit d'aller au-devant de lui pour l'embrasser, malheureux qui ne savoit pas que c'étoit courir à sa perte. Le pere, échappé à la tempête, arrivoit dans le port desiré : il

remercioit Neptune d'avoir écouté ſes vœux; mais bientôt il ſentit combien ſes vœux lui étoient funeſtes. Un preſſentiment de ſon malheur lui donnoit un cuiſant repentir de ſon vœu indiſcret; il craignoit d'arriver parmi les ſiens, & il appréhendoit de revoir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Néméſis, Déeſſe impitoyable, qui veille pour punir les hommes, & ſur-tout les Rois orgueilleux, pouſſoit d'une main fatale & inviſible Idoménée. Il arrive; à peine oſe-t-il lever les yeux; il voit ſon fils; il recule ſaiſi d'horreur; ſes yeux cherchent, mais en vain, quelqu'autre tête moins chere qui puiſſe lui ſervir de victime. Cependant le fils ſe jette à ſon cou, & eſt tout étonné que ſon pere répond ſi mal à ſa tendreſſe; il le voit fondant en larmes.

O mon pere, dit-il, d'où vient cette triſteſſe? Après une ſi longue abſence, êtes-vous fâché de vous revoir dans votre Royaume, & de faire la joie de

votre fils? Qu'ai-je fait? Vous détournez vos yeux de peur de me voir. Le pere, accablé de douleur, ne répondit rien. Enfin, après de profonds soupirs, il dit : Ah! Neptune, que t'ai-je promis? A quel prix m'as-tu garanti du naufrage? Rends-moi aux vagues & aux rochers, qui devoient, en me brisant, finir ma triste vie; laisse vivre mon fils. O Dieu cruel, tiens, voilà mon sang, épargne le sien. En parlant ainsi, il tira son épée pour se percer : mais tous ceux qui étoient auprès de lui arrêterent sa main. Le vieillard Sophronyme, interprete des volontés des Dieux, lui assura qu'il pourroit contenter Neptune sans donner la mort à son fils. Votre promesse, disoit-il, a été imprudente : les Dieux ne veulent point être honorés par la cruauté; gardez-vous bien d'ajouter, à la faute de votre promesse, celle de l'accomplir contre les loix de la nature; offrez à Neptune cent taureaux plus blancs que la neige; faites couler leur sang autour de son Autel

couronné de fleurs; faites fumer un doux encens en l'honneur de ce Dieu.

Idoménée écoutoit ce discours la tête baissée & sans répondre; la fureur étoit allumée dans ses yeux: son visage pâle & défiguré changeoit à tout moment de couleur; on voyoit ses membres tremblans. Cependant son fils lui disoit: Me voici, mon pere; votre fils est prêt à mourir pour appaiser le Dieu de la mer; n'attirez pas sa colere sur vous: je meurs content, puisque ma mort vous aura garanti de la vôtre. Frappez, mon pere, ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui craigne de mourir.

En ce moment Idoménée, tout hors de lui, & comme déchiré par les furies infernales, surprend tous ceux qui l'observoient de près; il enfonce son épée dans le cœur de cet enfant; il la retire toute fumante & toute pleine de sang pour la plonger dans ses propres entrailles: il est encore une fois retenu par ceux qui l'environnent. L'enfant

tombe dans son sang; ses yeux se couvrent des ombres de la mort; il les entr'ouvre à la lumiere : mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la supporter. Tel qu'un beau lis au milieu des champs coupé dans sa racine par le tranchant de la charrue, languit & ne se soutient plus : il n'a point encore perdu cette vive blancheur & cet éclat qui charme les yeux; mais la terre ne le nourrit plus, & sa vie est éteinte. Ainsi le fils d'Idoménée, comme une jeune & tendre fleur, est cruellement moissonné dès son premier âge. Le pere, dans l'excès de sa douleur, devient insensible; il ne sait où il est, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire; il marche chancelant vers la Ville, & demande son fils.

Cependant le peuple, touché de compassion pour l'enfant, & d'horreur pour l'action barbare du pere, s'écrie que les justes Dieux l'ont livré aux furies. La fureur leur fournit des armes; ils prennent des bâtons & des pierres;

la discorde souffle dans tous les cœurs un venin mortel. Les Crétois, les sages Crétois oublient la sagesse qu'ils ont tant aimée; ils ne reconnoissent plus le petit-fils du sage Minos. Les amis d'Idoménée ne trouvent plus de salut pour lui, qu'en le ramenant vers ses vaisseaux : ils s'embarquent avec lui; ils fuient à la merci des ondes. Idoménée, revenant à soi, les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arrosée du sang de son fils, & qu'il ne sauroit plus habiter. Les vents les conduisent vers l'Hespérie, & ils vont fonder un nouveau Royaume dans le pays des Salentins.

Cependant les Crétois, n'ayant plus de Roi pour les gouverner, ont résolu d'en choisir un qui conserve dans leur pureté les loix établies. Voici les mesures qu'ils ont prises pour faire ce choix. Tous les principaux Citoyens des cent Villes sont assemblés ici. On a déja commencé par des sacrifices; on a assemblé tous les sages les plus fameux

des pays voisins, pour examiner la sagesse de ceux qui paroîtront dignes de commander. On a préparé des jeux publics, où tous les Prétendans combattent; car on veut donner pour prix la Royauté à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres, & pour l'esprit, & pour le corps. On veut un Roi dont le corps soit fort & adroit, & dont l'ame soit ornée de la sagesse & de la vertu. On appelle ici tous les étrangers.

Après nous avoir raconté toute cette histoire étonnante, Nausicrate nous dit: Hâtez-vous donc, ô étrangers, de venir dans notre assemblée: vous combattrez avec les autres; & si les Dieux destinent la victoire à l'un de vous, il régnera en ce pays. Nous le suivimes sans aucun desir de vaincre, mais par la seule curiosité de voir une chose si extraordinaire.

Nous arrivames à une espece de Cirque très-vaste, environné d'une épaisse forêt: le milieu du Cirque étoit une arene préparée pour les combattans;

elle étoit bordée par un grand amphithéâtre d'un gazon frais, sur lequel étoit assis & rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivames, on nous reçut avec honneur; car les Crétois sont les peuples du monde qui exercent le plus noblement & avec le plus de religion l'hospitalité. On nous fit asseoir, & on nous invita à combattre. Mentor s'en excusa sur son âge, & Hazaël sur sa foible santé. Ma jeunesse & ma vigueur m'ôtoient toute excuse : je jettai néanmoins un coup d'œil sur Mentor pour découvrir sa pensée, & j'apperçus qu'il souhaitoit que je combattisse. J'acceptai donc l'offre qu'on me faisoit : je me dépouillai de mes habits; on fit couler des flots d'huile douce & luisante sur tous les membres de mon corps, & je me mêlai parmi les combattans. On dit de tous côtés que c'étoit le fils d'Ulysse, qui étoit venu pour tâcher de remporter le prix; & plusieurs Crétois, qui avoient été en Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent.

Le premier combat fut celui de la lutte. Un Rhodien, d'environ trente-cinq ans, surmonta tous les autres qui oserent se présenter à lui : il étoit encore dans toute la vigueur de la jeunesse; ses bras étoient nerveux & bien nourris : au moindre mouvement qu'il faisoit, on voyoit tous ses muscles; il étoit également souple & fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu; & regardant avec pitié ma tendre jeunesse, il voulut se retirer; mais je me présentai à lui. Alors nous nous saisîmes l'un l'autre; nous nous serrames à perdre la respiration. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs étendus & les bras entrelassés comme des serpens; chacun s'efforçant d'enlever de terre son ennemi. Tantôt il essayoit de me surprendre en me poussant du côté droit; tantôt il s'efforçoit de me pencher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtoit ainsi, je le poussai avec tant de violence, que ses reins plierent : il tomba sur l'arene, & m'entraî-

na ſur lui. En vain il tâcha de me mettre deſſous; je le tins immobile ſous moi. Tout le peuple cria : Victoire au fils d'Ulyſſe; & j'aïdai au Rhodien confus à ſe relever.

Le combat du Ceſte fut plus difficile. Le fils d'un riche Citoyen de Samos avoit acquis une haute réputation dans ce genre de combat. Tous les autres lui céderent; il n'y eut que moi qui eſpérai la victoire. D'abord il me donna dans la tête, & puis dans l'eſtomac, des coups qui me firent vomir le ſang, & qui répandirent ſur mes yeux un épais nuage. Je chancelai; il me preſſoit, & je ne pouvois plus reſpirer : mais je fus ranimé par la voix de Mentor, qui me crioit : O fils d'Ulyſſe, ſeriez-vous vaincu? La colere me donna de nouvelles forces; j'évitai pluſieurs coups dont j'aurois été accablé. Auſſi-tôt que le Samien m'avoit porté un faux coup, & que ſon bras s'alongeoit en vain, je le ſurprenois dans cette poſture penchée : déja il reculoit, quand je hauſſai

mon Ceste pour tomber sur lui avec plus de force : il voulut esquiver ; & perdant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverser. A peine fut-il étendu par terre, que je lui tendis la main pour le relever : il se redressa lui-même couvert de poussiere & de sang ; sa honte fut extrême, mais il n'osa renouveller le combat.

Aussi-tôt on commença les courses des chariots que l'on distribua au sort. Le mien se trouva le moindre pour la légéreté des roues, & pour la vigueur des chevaux. Nous partons ; un nuage de poussiere vole & couvre le ciel. Au commencement je laissai les autres passer devant moi. Un jeune Lacédémonien, nommé Crantor, laissoit d'abord tous les autres derriere lui. Un Crétois nommé Polyclete le suivoit de près. Hippomaque, parent d'Idoménée, qui aspiroit à lui succéder, lâchant les rênes à ses chevaux fumans de sueur, étoit tout penché sur leurs crins flottans ; & le mouvement des roues de son chariot

étoit si rapide, qu'elles paroissoient immobiles comme les aîles d'un aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animerent; & se mirent peu à peu en haleine; je laissai loin derriere presque tous ceux qui étoient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque, parent d'Idoménée, pressant trop ses chevaux, le plus vigoureux s'abattit, & ôta par sa chute à son maître l'espérance de régner.

Polyclete, se penchant trop sur ses chevaux, ne put se tenir ferme dans une secousse; il tomba, les rênes lui échapperent, & il fut trop heureux de pouvoir éviter la mort. Crantor, voyant avec des yeux pleins d'indignation, que j'étois tout auprès de lui, redoubla son ardeur : tantôt il invoquoit les Dieux, & leur promettoit de riches offrandes; tantôt il parloit à ses chevaux pour les animer : il craignoit que je ne passasse entre la borne & lui; car mes chevaux mieux ménagés que les siens, étoient en état de le devancer; il ne lui restoit plus d'autre ressource, que celle de me

fermer le passage. Pour y réussir, il hazarda de se briser contre la borne ; il y brisa effectivement sa roue. Je ne songeai qu'à faire promptement le tour pour n'être pas engagé dans son désordre ; & il me vit un moment après au bout de la carriere. Le peuple s'écria encore une fois : Victoire au fils d'Ulysse ; c'est lui que les Dieux destinent à régner sur nous.

Cependant les plus illustres & les plus sages d'entre les Crétois nous conduisirent dans un bois antique & sacré, reculé de la vue des hommes profanes, où les vieillards que Minos avoit établis juges du peuple & gardes des loix, nous assemblerent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les jeux ; nul autre ne fut admis. Les sages ouvrirent les Livres où toutes les loix de Minos sont recueillies. Je me sentis saisi de respect & de honte, quand j'approchai de ces vieillards, que l'âge rendoit vénérables, sans leur ôter la vigueur de l'esprit ; ils étoient assis avec

ordre, & immobiles dans leurs places : leurs cheveux étoient blancs ; plusieurs n'en avoient presque plus. On voyoit reluire sur leurs visages graves une sagesse douce & tranquille : ils ne se pressoient point de parler ; ils ne disoient que ce qu'ils avoient résolu de dire. Quand ils étoient d'avis différens, ils étoient si modérés à soutenir ce qu'ils pensoient de part & d'autre, qu'on auroit cru qu'ils étoient tous d'une même opinion. La longue expérience des choses passées, & l'habitude du travail, leur donnoit de grandes vues sur toutes choses : mais ce qui perfectionnoit de plus leur raison, étoit le calme de leurs esprits délivrés des folles passions & des caprices de la jeunesse. La sagesse toute seule agissoit en eux, & le fruit de leur longue vertu étoit d'avoir si bien dompté leurs humeurs, qu'ils goutoient sans peine le doux & noble plaisir d'écouter la raison. En les admirant, je souhaitai que ma vie pût s'accourcir pour arriver tout-à-coup à une si esti-

mable vieilleſſe. Je trouvois la jeuneſſe malheureuſe d'être ſi impétueuſe & ſi éloignée de cette vertu ſi éclairée & ſi tranquille.

Le premier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des loix de Minos. C'étoit un grand livre qu'on tenoit d'ordinaire renfermé dans une caſſette d'or avec des parfums. Tous ces vieillards le baiſerent avec reſpect; car ils diſent qu'après les Dieux de qui les bonnes loix viennent, rien ne doit être ſi ſacré aux hommes que les loix deſtinées à les rendre bons, ſages & heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les loix pour gouverner les peuples, doivent toujours ſe laiſſer gouverner eux-mêmes par les loix. C'eſt la loi & non pas l'homme qui doit régner. Tel étoit le diſcours de ces ſages. Enſuite celui qui préſidoit, propoſa trois queſtions, qui devoient être décidées par les maximes de Minos.

La premiere queſtion étoit de ſavoir quel eſt le plus libre de tous les hommes. Les uns répondirent que c'étoit

un Roi qui avoit sur son peuple un empire absolu, & qui étoit victorieux de tous ses ennemis. D'autres soutinrent que c'étoit un homme si riche, qu'il pouvoit contenter tous ses desirs. D'autres dirent que c'étoit un homme qui ne se marioit point, & qui voyageoit pendant toute sa vie en divers pays sans jamais être assujetti aux loix d'aucune nation. D'autres s'imaginerent que c'étoit un Barbare, qui, vivant de sa chasse au milieu des bois, étoit indépendant de toute police & de tout besoin. D'autres crurent que c'étoit un homme nouvellement affranchi, parce qu'en sortant des rigueurs de la servitude, il jouissoit plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'aviserént de dire que c'étoit un homme mourant, parce que la mort le délivroit de tout, & que tous les hommes ensemble n'avoient plus aucun pouvoir sur lui.

Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je

n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit souvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je, est celui qui peut être libre dans l'esclavage même. En quelque pays & en quelque condition qu'on soit, on est très-libre, pourvu qu'on craigne les Dieux, & qu'on ne craigne qu'eux. En un mot, l'homme véritablement libre est celui qui, dégagé de toute crainte & de tout desir, n'est soumis qu'aux Dieux & à la raison. Les vieillards s'entre-regarderent en souriant, & furent surpris de voir que ma réponse fût précisément celle de Minos.

Ensuite on proposa la seconde question en ces termes : Qui est le plus malheureux de tous les hommes ? Chacun disoit ce qui lui venoit dans l'esprit. L'un disoit : C'est un homme qui n'a, ni biens, ni santé, ni honneur. Un autre disoit : C'est un homme qui n'a aucun ami. D'autres soutenoient que c'est un homme qui a des enfans ingrats & indignes de lui. Il vint un sage de

l'Isle de Lesbos, qui dit : Le plus malheureux de tous les hommes est celui qui croit l'être; car le malheur dépend moins des choses qu'on souffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente son malheur. A ces mots toute l'assemblée s'écria : on applaudit, & chacun crut que ce sage Lesbien remporteroit le prix sur cette question. Mais on me demanda ma pensée, & je répondis, suivant les maximes de Mentor : Le plus malheureux de tous les hommes est un Roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes misérables : il est doublement malheureux par son aveuglement, ne connoissant pas son malheur; il ne peut s'en guérir; il craint même de le connoître. La vérité ne peut percer la foule des flatteurs pour aller jusqu'à lui. Il est tyrannisé par ses passions; il ne connoît point ses devoirs; il n'a jamais goûté le plaisir de faire le bien, ni senti les charmes de la pure vertu : il est malheureux & digne de l'être; son malheur augmente tous

les jours; il court à ſa perte, & les Dieux ſe préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'aſſemblée avoua que j'avois vaincu le ſage Leſbien, & les vieillards déclarerent que j'avois rencontré le vrai ſens de Minos.

Pour la troiſieme queſtion, on demanda lequel des deux eſt préférable: d'un côté, un Roi conquérant & invincible dans la guerre; de l'autre, un Roi ſans expérience de la guerre, mais propre à policer ſagement les peuples dans la paix. La plupart répondirent que le Roi, invincible dans la guerre, étoit préférable. A quoi ſert, diſoient-ils, d'avoir un Roi qui ſache bien gouverner en paix, s'il ne ſait pas défendre le pays quand la guerre vient? Les ennemis le vaincront, & réduiront ſon peuple en ſervitude. D'autres ſoutenoient, au contraire, que le Roi pacifique ſeroit meilleur, parce qu'il craindroit la guerre, & l'éviteroit par ſes ſoins. D'autres diſoient qu'un Roi conqué-

rant travailleroit à la gloire de ſon peuple auſſi-bien qu'à la ſienne, & qu'il rendroit ſes Sujets maîtres des autres Nations, au lieu qu'un Roi pacifique les tiendroit dans une honteuſe lâcheté. On voulut ſavoir mon ſentiment. Je répondis ainſi :

Un Roi qui ne ſait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, & qui n'eſt pas capable de conduire ſon peuple dans ces deux états, n'eſt qu'à demi Roi. Mais ſi vous comparez un Roi qui ne ſait que la guerre, à un Roi ſage, qui, ſans ſavoir la guerre, eſt capable de la ſoutenir dans le beſoin par ſes Généraux, je le trouve préférable à l'autre. Un Roi entiérement tourné à la guerre, voudroit toujours la faire pour étendre ſa domination & ſa gloire propre; il ruineroit ſon peuple. A quoi ſert-il à un peuple que ſon Roi ſubjugue d'autres nations, ſi on eſt malheureux ſous ſon regne? D'ailleurs les longues guerres entraînent toujours après elles beaucoup de déſordres; les victo-

rieux mêmes se déreglent pendant ce tems de confusion. Voyez ce qu'il en coute à la Grece pour avoir triomphé de Troye; elle a été privée de ses Rois pendant plus de dix ans. Lorsque tout est en feu par la guerre, les loix, l'agriculture, les arts languissent. Les meilleurs Princes mêmes, pendant qu'ils ont une guerre à soutenir, sont contraints de faire le plus grand des maux, qui est de tolérer la licence, & de se servir des méchans. Combien y a-t-il de scélérats qu'on puniroit pendant la paix, & dont on a besoin de récompenser l'audace dans les désordres de la guerre? Jamais aucun peuple n'a eu un Roi conquérant, sans avoir beaucoup à souffrir de son ambition. Un conquérant enivré de sa gloire, ruine presque autant sa nation victorieuse que les autres nations vaincues. Un Prince qui n'a point les qualités nécessaires pour la paix, ne peut faire gouter à ses Sujets les fruits d'une guerre heureusement finie: il est comme un homme qui défendroit

fendroit ſon champ contre ſon voiſin, & qui uſurperoit celui de ſon voiſin même; mais qui ne ſauroit, ni labourer, ni ſemer, pour recueillir aucune moiſſon. Un tel homme ſemble né pour détruire, pour ravager, pour renverſer le monde, & non pour rendre le peuple heureux par un ſage gouvernement.

Venons maintenant au Roi pacifique. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas propre à de grandes conquêtes; c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt pas né pour troubler le repos de ſon peuple en voulant vaincre les autres peuples que la juſtice ne lui a pas ſoumis; mais s'il eſt véritablement propre à gouverner en paix, il a toutes les qualités néceſſaires pour mettre ſon peuple en ſûreté contre ſes ennemis. Voici comment: il eſt juſte, modéré, & commode à l'égard de ſes voiſins; il n'entreprend jamais contre eux rien qui puiſſe troubler la paix: il eſt fidele dans ſes alliances. Ses Alliés l'aiment, ne le craignent point, & ont une entiere confiance en lui. S'il a quelque

voiſin inquiet, hautain & ambitieux, tous les autres Rois voiſins, qui craignent ce voiſin inquiet, & qui n'ont aucune jalouſie du Roi pacifique, ſe joignent à ce bon Roi pour l'empêcher d'être opprimé. Sa probité, ſa bonne foi, ſa modération le rendent l'arbitre de tous les Etats qui environnent le ſien. Pendant que le Roi entreprenant eſt odieux à tous les autres, & ſans ceſſe expoſé à leurs ligues, celui-ci a la gloire d'être comme le pere & le tuteur de tous les autres Rois. Voilà les avantages qu'il a au-dehors. Ceux dont il jouit au-dedans ſont encore plus ſolides. Puiſqu'il eſt propre à gouverner en paix, je ſuppoſe qu'il gouverne par les plus ſages loix. Il retranche le faſte, la molleſſe & tous les arts qui ne ſervent qu'à flatter les vices : il fait fleurir les autres arts qui ſont utiles aux véritables beſoins de la vie; ſur-tout il applique ſes Sujets à l'agriculture. Par-là il les met dans l'abondance des choſes néceſſaires. Ce peuple laborieux, ſimple dans

ſés mœurs, accoutumé à vivre de peu, gagnant facilement ſa vie par la culture de ſes terres, ſe multiplie à l'infini. Voilà dans ce Royaume un peuple innombrable; mais un peuple ſain, vigoureux, robuſte, qui n'eſt point amolli par les voluptés, qui eſt exercé par la vertu, qui n'eſt point attaché aux douceurs d'une vie lâche & délicieuſe, qui ſait mépriſer la mort, qui aimeroit mieux mourir, que de perdre cette liberté qu'il goute ſous un ſage Roi appliqué à ne régner que pour faire régner la raiſon. Qu'un conquérant voiſin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas aſſez accoutumé à camper, à ſe ranger en bataille, ou à dreſſer des machines pour aſſiéger une Ville. Mais il le trouvera invincible par ſa multitude, par ſon courage, par ſa patience dans les fatigues, par ſon habitude de ſouffrir la pauvreté, par ſa vigueur dans les combats, & par une vertu que les mauvais ſuccès même ne peuvent abattre. D'ailleurs ſi ce Roi n'eſt pas aſſez

expérimenté pour commander lui-même ses armées, il les fera commander par des gens qui en seront capables, & il saura s'en servir sans perdre son autorité. Cependant il tirera du secours de ses Alliés. Ses Sujets aimeront mieux mourir, que de passer sous la domination d'un autre Roi violent & injuste. Les Dieux mêmes combattront pour lui. Voyez quelles ressources il aura au milieu des plus grands périls. Je conclus donc que le Roi pacifique, qui ignore la guerre, est un Roi très-imparfait, puisqu'il ne sait point remplir une de ses plus grandes fonctions, qui est de vaincre ses ennemis: mais j'ajoute qu'il est néanmoins infiniment supérieur au Roi conquérant, qui manque des qualités nécessaires dans la paix, & qui n'est propre qu'à la guerre.

J'apperçus dans l'assemblée beaucoup de gens qui ne pouvoient goûter cet avis; car la plupart des hommes éblouis par les choses éclatantes comme les victoires & les conquêtes, les pré-

ferent à ce qui est simple, tranquille & solide, comme la paix & la bonne police des peuples. Mais tous les vieillards déclarerent que j'avois parlé comme Minos.

Le premier de ces vieillards s'écria : Je vois l'accomplissement d'un Oracle d'Apollon connu dans toute notre Isle. Minos avoit consulté le Dieu pour savoir combien de tems sa race régneroit suivant les loix qu'il venoit d'établir. Le Dieu lui répondit : Les tiens cesseront de régner quand un étranger entrera dans ton Isle pour y faire régner tes loix. Nous avions craint que quelque étranger viendroit faire la conquête de l'Isle de Crete : mais le malheur d'Idoménée & la sagesse du fils d'Ulysse, qui entend mieux que nul autre mortel les loix de Minos ; nous montre le sens de l'Oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les destins nous donnent pour Roi ?

Fin du cinquieme Livre.



LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SIXIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque raconte qu'il refusa la royauté de Crete pour retourner en Ithaque; qu'il proposa d'élire Mentor, qui refusa aussi le diadême; qu'enfin, l'assemblée pressant Mentor de choisir pour toute la Nation, il leur avoit exposé ce qu'il venoit d'apprendre des vertus d'Aristodême, qui fut proclamé Roi au même moment; qu'ensuite Mentor & lui s'étoient embarqués pour aller en Ithaque: mais que Nep-



Gravé par le Grand

Télémaque et Mentor refusent la Royauté de Créte, et font couronner Aristodême.

tune, pour consoler Vénus irritée, leur avoit fait faire le naufrage, après lequel la Déesse Calypso venoit de les recevoir dans son Isle.


Ussi-tôt les vieillards sortent de l'enceinte du bois sacré, & le premier me prenant par la main, annonce au peuple, déja impatient dans l'attente d'une décision, que j'avois remporté le prix. A peine acheva-t-il de parler, qu'on entendit un bruit confus de toute l'assemblée. Chacun pousse des cris de joie. Tout le rivage & toutes les montagnes voisines retentirent de ce cri : Que le fils d'Ulysse, semblable à Minos, regne sur les Crétois.

J'attendis un moment, & je faisois signe de la main pour demander qu'on m'écoutât. Cependant Mentor me disoit à l'oreille : Renoncez-vous à votre patrie ? L'ambition de régner vous fera-t-elle oublier Pénélope qui vous attend comme sa derniere espérance, & le

grand Ulysse que les Dieux avoient résolu de vous rendre ? Ces paroles percerent mon cœur, & me soutinrent contre le vain desir de régner. Cependant un profond silence de toute cette tumultueuse assemblée me donna le moyen de parler ainsi : O illustres Crétois, je ne mérite point de vous commander. L'Oracle qu'on vient d'apporter, marque bien que la race de Minos cessera de régner quand un étranger entrera dans cette Isle, & y fera régner les loix de ce sage Roi : mais il n'est pas dit que cet étranger régnera. Je veux croire que je suis cet étranger, marqué par l'Oracle. J'ai accompli la prédiction ; je suis venu dans cette Isle ; j'ai découvert le vrai sens des loix, & je souhaite que mon explication serve à les faire régner avec l'homme que vous choisirez. Pour moi, je préfere ma patrie, la pauvre petite Isle d'Ithaque, aux cent Villes de Crete, à la gloire & à l'opulence de ce beau Royaume. Souffrez que je suive ce que les destins

ont marqué : si j'ai combattu dans vos jeux, ce n'étoit pas dans l'espérance de régner ici ; c'étoit pour mériter votre estime & votre compassion ; c'étoit afin que vous me donnassiez les moyens de retourner promptement au lieu de ma naissance. J'aime mieux obéir à mon pere Ulysse, & consoler ma mere Pénélope, que de régner sur tous les peuples de l'univers. O Crétois ! vous voyez le fond de mon cœur ; il faut que je vous quitte ; mais la mort seule pourra finir ma reconnoissance. Oui, jusqu'au dernier soupir, Télémaque aimera les Crétois, & s'intéressera à leur gloire comme à la sienne propre.

A peine eus-je parlé, qu'il s'éleva un bruit sourd semblable à celui des vagues de la mer, qui s'entre-choquent dans une tempête. Les uns disoient : Est-ce quelque Divinité sous une figure humaine ? D'autres soutenoient qu'ils m'avoient vu en d'autres pays, & qu'ils me reconnoissoient. D'autres s'écrioient : Il faut le contraindre de régner

ici. Enfin, je repris la parole, & chacun se hâta de se taire, ne sachant si je n'allois point accepter ce que j'avois refusé d'abord. Voici les paroles que je leur dis :

Souffrez, ô Crétois, que je vous dise ce que je pense. Vous êtes le plus sage de tous les peuples : mais la sagesse demande, ce me semble, une précaution qui vous échappe. Vous devez choisir, non pas l'homme qui raisonne le mieux sur les loix, mais celui qui les pratique avec la plus constante vertu. Pour moi, je suis jeune, par conséquent sans expérience, exposé à la violence des passions, & plus en état de m'instruire en obéissant pour commander un jour, que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans les jeux d'esprit & de corps, mais qui se soit vaincu lui-même ; cherchez un homme qui ait vos loix écrites dans le fond de son cœur, & dont toute la vie soit la pratique de ces loix ; que ses actions, plutôt

que ses paroles, vous le fassent choisir.

Tous les vieillards, charmés de ce discours, & voyant toujours croître les applaudissemens de l'assemblée, me dirent: Puisque les Dieux nous ôtent l'espérance de vous voir régner au milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver un Roi qui fasse régner nos loix. Connoissez-vous quelqu'un qui puisse commander avec cette modération? Je connois, leur dis-je d'abord, un homme de qui je tiens tout ce que vous estimez en moi; c'est sa sagesse, & non pas la mienne qui vient de parler; & il m'a inspiré toutes les réponses que vous venez d'entendre.

En même-tems toute l'assemblée jetta les yeux sur Mentor, que je montrois le tenant par la main. Je racontois les soins qu'il avoit eus de mon enfance; les périls dont il m'avoit délivré; les malheurs qui étoient venus fondre sur moi, dès que j'avois cessé de suivre ses conseils. D'abord on ne l'avoit point regardé à cause de ses ha-

bits ſimples & négligés, de ſa contenance modeſte, de ſon ſilence preſque continuel, de ſon air froid & réſervé. Mais quand on s'appliqua à le regarder, on découvrit dans ſon viſage je ne ſais quoi de ferme & d'élevé : on remarqua la vivacité de ſes yeux, & la vigueur avec laquelle il faiſoit juſqu'aux moindres actions ; on le queſtionna : il fut admiré ; on réſolut de le faire Roi. Il s'en défendit ſans s'émouvoir : il dit qu'il préféroit les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la royauté ; que les meilleurs Rois étoient malheureux, en ce qu'ils ne faiſoient preſque jamais les biens qu'ils vouloient faire, & qu'ils faiſoient ſouvent, par la ſurpriſe des flatteurs, les maux qu'ils ne vouloient pas. Il ajouta, que ſi la ſervitude eſt miſérable, la royauté ne l'eſt pas moins, puiſqu'elle eſt une ſervitude déguiſée. Quand on eſt Roi, diſoit-il, on dépend de tous ceux dont on a beſoin pour ſe faire obéir. Heureux celui qui n'eſt point obligé de commander ! Nous

ne devons qu'à notre ſeule patrie, quand elle nous confie l'autorité, le ſacrifice de notre liberté pour travailler au bien public.

Alors les Crétois ne pouvant revenir de leur ſurpriſe, lui demanderent quel homme ils devoient choiſir. Un homme, répondit-il, qui vous connoiſſe bien, puiſqu'il faudra qu'il vous gouverne, & qui craigne de vous gouverner. Celui qui deſire la royauté ne la connoît pas : & comment en remplira-t-il les devoirs, ne les connoiſſant point ? Il la cherche pour lui, & vous devez deſirer un homme qui ne l'accepte que pour l'amour de vous.

Tous les Crétois furent dans un étrange étonnement de voir deux étrangers qui refuſoient la royauté recherchée par tant d'autres ; ils voulurent ſavoir avec qui ils étoient venus. Nauſicrates, qui les avoit conduits depuis le port juſqu'au Cirque, où l'on célébroit les jeux, leur montra Hazaël, avec lequel

Mentor & moi étions venus de l'Isle de Cypre. Mais leur étonnement fut encore bien plus grand, quand ils surent que Mentor avoit été esclave d'Hazaël; qu'Hazaël, touché de la sagesse & de la vertu de son esclave, en avoit fait son conseil & son meilleur ami; que cet esclave, mis en liberté, étoit le même qui venoit de refuser d'être Roi, & qu'Hazaël étoit venu de Damas en Syrie pour s'instruire des loix de Minos, tant l'amour de la sagesse remplissoit son cœur.

Les vieillards dirent à Hazaël : Nous n'osons vous prier de nous gouverner; car nous jugeons que vous avez les mêmes pensées que Mentor. Vous méprisez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire; d'ailleurs vous êtes trop détaché des richesses & de l'éclat de la royauté, pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples. Hazaël répondit : Ne croyez pas, ô Crétois, que je méprise les hommes. Non, non, je

ſais combien il eſt grand de travailler à les rendre bons & heureux : mais ce travail eſt rempli de peines & de dangers. L'éclat qui y eſt attaché eſt faux, & ne peut éblouir que des ames vaines. La vie eſt courte; les grandeurs irritent plus les paſſions qu'elles ne peuvent les contenter : c'eſt pour apprendre à me paſſer de ces faux biens, & non pas pour y parvenir, que je ſuis venu de ſi loin. Adieu. Je ne ſonge qu'à retourner dans une vie paiſible & retirée, où la ſageſſe nourriſſe mon cœur, & où les eſpérances qu'on tire de la vertu pour une autre meilleure vie, après la mort, me conſolent dans les chagrins de la vieilleſſe. Si j'avois quelque choſe à ſouhaiter, ce ne ſeroit pas d'être Roi; ce ſeroit de ne me ſéparer jamais de ces deux hommes que vous voyez.

Enfin, les Crétois s'écrierent, parlant à Mentor : Dites-nous, ô le plus ſage & le plus grand de tous les mortels, dites-nous donc qui eſt-ce que nous pouvons choiſir pour notre Roi?

Nous ne vous laisserons point aller, que vous ne nous ayez appris le choix que nous devons faire. Il leur répondit : Pendant que j'étois dans la foule des spectateurs, j'ai remarqué un homme qui ne témoignoit aucun empressement. C'est un vieillard assez vigoureux; j'ai demandé quel homme c'étoit; on m'a répondu qu'il s'appelloit Aristodeme. Ensuite j'ai entendu qu'on lui disoit que ses deux enfans étoient au nombre de ceux qui combattoient ; il a paru n'en avoir aucune joie ; il a dit que pour l'un il ne lui souhaitoit point les périls de la royauté, & qu'il aimoit trop sa patrie pour consentir que l'autre régnât jamais. Par-là j'ai compris que ce pere aimoit, d'un amour raisonnable, l'un de ses enfans qui a de la vertu, & qu'il ne flattoit point l'autre dans ses déréglemens. Ma curiosité augmentant, j'ai demandé quelle a été la vie de ce vieillard. Un de vos Citoyens m'a répondu : Il a long-tems porté les armes, & il est couvert de blessures ;

mais ſa vertu ſincere & ennemie de la flatterie, l'avoit rendu incommode à Idoménée; c'eſt ce qui empêcha ce Roi de s'en ſervir dans le ſiege de Troye. Il craignoit un homme qui lui donneroit de ſages conſeils qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à ſuivre : il fut même jaloux de la gloire que cet homme ne manqueroit pas d'acquérir bientôt; il oublia tous ſes ſervices; il le laiſſa ici pauvre, mépriſé des hommes groſſiers & lâches qui n'eſtiment que les richeſſes : mais content dans ſa pauvreté, il vit gaiement dans un endroit écarté de l'Iſle, où il cultive ſon champ de ſes propres mains. Un de ſes fils travaille avec lui; ils s'aiment tendrement; ils ſont heureux par leur frugalité & par leur travail; ils ſe ſont mis dans l'abondance des choſes néceſſaires à une vie ſimple. Le ſage vieillard donne aux pauvres malades de ſon voiſinage, tout ce qui lui reſte au-delà de ſes beſoins & de ceux de ſon fils. Il fait travailler tous les jeunes gens; il les exhorte, il les inſtruit, il ju-

ge tous les différends de ſon voiſinage; il eſt le pere de toutes les familles. Le malheur de la ſienne eſt d'avoir un ſecond fils, qui n'a voulu ſuivre aucun de ſes conſeils. Le pere, après l'avoir longtems ſouffert pour tâcher de le corriger de ſes vices, l'a enfin chaſſé. Il s'eſt abandonné à une folle ambition & à tous les plaiſirs.

Voilà, ô Crétois, ce qu'on m'a raconté. Vous devez ſavoir ſi ce récit eſt véritable. Mais ſi cet homme eſt tel qu'on le dépeint, pourquoi faire des jeux? Pourquoi aſſembler tant d'inconnus? Vous avez au milieu de vous un homme qui vous connoît & que vous connoiſſez, qui ſait la guerre, qui a montré ſon courage, non-ſeulement contre les fleches & contre les dards, mais contre l'affreuſe pauvreté, qui a mépriſé les richeſſes acquiſes par la flatterie, qui aime le travail, qui ſait combien l'agriculture eſt utile à un peuple, qui déteſte le faſte, qui ne ſe laiſſe point amollir par un amour aveugle de ſes en-

ſans, qui aime la vertu de l'un, & qui condamne le vice de l'autre; en un mot, un homme qui eſt déja le pere du peuple. Voilà votre Roi, s'il eſt vrai que vous deſiriez de faire régner chez vous les loix du ſage Minos.

Tout le peuple s'écria : Il eſt vrai, Ariſtodeme eſt tel que vous le dites; c'eſt lui qui eſt digne de régner. Les vieillards le firent appeller : on le chercha dans la foule, où il étoit confondu avec les derniers du peuple; il parut tranquille : on lui déclara qu'on le faiſoit Roi. Il répondit : Je n'y puis conſentir qu'à trois conditions. La premiere, que je quitterai la royauté dans deux ans, ſi je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes, & ſi vous réſiſtez aux loix. La ſeconde, que je ſerai libre de continuer une vie ſimple & frugale. La troiſieme, que mes enfans n'auront aucun rang, & qu'après ma mort on les traitera ſans diſtinction, ſelon leur mérite, comme le reſte des Citoyens.

A ces paroles, il s'éleva dans l'air

mille cris de joie. Le diadême fut mis par le chef des vieillards, gardes des loix, sur la tête d'Aristodeme. On fit des sacrifices à Jupiter & aux autres grands Dieux. Aristodeme nous fit des présens, non pas avec la magnificence ordinaire aux Rois, mais avec une noble simplicité. Il donna à Hazaël les loix de Minos, écrites de la main de Minos même. Il lui donna aussi un recueil de toute l'Histoire de Crete depuis Saturne & l'âge d'or : il fit mettre dans son vaisseau des fruits de toutes les especes qui sont bonnes en Crete, & inconnues dans la Syrie, & lui offrit tous les secours dont il pouvoit avoir besoin.

Comme nous pressions notre départ, il nous fit préparer un vaisseau avec un grand nombre de bons Rameurs & d'hommes armés ; il y fit mettre des habits pour nous & des provisions. A l'instant même il s'éleva un vent favorable pour aller en Ithaque ; ce vent, qui étoit contraire à Hazaël, le contraignit d'attendre. Il nous vit partir ; il

nous embraſſa comme des amis qu'il ne devoit jamais revoir. Les Dieux ſont juſtes, diſoit-il, ils voient une amitié qui n'eſt fondée que ſur la vertu : un jour ils nous réuniront, & ces Champs fortunés, où l'on dit que les Juſtes jouiſſent après la mort d'une paix éternelle, verront nos ames ſe rejoindre pour ne ſe ſéparer jamais. O ſi mes cendres pouvoient ainſi être recueillies avec les vôtres ! En prononçant ces mots, il verſoit des torrens de larmes, & les ſoupirs étouffoient ſa voix. Nous ne pleurions pas moins que lui, & il nous conduiſit au vaiſſeau.

Pour Ariſtodeme, il nous dit : C'eſt vous qui venez de me faire Roi ; ſouvenez-vous des dangers où vous m'avez mis. Demandez aux Dieux qu'ils m'inſpirent la vraie ſageſſe, & que je ſurpaſſe autant en modération les autres hommes, que je les ſurpaſſe en autorité. Pour moi je les prie de vous conduire heureuſement dans votre patrie, d'y confondre l'inſolence de vos

ennemis, & de vous y faire voir en paix Ulysse régnant avec sa chere Pénélope. Télémaque, je vous donne un bon vaisseau plein de Rameurs & d'hommes armés; ils pourront vous servir contre ces hommes injustes qui persécutent votre mere. O Mentor, votre sagesse, qui n'a besoin de rien, ne me laisse rien à desirer pour vous. Allez, tous deux, vivez heureux ensemble, souvenez-vous d'Aristodeme; & si jamais les Ithaciens ont besoin des Crétois, comptez sur moi jusqu'au dernier soupir de ma vie. Il nous embrassa, & nous ne pumes, en le remerciant, retenir nos larmes.

Cependant le vent, qui enfloit nos voiles, nous promettoit une douce navigation. Déja le Mont Ida n'étoit plus à nos yeux que comme une colline: tous les rivages disparoissoient. Les côtes du Péloponese sembloient s'avancer dans la mer pour venir au-devant de nous. Tout-à-coup une noire tempête enveloppa le ciel, & irrita toutes

les ondes de la mer. Le jour ſe changea en nuit, & la mort ſe préſenta à nous. O Neptune, c'eſt vous qui excitates, par votre ſuperbe Trident, toutes les eaux de votre Empire! Vénus, pour ſe venger de ce que nous l'avions mépriſée juſques dans ſon Temple de Cythere, alla trouver ce Dieu; elle lui parla avec douleur; ſes beaux yeux étoient baignés de larmes: du moins c'eſt ainſi que Mentor, inſtruit des choſes divines, me l'a aſſuré. Souffrirez-vous, Neptune, diſoit-elle, que ces impies ſe jouent impunément de ma puiſſance? Les Dieux mêmes la ſentent; & ces téméraires mortels ont oſé condamner tout ce qui ſe fait dans mon Iſle. Ils ſe piquent d'une ſageſſe à toute épreuve, & ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je ſuis née dans votre Empire? Que tardez-vous à enſevelir, dans vos profonds abymes, ces deux hommes que je ne puis ſouffrir?

A peine avoit-elle parlé, que Nep-

tune ſouleva des flots juſqu'au ciel, & Vénus rit, croyant notre naufrage inévitable. Notre Pilote troublé s'écria, qu'il ne pouvoit plus réſiſter aux vents qui nous pouſſoient avec violence vers les rochers : un coup de vent rompit notre mât, & un moment après nous entendimes les pointes des rochers qui entr'ouvroient le fond du navire. L'eau entre de tous côtés ; le navire s'enfonce ; tous nos Rameurs pouſſent de lamentables cris vers le ciel. J'embraſſe Mentor, & je lui dis : Voici la mort, il faut la recevoir avec courage. Les Dieux ne nous ont délivrés de tant de périls, que pour nous faire périr aujourd'hui. Mourons, Mentor, mourons. C'eſt une conſolation pour moi de mourir avec vous ; il ſeroit inutile de diſputer notre vie contre la tempête.

Mentor me répondit : Le vrai courage trouve toujours quelque reſſource. Ce n'eſt pas aſſez d'être prêt à recevoir tranquillement la mort ; il faut, ſans

la

la craindre, faire tous ſes efforts pour la repouſſer. Prenons, vous & moi, un de ces grands bancs de Rameurs. Tandis que cette multitude d'hommes timides & troublés regrette la vie, ſans chercher les moyens de la conſerver, ne perdons pas un moment pour ſauver la nôtre. Auſſi-tôt il prend une hache, il acheve de couper le mât qui étoit déja rompu, & qui, penchant dans la mer, avoit mis le vaiſſeau ſur le côté; il jette le mât hors du vaiſſeau, & s'élance deſſus au milieu des ondes furieuſes; il m'appelle par mon nom, & m'encourage pour le ſuivre. Tel qu'un grand arbre que tous les vents conjurés attaquent, & qui demeure immobile ſur ſes profondes racines, en ſorte que la tempête ne fait qu'agiter ſes feuilles; de même Mentor, non-ſeulement ferme & courageux, mais doux & tranquille, ſembloit commander aux vents & à la mer. Je le ſuis. Et qui auroit pu ne le pas ſuivre encouragé par lui?

Nous nous conduisions nous-mêmes sur ce mât flottant. C'étoit un grand secours pour nous ; car nous pouvions nous asseoir dessus. S'il eût fallu nager sans relâche, nos forces eussent été bientôt épuisées : mais souvent la tempête faisoit tourner cette grande piece de bois, & nous nous trouvions enfoncés dans la mer ; alors nous buvions l'onde amere qui couloit de notre bouche, de nos narines & de nos oreilles, & nous étions contraints de disputer contre les flots, pour rattraper le dessus de ce mât. Quelquefois aussi une vague haute comme une montagne venoit passer sur nous, & nous nous tenions fermes, de peur que dans cette violente secousse le mât qui étoit notre unique espérance, ne nous échappât.

Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor, aussi paisible qu'il est maintenant sur ce siege de gazon, me disoit : Croyez-vous, Télémaque, que votre vie soit abandonnée aux

vents & aux flots ? Croyez-vous qu'ils puiſſent vous faire périr ſans l'ordre des Dieux ? Non, non, les Dieux décident de tout. C'eſt donc les Dieux, & non pas la mer qu'il faut craindre. Fuſſiez-vous au fond des abymes, la main de Jupiter pourroit vous en tirer. Fuſſiez-vous dans l'Olympe, voyant les Aſtres ſous vos pieds, Jupiter pourroit vous plonger au fond de l'abyme, ou vous précipiter dans les flammes du noir Tartare. J'écoutois, & j'admirois ce diſcours qui me conſoloit un peu : mais je n'avois pas l'eſprit aſſez libre pour lui répondre. Il ne me voyoit point : je ne pouvois le voir. Nous paſſames toute la nuit tremblans de froid & demi morts, ſans ſavoir où la tempête nous jettoit. Enfin, les vents commencerent à s'appaiſer, & la mer mugiſſant reſſembloit à une perſonne qui ayant été long-tems irritée, n'a plus qu'un reſte de trouble & d'émotion, étant laſſe de ſe mettre en fureur ; elle

grondoit ſourdement, & ſes flots n'étoient preſque plus que comme les ſillons qu'on trouve dans un champ labouré.

Cependant l'aurore vint ouvrir au Soleil les portes du ciel, & nous annonça un beau jour. L'Orient étoit tout en feu, & les étoiles, qui avoient été ſi long-tems cachées, reparurent & s'enfuirent à l'arrivée de Phébus. Nous apperçumes de loin la terre, & le vent nous en approchoit. Alors je ſentis l'eſpérance renaître dans mon cœur; mais nous n'apperçumes aucun de nos compagnons. Selon les apparences ils perdirent courage, & la tempête les ſubmergea tous avec le vaiſſeau. Quand nous fumes auprès de la terre, la mer nous pouſſoit contre des pointes de rochers, qui nous euſſent briſés; mais nous tâchions de leur préſenter le bout de notre mât, & Mentor faiſoit de ce mât ce qu'un ſage Pilote fait du meilleur gouvernail.

Ainſi nous évitames ces rochers affreux, & nous trouvames enfin une côte douce & unie ; & nageant ſans peine, nous abordames ſur le ſable. C'eſt là que vous nous vites, ô grande Déeſſe, qui habitez cette Iſle ; c'eſt là que vous daignates nous recevoir.

Fin du ſixieme Livre.



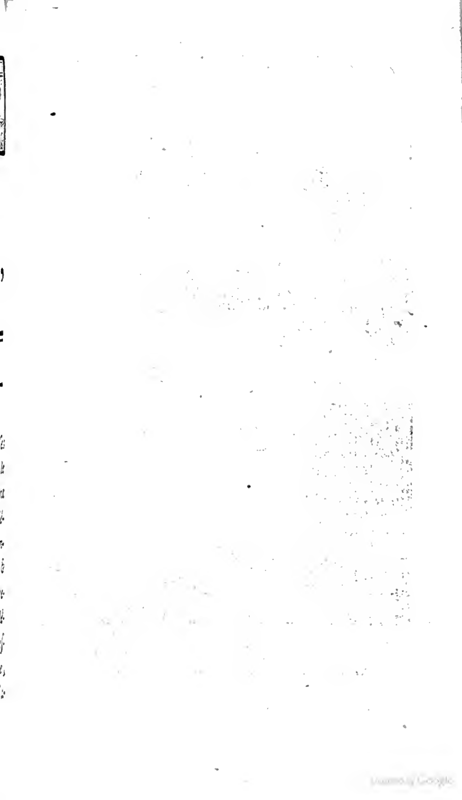


LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEPTIEME.

SOMMAIRE.

Calypso admire Télémaque dans ses aventures, & n'oublie rien pour le retenir dans son Isle, en l'engageant dans sa passion. Mentor soutient Télémaque, par ses remontrances, contre les artifices de cette Déesse, & contre Cupidon que Vénus avoit amené à son secours. Néanmoins Télémaque & la Nymphe Eucharis ressentent bientôt une passion mutuelle, qui excite d'abord la jalousie de Ca-





Gravé par le Grand

Mentor jette Télémaque dans la mer, et s'y precipite avec lui, pour s'échaper de l'ile de Calypso.

lypso, & ensuite sa colere contre ces deux amans. Elle jure par le Styx que Télémaque sortira de son Isle. Cupidon va la consoler, & oblige ses Nymphes à aller brûler un vaisseau fait par Mentor, dans le tems que celui-ci entraîne Télémaque pour s'y embarquer. Télémaque sent une joie secrete de voir brûler ce vaisseau. Mentor, qui s'en apperçoit, le précipite dans la mer, & s'y jette lui-même pour gagner, en nageant, un autre vaisseau qu'il voyoit près de cette côte.


UAND Télémaque eut achevé ce discours, toutes les Nymphes qui avoient été immobiles, les yeux attachés sur lui, se regardoient les unes les autres. Elles se disoient avec étonnement : Quels sont donc ces deux hommes si chéris des Dieux ? A-t-on jamais ouï parler d'aventures si merveilleuses ? Le fils d'Ulysse le surpasse déja en éloquence,

en ſageſſe & en valeur. Quelle mine! quelle beauté! quelle douceur! quelle modeſtie! mais quelle nobleſſe & quelle grandeur! Si nous ne ſavions qu'il eſt le fils d'un mortel, on le prendroit aiſément pour Bacchus, pour Mercure, ou même pour le grand Apollon. Mais quel eſt ce Mentor qui paroît un homme ſimple, obſcur & d'une médiocre condition? Quand on le regarde de près, on trouve en lui je ne ſais quoi au deſſus de l'homme.

Calypſo écoutoit ce diſcours avec un trouble qu'elle ne pouvoit cacher. Ses yeux errans alloient ſans ceſſe de Mentor à Télémaque, & de Télémaque à Mentor. Quelquefois elle vouloit que Télémaque recommençât cette longue hiſtoire de ſes aventures; puis tout-à-coup elle s'interrompoit elle-même. Enfin, ſe levant bruſquement, elle mena Télémaque ſeul dans un bois de myrte, où elle n'oublia rien pour ſavoir de lui ſi Mentor n'étoit point une Divinité cachée ſous la forme d'un

homme. Télémaque ne pouvoit le lui dire; car Minerve, en l'accompagnant ſous la figure de Mentor, ne s'étoit point découverte à lui à cauſe de ſa grande jeuneſſe. Elle ne ſe fioit pas encore aſſez à ſon ſecret pour lui confier ſes deſſeins. D'ailleurs elle vouloit l'éprouver par les plus grands dangers; & s'il eût ſu que Minerve étoit avec lui, un tel ſecours l'eût trop ſoutenu: il n'auroit eu aucune peine à mépriſer les accidens les plus affreux. Il prenoit donc Minerve pour Mentor, & tous les artifices de Calypſo furent inutiles pour découvrir ce qu'elle déſiroit ſavoir.

Cependant toutes les Nymphes, aſſemblées autour de Mentor, prenoient plaiſir à le queſtionner. L'une lui demandoit les circonſtances de ſon voyage d'Ethiopie; l'autre vouloit ſavoir ce qu'il avoit vu à Damas; une autre lui demandoit s'il avoit connu autrefois Ulyſſe avant le ſiege de Troye. Il répondit à toutes avec douceur; & ſes paroles, quoique ſimples, étoient plei-

nes de graces. Calypſo ne les laiſſa pas long-tems dans cette converſation ; elle revint ; & pendant que les Nymphes ſe mirent à cueillir des fleurs en chantant pour amuſer Télémaque, elle prit à l'écart Mentor pour le faire parler. La douce vapeur du ſommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux appeſantis, & dans tous les membres fatigués d'un homme abattu, que les paroles flatteuſes de la Déeſſe s'inſinuoient pour enchanter le cœur de Mentor: mais elle ſentoit toujours je ne ſais quoi qui repouſſoit tous ſes efforts, & qui ſe jouoit de ſes charmes. Semblable à un rocher eſcarpé qui cache ſon front dans les nues, & qui ſe joue de la rage des vents, Mentor immobile dans ſes ſages deſſeins, ſe laiſſoit preſſer par Calypſo. Quelquefois même il lui laiſſoit eſpérer qu'elle l'embarraſſeroit par ſes queſtions, & qu'elle tireroit la vérité du fond de ſon cœur. Mais au moment où elle croyoit ſatisfaire ſa curioſité, ſes eſpérances s'évanouiſſoient. Tout ce

qu'elle s'imaginoit tenir, lui échappoit tout-à-coup, & une réponse courte de Mentor la replongeoit dans ses incertitudes.

Elle passoit ainsi les journées, tantôt en flattant Télémaque, tantôt cherchant les moyens de le détacher de Mentor, qu'elle n'espéroit plus de faire parler. Elle employoit les plus belles Nymphes à faire naître les feux de l'amour dans le cœur du jeune Télémaque, & une Divinité plus puissante qu'elle vint à son secours pour y réussir.

Vénus, toujours pleine de ressentiment du mépris que Mentor & Télémaque avoient témoigné pour le culte qu'on lui rendoit dans l'Isle de Cypre, ne pouvoit se consoler de voir que ces deux téméraires mortels eussent échappé aux vents & à la mer dans la tempête excitée par Neptune. Elle en fit des plaintes ameres à Jupiter : mais le pere des Dieux souriant, sans vouloir lui découvrir que Minerve, sous la figure de Mentor, avoit sauvé le fils

d'Ulysse, permit à Vénus de chercher les moyens de se venger de ces deux hommes. Elle quitte l'Olympe; elle oublie les doux parfums qu'on brûle sur ses Autels à Paphos, à Cythere & à Idalie; elle vole dans son char attelé de colombes; elle appelle son fils; & la douleur se répandant sur son visage orné de nouvelles graces, elle parla ainsi:

Vois-tu, mon Fils, ces deux hommes qui méprisent ta puissance & la mienne? Qui voudra désormais nous adorer? Vas, perce de tes fleches ces deux cœurs insensibles, descends avec moi dans cette Isle, je parlerai à Calypso. Elle dit, & fendant les airs dans un nuage tout doré, elle se présenta à Calypso, qui dans ce moment étoit seule au bord d'une fontaine assez loin de sa grotte.

Malheureuse Déesse, lui dit-elle, l'ingrat Ulysse vous a méprisée. Son fils, encore plus dur que lui, vous prépare un semblable mépris: mais l'A-

mour vient lui-même pour vous venger ; je vous le laisse : il demeurera parmi vos Nymphes, comme autrefois l'enfant Bacchus, qui fut nourri parmi les Nymphes de l'Isle de Naxos. Télémaque le verra comme un enfant ordinaire ; il ne pourra s'en défier, & il sentira bientôt son pouvoir. Elle dit, & remontant dans le nuage doré d'où elle étoit sortie, elle laissa après elle une odeur d'ambroisie dont tous les bois de Calypso furent parfumés.

L'Amour demeura entre les bras de Calypso. Quoique Déesse, elle sentit la flamme qui couloit déja dans son sein. Pour se soulager, elle le donna aussi-tôt à la Nymphe qui étoit auprès d'elle, nommée Eucharis. Mais, hélas ! dans la suite combien de fois se repentit-elle de l'avoir fait ! D'abord rien ne paroissoit plus innocent, plus doux, plus aimable, plus ingénu & plus gracieux que cet enfant. A le voir enjoué, flatteur, toujours riant, on auroit cru qu'il ne pouvoit donner que du plaisir :

mais à peine s'étoit-on fié à ses caresses, qu'on y sentoit je ne sais quoi d'empoisonné. L'enfant, malin & trompeur, ne caressoit que pour trahir, & il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il avoit faits, ou qu'il vouloit faire. Il n'osoit approcher de Mentor, dont la sévérité l'épouvantoit; & il sentoit que cet inconnu étoit invulnérable, en sorte qu'aucune de ses fleches n'avoit pu le percer. Pour les Nymphes, elles sentirent bientôt les feux que cet enfant trompeur allume; mais elles cachoient avec soin la plaie profonde qui s'envenimoit dans leurs cœurs.

Cependant Télémaque, voyant cet enfant qui se jouoit avec les Nymphes, fut surpris de sa douceur & de sa beauté. Il l'embrasse, il le prend, tantôt sur ses genoux, tantôt entre ses bras; il sent en lui-même une inquiétude dont il ne peut trouver la cause. Plus il cherche à se jouer innocemment, plus il se trouble & s'amollit. Voyez-vous ces Nymphes, disoit-il à Mentor, com-

bien ſont-elles différentes de ces femmes de l'Iſle de Cypre, dont la beauté étoit choquante à cauſe de leur immodeſtie ? Ces beautés immortelles montrent une innocence, une modeſtie, une ſimplicité qui charment. Parlant ainſi, il rougiſſoit ſans ſavoir pourquoi. Il ne pouvoit s'empêcher de parler : mais à peine avoit-il commencé, qu'il ne pouvoit continuer ; ſes paroles étoient entrecoupées, obſcures, & quelquefois elles n'avoient aucun ſens.

Mentor lui dit : O Télémaque ! les dangers de l'Iſle de Cypre n'étoient rien, ſi on les compare à ceux dont vous ne vous défiez pas maintenant. Le vice groſſier fait horreur ; l'impudence brutale donne de l'indignation : mais la beauté modeſte eſt bien plus dangereuſe. En l'aimant, on croit n'aimer que la vertu, & inſenſiblement on ſe laiſſe aller aux appas trompeurs d'une paſſion qu'on n'apperçoit que quand il n'eſt preſque plus tems de l'éteindre. Fuyez, ô mon cher Télémaque, fuyez

ces Nymphes, qui ne sont si discretes que pour mieux vous tromper. Fuyez les dangers de votre jeunesse; mais surtout fuyez cet enfant que vous ne connoissez pas. C'est l'Amour, que Vénus, sa mere, est venue apporter dans cette Isle, pour se venger du mépris que vous avez témoigné pour le culte qu'on lui rend à Cythere : il a blessé le cœur de la Déesse Calypso; elle est passionnée pour vous; il a brûlé toutes les Nymphes qui l'environnent : vous brûlez vous-même, ô malheureux jeune homme, presque sans le savoir!

Télémaque interrompoit souvent Mentor, lui disant : Pourquoi ne demeurons-nous pas dans cette Isle? Ulysse ne vit plus : il doit être depuis long-tems enseveli dans les ondes. Pénélope ne voyant revenir, ni lui, ni moi, n'aura pu résister à tant de Prétendans. Son pere Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je à Ithaque pour la voir engagée dans de nouveaux liens, & manquant

à la foi qu'elle avoit donnée à mon pere? Les Ithaciens ont oublié Ulysse. Nous ne pouvons y retourner que pour chercher une mort assurée, puisque les amans de Pénélope ont occupé toutes les avenues du port, pour mieux assurer notre perte à notre retour.

Mentor répondoit : Voilà l'effet d'une aveugle passion. On cherche avec subtilité toutes les raisons qui la favorisent, & on se détourne de peur de voir toutes celles qui la condamnent. On n'est plus ingénieux que pour se tromper, & pour étouffer ses remords. Avez-vous oublié tout ce que les Dieux ont fait pour vous ramener dans votre Patrie ? comment êtes-vous sorti de la Sicile ? Les malheurs que vous avez éprouvés en Egypte, ne se sont-ils pas tournés tout-à-coup en prospérités ? Quelle main inconnue vous a enlevé à tous les dangers qui menaçoient votre tête dans la ville de Tyr ? Après tant de merveilles, ignorez-vous encore ce que les destinées vous ont préparé ? Mais

que dis-je ? vous en êtes indigne. Pour moi, je pars, & je ſaurai bien ſortir de cette Iſle. Lâche fils d'un pere ſi ſage & ſi généreux, menez ici une vie molle & ſans honneur au milieu des femmes ; faites, malgré les Dieux, ce que votre pere crut indigne de lui.

Ces paroles de mépris percerent Télémaque juſqu'au fond du cœur. Il ſe ſentoit attendri aux diſcours de Mentor : ſa douleur étoit mêlée de honte ; il craignoit l'indignation & le départ de cet homme ſi ſage à qui il devoit tant. Mais une paſſion naiſſante, & qu'il ne connoiſſoit pas lui-même, faiſoit qu'il n'étoit plus le même homme. Quoi donc, diſoit-il à Mentor, les larmes aux yeux, vous ne comptez pour rien l'immortalité qui m'eſt offerte par la Déeſſe ? Je compte pour rien, répondit Mentor, tout ce qui eſt contre la vertu & contre les ordres des Dieux. La vertu vous rappelle dans votre patrie pour revoir Ulyſſe & Pénélope. La vertu vous défend de vous abandon-

ner à une folle paſſion. Les Dieux qui vous ont délivré de tant de périls pour vous préparer une gloire égale à celle de votre pere, vous ordonnent de quitter cette Iſle. L'Amour ſeul, ce honteux tyran, peut vous y retenir. Hé! que feriez-vous d'une vie immortelle, ſans liberté, ſans vertu, ſans gloire? Cette vie feroit encore plus malheureuſe en ce qu'elle ne pourroit finir.

Télémaque ne répondoit à ce diſcours que par des ſoupirs. Quelquefois il auroit ſouhaité que Mentor l'eût arraché malgré lui de cette Iſle. Quelquefois il lui tardoit que Mentor fût parti pour n'avoir plus devant ſes yeux cet ami ſévere qui lui reprochoit ſa foibleſſe. Toutes ces penſées contraires agitoient tour à tour ſon cœur, & aucune n'y étoit conſtante. Son cœur étoit comme la mer qui eſt le jouet de tous les vents contraires. Il demeuroit ſouvent étendu & immobile ſur le rivage de la mer, ſouvent dans le fond de quelque bois ſombre, verſant des larmes ameres, &

poussant des cris semblables aux rugissemens d'un lion. Il étoit devenu maigre; ses yeux creux étoient pleins d'un feu dévorant: à le voir pâle, abattu & défiguré, on auroit cru que ce n'étoit point Télémaque. Sa beauté, son enjouement, sa noble fierté s'enfuyoient loin de lui; il périssoit. Tel qu'une fleur, qui étant épanouie le matin, répand ses doux parfums dans la campagne, & se flétrit: peu à peu, vers le soir, ses vives couleurs s'effacent; elle languit, elle se desseche, & sa belle tête se penche, ne pouvant plus se soutenir. Ainsi le fils d'Ulysse étoit aux portes de la mort.

Mentor voyant que Télémaque ne pouvoit résister à la violence de sa passion, conçut un dessein plein d'adresse pour le délivrer d'un si grand danger. Il avoit remarqué que Calypso aimoit éperdument Télémaque, & que Télémaque n'aimoit pas moins la jeune Nymphe Eucharis; car le cruel Amour, pour tourmenter les mortels, fait qu'on

n'aime guères la personne dont on est aimé. Mentor résolut d'exciter la jalousie de Calypso. Eucharis devoit emmener Télémaque dans une chasse. Mentor dit à Calypso : J'ai remarqué dans Télémaque une passion pour la chasse, que je n'avois jamais vue en lui. Ce plaisir commence à le dégouter de tout autre : il n'aime plus que les forêts & les montagnes les plus sauvages. Est-ce vous, ô Déesse, qui lui inspirez cette grande ardeur ?

Calypso sentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, & elle ne put se retenir. Ce Télémaque, répondit-elle, qui a méprisé tous les plaisirs de l'Isle de Cypre, ne peut résister à la médiocre beauté d'une de mes Nymphes. Comment ose-t-il se vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuses, lui dont le cœur s'amollit lâchement par la volupté, & qui ne semble né que pour passer une vie obscure au milieu des femmes ? Mentor remarquant avec plaisir combien la jalousie troubloit le cœur de

Calypso, n'en dit pas davantage, de peur de la mettre en défiance de lui. Il lui montroit seulement un visage triste & abattu. La Déesse lui découvroit ses peines sur toutes les choses qu'elle voyoit, & elle faisoit sans cesse des plaintes nouvelles. Cette chasse, dont Mentor l'avoit avertie, acheva de la mettre en fureur. Elle sut que Télémaque n'avoit cherché qu'à se dérober aux autres Nymphes pour parler à Eucharis. On proposoit même déja une seconde chasse, où elle prévoyoit qu'il feroit comme dans la premiere. Pour rompre les mesures de Télémaque, elle déclara qu'elle en vouloit être. Puis tout-à-coup ne pouvant plus modérer son ressentiment, elle lui parla ainsi :

Est-ce donc ainsi, ô jeune téméraire, que tu es venu dans mon Isle pour échapper au juste naufrage que Neptune te préparoit, & à la vengeance des Dieux ? N'es-tu entré dans cette Isle, qui n'est ouverte à aucun mortel, que pour mépriser ma puissance & l'amour

que je t'ai témoigné ? O Divinités de l'Olympe & du Styx, écoutez une malheureuſe Déeſſe. Hâtez-vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie. Puiſque que tu es encore plus dur & plus injuſte que ton pere, puiſſes-tu ſouffrir des maux encore plus longs & plus cruels que les ſiens. Non, non, que jamais tu ne revoies ta patrie, cette pauvre & miſérable Ithaque, que tu n'as point eu de honte de préférer à l'immortalité; ou plutôt que tu périſſes, en la voyant de loin, au milieu de la mer, & que ton corps, devenu le jouet des flots, ſoit rejetté, ſans eſpérance de ſépulture, ſur le ſable de ce rivage. Que mes yeux le voient mangé par les vautours. Celle que tu aimes le verra auſſi : elle le verra; elle en aura le cœur déchiré, & ſon déſeſpoir fera mon bonheur.

En parlant ainſi, Calypſo avoit les yeux rouges & enflammés; ſes regards ne s'arrêtoient en aucun endroit : ils avoient je ne ſais quoi de ſombre & de

farouche. Ses joues tremblantes étoient couvertes de taches noires & livides; elle changeoit à chaque moment de couleur. Souvent une pâleur mortelle se répandoit sur tout son visage : ses larmes ne couloient plus comme autrefois avec abondance; la rage & le désespoir sembloient en avoir tari la source; & à peine en couloit-il quelques-unes sur ses joues. Sa voix étoit rauque, tremblante & entrecoupée. Mentor observoit tous ces mouvemens, & ne parloit plus à Télémaque. Il le traitoit comme un malade désespéré qu'on abandonne; il jettoit souvent sur lui des regards de compassion.

Télémaque sentoit combien il étoit coupable & indigne de l'amitié de Mentor. Il n'osoit lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de son ami dont le silence même le condamnoit. Quelquefois il avoit envie d'aller se jetter à son cou, & de lui témoigner combien il étoit touché de sa faute : mais il étoit retenu, tantôt par une mauvaise honte,

& tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne vouloit pour ſe retirer du péril ; car le péril lui ſembloit doux, & il ne pouvoit encore ſe réſoudre à vaincre ſa folle paſſion.

Les Dieux & les Déeſſes de l'Olympe, aſſemblés dans un profond ſilence, avoient les yeux attachés ſur l'Iſle de Calypſo, pour voir qui ſeroit victorieux, ou de Minerve, ou de l'Amour. L'Amour, en ſe jouant avec les Nymphes, avoit mis tout en feu dans l'Iſle. Minerve, ſous la figure de Mentor, ſe ſervoit de la jalouſie inſéparable de l'Amour contre l'Amour même. Jupiter avoit réſolu d'être le ſpectateur de ce combat, & de demeurer neutre.

Cependant Eucharis, qui craignoit que Télémaque ne lui échappât, uſoit de mille artifices pour le retenir dans ſes liens. Déja elle alloit partir avec lui pour la ſeconde chaſſe, & elle étoit vêtue comme Diane. Vénus & Cupidon avoient répandu ſur elle de nouveaux charmes ; en ſorte que ce jour-là

ſa beauté effaçoit celle de la Déeſſe Calypſo même. Calypſo la regardant de loin, ſe regarda en même-tems dans la plus claire de ſes fontaines; elle eut honte de ſe voir. Alors elle ſe cacha au fond de ſa grotte, & parla ainſi toute ſeule:

Il ne me ſert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux Amans, en déclarant que je veux être de cette chaſſe? En ſerai-je? Irai-je la faire triompher, & faire ſervir ma beauté à relever la ſienne? Faudra-t-il que Télémaque, en me voyant, ſoit encore plus paſſionné pour ſon Eucharis? O malheureuſe! qu'ai-je fait? Non, je n'irai pas, ils n'iront pas eux-mêmes; je ſaurai bien les empêcher. Je vais trouver Mentor, je le prierai d'enlever Télémaque; il le remmenera en Ithaque. Mais que dis-je? & que deviendrai-je, quand Télémaque ſera parti? Où ſuis-je? Que reſte-t-il à faire, ô cruelle Vénus? Vénus, vous m'avez trompée; ô perfide préſent que vous

m'avez fait! Pernicieux enfant, Amour empesté, je ne t'avois ouvert mon cœur que dans l'espérance de vivre heureuse avec Télémaque, & tu n'as porté dans ce cœur que trouble & que désespoir. Mes Nymphes se sont révoltées contre moi. Ma Divinité ne me sert plus qu'à rendre mon malheur éternel. O si j'étois libre de me donner la mort pour finir mes douleurs! Télémaque, il faut que tu meures, puisque je ne puis mourir. Je me vengerai de tes ingratitudes; ta Nymphe le verra, & je te percerai à ses yeux. Mais je m'égare, ô malheureuse Calypso! Que veux-tu? Faire périr un innocent que tu as jetté toi-même dans cet abyme de malheurs? C'est moi qui ai mis le flambeau dans le sein du chaste Télémaque. Quelle innocence! quelle vertu! quelle horreur du vice! quel courage contre les honteux plaisirs! Falloit-il empoisonner son cœur? Il m'eût quittée. Hé bien! ne faudra-t-il pas qu'il me quitte, ou que je le voie plein de mépris

pour moi, ne vivant plus que pour ma rivale? Non, non, je ne ſouffre que ce que j'ai bien mérité. Pars, Télémaque, vas-t-en au-delà des mers; laiſſe Calypſo ſans conſolation, ne pouvant ſupporter la vie, ni trouver la mort. Laiſſe-la inconſolable, couverte de honte, déſeſpérée avec ton orgueilleuſe Eucharis.

Elle parloit ainſi ſeule dans ſa grotte : mais tout-à-coup elle ſort impétueuſement : Où êtes-vous, ô Mentor, dit-elle? Eſt-ce ainſi que vous ſoutenez Télémaque contre le vice auquel il ſuccombe? Vous dormez pendant que l'Amour veille contre vous. Je ne puis ſouffrir plus long-tems cette lâche indifférence que vous témoignez. Verrez-vous toujours tranquillement le fils d'Ulyſſe deshonorer ſon pere, & négliger ſa haute deſtinée? Eſt-ce à vous, ou à moi que ſes parens ont confié ſa conduite? C'eſt moi qui cherche les moyens de guérir ſon cœur; & vous, ne ferez-vous rien? Il y a dans le

lieu le plus reculé de cette forêt, de grands peupliers propres à construire un vaisseau; c'est là qu'Ulysse fit celui dans lequel il sortit de cette Isle. Vous trouverez au même endroit une profonde caverne où sont tous les instrumens nécessaires pour tailler & pour joindre toutes les pieces d'un vaisseau.

A peine eut-elle dit ces paroles, qu'elle s'en repentit. Mentor ne perdit pas un moment : il alla dans cette caverne, trouva les instrumens, abattit les peupliers, & mit en un seul jour un vaisseau en état de voguer. C'est que la puissance & l'industrie de Minerve n'ont pas besoin d'un si grand tems pour achever les plus grands ouvrages.

Calypso se trouva dans une horrible peine d'esprit : d'un côté elle vouloit voir si le travail de Mentor s'avançoit; de l'autre elle ne pouvoit se résoudre à quitter la chasse, où Eucharis auroit été en pleine liberté avec Télémaque. La jalousie ne lui permit jamais de perdre de vue les deux Amans : mais elle tâ-

choit de détourner la chaſſe du côté où elle ſavoit que Mentor faiſoit le vaiſſeau. Elle entendoit les coups de hache & de marteau : elle prêtoit l'oreille ; chaque coup la faiſoit frémir. Mais dans le moment même elle craignoit que cette rêverie ne lui eût dérobé quelque ſigne, ou quelque coup d'œil de Télémaque à la jeune Nymphe.

Cependant Eucharis diſoit à Télémaque, d'un ton moqueur : Ne craignez-vous point que Mentor ne vous blâme d'être venu à la chaſſe ſans lui ? O que vous êtes à plaindre de vivre ſous un ſi rude maître ! Rien ne peut adoucir ſon auſtérité : il affecte d'être ennemi de tous les plaiſirs ; il ne peut ſouffrir que vous en goutiez aucun : il vous fait un crime des choſes les plus innocentes. Vous pouviez dépendre de lui pendant que vous étiez hors d'état de vous conduire vous-même ; mais après avoir montré tant de ſageſſe, vous ne devez plus vous laiſſer traiter en enfant.

Ces paroles artificieuses perçoient le cœur de Télémaque, & le remplissoient de dépit contre Mentor, dont il vouloit secouer le joug. Il craignoit de le revoir, & ne répondoit rien à Eucharis, tant il étoit troublé. Enfin, vers le soir la chasse s'étant passée de part & d'autre dans une contrainte perpétuelle, on revint par un coin de la forêt assez voisin du lieu où Mentor avoit travaillé tout le jour. Calypso apperçut de loin le vaisseau achevé : ses yeux se couvrirent à l'instant d'un épais nuage semblable à celui de la mort. Ses genoux tremblans se déroboient sous elle : une froide sueur courut par tous les membres de son corps : elle fut contrainte de s'appuyer sur les Nymphes qui l'environnoient ; & Eucharis lui tendant la main pour la soutenir, elle la repoussa, en jettant sur elle un regard terrible.

Télémaque, qui vit ce vaisseau, mais qui ne vit point Mentor, parce qu'il s'étoit déja retiré, ayant fini son tra-

vail, demanda à la Déeſſe à qui étoit ce vaiſſeau, & à quoi on le deſtinoit. D'abord elle ne put répondre : mais enfin elle dit : C'eſt pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire ; vous ne ſerez plus embarraſſé par cet ami ſévere qui s'oppoſe à votre bonheur, & qui ſeroit jaloux, ſi vous deveniez immortel. Mentor m'abandonne, c'eſt fait de moi, s'écria Télémaque. Eucharis, ſi Mentor me quitte, je n'ai plus que vous. Ces paroles lui échapperent dans le tranſport de ſa paſſion ; il vit le tort qu'il avoit eu en les diſant : mais il n'avoit pas été libre de penſer au ſens de ces paroles. Toute la troupe étonnée demeura dans le ſilence. Eucharis rougiſſant, & baiſſant les yeux, demeuroit derriere toute interdite, ſans oſer ſe montrer. Mais pendant que la honte étoit ſur ſon viſage, la joie étoit au fond de ſon cœur. Télémaque ne ſe comprenoit plus lui-même, & ne pouvoit croire qu'il eût parlé ſi indiſcrettement. Ce qu'il avoit fait

lui paroissoit comme un songe, mais un songe dont il paroissoit confus & troublé.

Calypso, plus furieuse qu'une lionne à qui on a enlevé ses petits, couroit au travers de la forêt sans suivre aucun chemin, & ne sachant où elle alloit. Enfin elle se trouva à l'entrée de sa grotte, où Mentor l'attendoit. Sortez de mon Isle, dit-elle, ô étrangers, qui êtes venus troubler mon repos : loin de moi ce jeune insensé ; & vous, imprudent vieillard, vous sentirez ce que peut le courroux d'une Déesse, si vous ne l'arrachez d'ici tout à l'heure. Je ne veux plus le voir ; je ne veux plus souffrir qu'aucune de mes Nymphes lui parle, ni le regarde. J'en jure par les ondes du Styx ; serment qui fait trembler les Dieux mêmes. Mais apprends, Télémaque, que tes maux ne sont pas finis ; ingrat, tu ne sortiras de mon Isle que pour être en proie à de nouveaux malheurs. Je serai vengée, tu regretteras Calypso, mais en vain. Neptune,

encore irrité contre ton pere qui l'a offensé en Sicile, & sollicité par Vénus, que tu as méprisée dans l'Isle de Cypre, te prépare d'autres tempêtes. Tu verras ton pere qui n'est pas mort; mais tu le verras sans le connoître. Tu ne te réuniras avec lui en Ithaque, qu'après avoir été le jouet de la plus cruelle fortune. Vas : je conjure les Puissances célestes de me venger. Puisses-tu au milieu des mers suspendu aux pointes d'un rocher, & frappé de la foudre, invoquer en vain Calypso, que ton supplice comblera de joie.

Ayant dit ces paroles, son esprit agité étoit déja prêt à prendre des résolutions contraires. L'Amour rappella dans son cœur le desir de retenir Télémaque. Qu'il vive, disoit-elle en elle-même, qu'il demeure ici; peut-être qu'il sentira enfin tout ce que j'ai fait pour lui. Eucharis ne sauroit, comme moi, lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calypso! tu t'es trahie toi-même par ton serment : te voilà enga-

gée ; & les ondes du Styx, par lesquelles tu as juré, ne te permettent plus aucune espérance. Personne n'entendoit ces paroles : mais on voyoit sur son visage les Furies peintes ; & tout le venin empesté du noir Cocyte sembloit s'exhaler de son cœur.

Télémaque en fut saisi d'horreur. Elle le comprit ; (car qu'est-ce que l'Amour ne devine pas ?) Et l'horreur de Télémaque redoubla les transports de la Déesse ; semblable à une Bacchante qui remplit l'air de ses hurlemens, & qui en fait retentir les hautes montagnes de Thrace, elle court au travers des bois avec un dard en main, appellant toutes ses Nymphes, & menaçant de percer toutes celles qui ne la suivront pas. Elles coururent en foule, effrayées de cette menace. Eucharis même s'avance les larmes aux yeux, & regardant de loin Télémaque à qui elle n'ose plus parler. La Déesse frémit en la voyant auprès d'elle ; & loin de s'appaiser par la soumission de cette Nym-

phe, elle ressent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmente la beauté d'Eucharis.

Cependant Télémaque étoit demeuré seul avec Mentor. Il embrasse ses genoux; car il n'osoit l'embrasser autrement, ni le regarder : il verse un torrent de larmes; il veut parler, la voix lui manque. Les paroles lui manquent encore davantage : il ne sait, ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut. Enfin il s'écrie : O mon vrai pere, ô Mentor ! délivrez-moi de tant de maux. Je ne puis, ni vous abandonner, ni vous suivre. Délivrez-moi de tant de maux, délivrez-moi de moi-même, donnez-moi la mort.

Mentor l'embrasse, le console, l'encourage, lui apprend à se supporter lui-même sans flatter sa passion, & lui dit: Fils du sage Ulysse, que les Dieux ont tant aimé, & qu'ils aiment encore, c'est par un effet de leur amour que vous souffrez des maux si horribles. Celui qui n'a point senti sa foiblesse &

la violence de ſes paſſions, n'eſt point encore ſage ; car il ne ſe connoît point encore, & ne ſait point ſe défier de ſoi. Les Dieux vous ont conduit comme par la main juſqu'au bord de l'abyme pour vous en montrer toute la profondeur, ſans vous y laiſſer tomber. Comprenez maintenant ce que vous n'auriez jamais compris, ſi vous ne l'aviez éprouvé. On vous auroit parlé en vain des trahiſons de l'Amour, qui flatte pour perdre, & qui, ſous une apparence de douceur, cache les plus affreuſes amertumes. Il eſt venu, cet enfant plein de charmes, parmi les ris, les jeux & les graces. Vous l'avez vu : il a enlevé votre cœur, & vous avez pris plaiſir à le lui laiſſer enlever. Vous cherchiez des prétextes pour ignorer la plaie de votre cœur. Vous cherchiez à me tromper, & à vous flatter vous-même ; vous ne craigniez rien. Voyez le fruit de votre témérité : vous demandez maintenant la mort, & c'eſt l'unique eſpérance qui vous reſte. La

Déesse troublée ressemble à une furie infernale. Eucharis brûle d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort. Toutes les Nymphes jalouses sont prêtes à s'entre-déchirer : & voilà ce que fait le traître Amour qui paroît si doux. Rappellez tout votre courage. A quel point les Dieux vous aiment-ils, puisqu'ils vous ouvrent un si beau chemin pour fuir l'Amour & pour revoir votre chere patrie ? Calypso elle-même est contrainte de vous chasser ; le vaisseau est tout prêt. Que tardons-nous à quitter cette Isle, où la vertu ne peut habiter ?

En disant ces paroles, Mentor le prit par la main, & l'entraînoit vers le rivage. Télémaque suivoit à peine, regardant toujours derriere lui. Il considéroit Eucharis qui s'éloignoit de lui. Ne pouvant voir son visage, il regardoit ses beaux cheveux noués, ses habits flottans & sa noble démarche. Il auroit voulu baiser les traces de ses pas. Lors même qu'il la perdit de vue, il

prêtoit encore l'oreille, s'imaginant entendre sa voix ; quoiqu'absente, il la voyoit. Elle étoit peinte & comme vivante devant ses yeux ; il croyoit même parler à elle, ne sachant plus où il étoit, & ne pouvant écouter Mentor.

Enfin, revenant à lui comme d'un profond sommeil, il dit à Mentor : Je suis résolu de vous suivre ; mais je n'ai pas encore dit adieu à Eucharis. J'aimerois mieux mourir, que de l'abandonner ainsi avec ingratitude. Attendez que je la revoie encore une derniere fois pour lui faire un éternel adieu. Au moins souffrez que je lui dise : O Nymphe, les Dieux crüels, les Dieux jaloux de mon bonheur me contraignent de partir : mais ils m'empêcheront plutôt de vivre, que de me souvenir à jamais de vous. O mon pere, ou laissez-moi cette derniere consolation qui est si juste, ou arrachez-moi la vie dans ce moment. Non, je ne veux, ni demeurer dans cette Isle, ni m'abandonner à l'amour. L'amour n'est point dans mon

cœur; je ne ſens que de l'amitié & de la reconnoiſſance pour Eucharis. Il me ſuffit de lui dire encore une fois adieu, & je pars avec vous ſans retardement.

Que j'ai pitié de vous! répondit Mentor : votre paſſion eſt ſi furieuſe, que vous ne la ſentez pas. Vous croyez être tranquille, & vous demandez la mort. Vous oſez dire que vous n'êtes point vaincu par l'amour, & vous ne pouvez vous arracher à la Nymphe que vous aimez. Vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle : vous êtes aveugle & ſourd à tout le reſte. Un homme, que la fievre rend frénétique, dit : Je ne ſuis point malade. O aveugle Télémaque, vous étiez prêt à renoncer à Pénélope qui vous attend, à Ulyſſe que vous verrez, à Ithaque où vous devez régner, à la gloire & à la haute deſtinée que les Dieux vous ont promiſe par tant de merveilles qu'ils ont faites en votre faveur! vous renonciez à tous ces biens pour vivre deshonoré auprès d'Eucharis! Direz-vous encore que l'a-

mour ne vous attache point à elle? Qu'eſt-ce donc qui vous trouble? Pourquoi voulez-vous mourir? Pourquoi avez-vous parlé devant la Déeſſe avec tant de tranſports? Je ne vous accuſe point de mauvaiſe foi: mais je déplore votre aveuglement. Fuyez, Télémaque, fuyez. On ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant. Contre un tel ennemi, le vrai courage conſiſte à craindre & à fuir; mais à fuir ſans délibérer, & ſans donner à ſoi-même le tems de regarder jamais derriere ſoi. Vous n'avez pas oublié les ſoins que vous m'avez coutés depuis votre enfance, & les périls dont vous êtes ſorti par mes conſeils: ou croyez-moi, ou ſouffrez que je vous abandonne. Si vous ſaviez combien il m'eſt douloureux de vous voir courir à votre perte; ſi vous ſaviez tout ce que j'ai ſouffert pendant que je n'ai oſé vous parler; la mere, qui vous mit au monde, ſouffrit moins dans les douleurs de l'enfantement. Je me ſuis tu, j'ai dévoré ma peine. J'ai

étouffé mes soupirs pour voir si vous reviendriez à moi. O mon fils! mon cher fils, soulagez mon cœur, rendez-moi ce qui m'est plus cher que mes entrailles; rendez-moi Télémaque que j'ai perdu; rendez-vous à vous-même. Si la sagesse en vous surmonte l'amour, je vis, & je vis heureux. Mais si l'amour vous entraîne malgré la sagesse, Mentor ne peut plus vivre.

Pendant que Mentor parloit ainsi, il continuoit son chemin vers la mer; & Télémaque, qui n'étoit pas encore assez fort pour le suivre de lui-même, l'étoit déja assez pour se laisser mener sans résistance. Minerve, toujours cachée sous la figure de Mentor, couvrant invisiblement Télémaque de son Egide, & répandant autour de lui un rayon divin, lui fit sentir un courage qu'il n'avoit point encore éprouvé depuis qu'il étoit dans cette Isle. Enfin, ils arriverent dans un endroit de l'Isle où le rivage de la mer étoit escarpé; c'étoit un rocher toujours battu par

l'onde écumante. Ils regarderent de cette hauteur ſi le vaiſſeau, que Mentor avoit préparé, étoit encore dans la même place : mais ils apperçurent un triſte ſpectacle.

L'Amour étoit vivement piqué de voir que ce vieillard inconnu, non-ſeulement étoit inſenſible à ſes traits, mais encore qu'il lui enlevoit Télémaque. Il pleuroit de dépit, & alla trouver Calypſo errante dans ſes ſombres forêts : elle ne put le voir ſans gémir, & elle ſentit qu'il rouvroit toutes les plaies de ſon cœur. L'Amour lui dit : Vous êtes Déeſſe, & vous vous laiſſez vaincre par un foible mortel, qui eſt captif dans votre Iſle. Pourquoi le laiſſez-vous ſortir ? O malheureux Amour, répondit-elle, je ne veux plus écouter tes pernicieux conſeils : c'eſt toi qui m'as tirée d'une douce & profonde paix pour me précipiter dans un abyme de malheurs. C'en eſt fait, j'ai juré par les ondes du Styx, que je laiſſerois partir Télémaque. Jupiter même, le pere des

Dieux avec toute ſa puiſſance, n'oſeroit contrevenir à ce redoutable ſerment. Télémaque, ſors de mon Iſle, ſors auſſi pernicieux enfant, tu m'as fait plus de mal que lui.

L'Amour, eſſuyant ſes larmes, fit un ſouris moqueur & malin. En vérité, dit-il, voilà un grand embarras; laiſſez-moi faire, ſuivez votre ſerment, ne vous oppoſez point au départ de Télémaque. Ni vos Nymphes, ni moi n'avons juré par les ondes du Styx de le laiſſer partir. Je leur inſpirerai le deſſein de brûler ce vaiſſeau que Mentor a fait avec tant de précipitation. Sa diligence, qui vous a ſurpris, ſera inutile. Il ſera ſurpris lui-même à ſon tour, & il ne lui reſtera plus aucun moyen de vous arracher Télémaque.

Ces paroles flatteuſes firent gliſſer l'eſpérance & la joie juſqu'au fond des entrailles de Calypſo. Ce qu'un zéphyr fait par ſa fraîcheur ſur le bord d'un ruiſſeau pour délaſſer les troupeaux languiſſans, que l'ardeur de l'été con-

ſume, ce diſcours le fit pour appaiſer le déſeſpoir de la Déeſſe. Son viſage devint ſerein, ſes yeux s'adoucirent, les noirs ſoucis, qui rongeoient ſon cœur, s'enfuirent pour un moment loin d'elle. Elle s'arrêta, elle ſourit, elle flatta le folâtre Amour, & en le flattant, elle ſe prépara de nouvelles douleurs.

L'Amour, content de l'avoir perſuadée, alla pour perſuader auſſi les Nymphes qui étoient errantes & diſperſées ſur toutes les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage des loups affamés a mis en fuite loin du Berger. L'Amour les raſſemble, & leur dit : Télémaque eſt encore en vos mains ; hâtez-vous de brûler ce vaiſſeau que le téméraire Mentor a fait pour s'enfuir. Auſſi-tôt elles allument des flambeaux, elles accourent ſur le rivage, elles frémiſſent, elles pouſſent des hurlemens, elles ſecouent leurs cheveux épars comme des Bacchantes. Déja la flamme vole, elle dévore le

vaisseau, qui est d'un bois sec & enduit de résine; des tourbillons de fumée & de flamme s'élevent dans les nues.

Télémaque & Mentor apperçoivent ce feu de dessus le rocher, & entendent les cris des Nymphes. Télémaque fut tenté de s'en réjouir; car son cœur n'étoit pas encore guéri, & Mentor remarquoit que sa passion étoit comme un feu mal éteint, qui sort de tems en tems de dessous la cendre, & qui repousse de vives étincelles. Me voilà donc, dit Télémaque, rengagé dans mes liens. Il ne nous reste plus aucune espérance de quitter cette Isle.

Mentor vit bien que Télémaque alloit retomber dans toutes ses foiblesses, & qu'il n'y avoit pas un seul moment à perdre. Il apperçut de loin au milieu des flots un vaisseau arrêté, qui n'osoit approcher de l'Isle, parce que tous les Pilotes connoissoient que l'Isle de Calypso étoit inaccessible à tous les mortels. Aussi-tôt le sage Mentor

pouſſant Télémaque, qui étoit aſſis ſur le bord d'un rocher, le précipite dans la mer, & s'y jette avec lui. Télémaque, ſurpris de cette violente chute, but l'onde amere, & devint le jouet des flots. Mais revenant à lui, & voyant Mentor qui lui tendoit la main pour lui aider à nager, il ne ſongea plus qu'à s'éloigner de l'Iſle fatale.

Les Nymphes, qui avoient cru les tenir captifs, pouſſerent des cris pleins de fureur, ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypſo inconſolable, rentra dans ſa grotte, qu'elle remplit de ſes hurlemens. L'Amour, qui vit changer ſon triomphe en une honteuſe défaite, s'éleva au milieu de l'air en ſecouant ſes aîles, & s'envola dans le bocage d'Idalie, où ſa cruelle mere l'attendoit. L'enfant, encore plus cruel, ne ſe conſola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avoit faits.

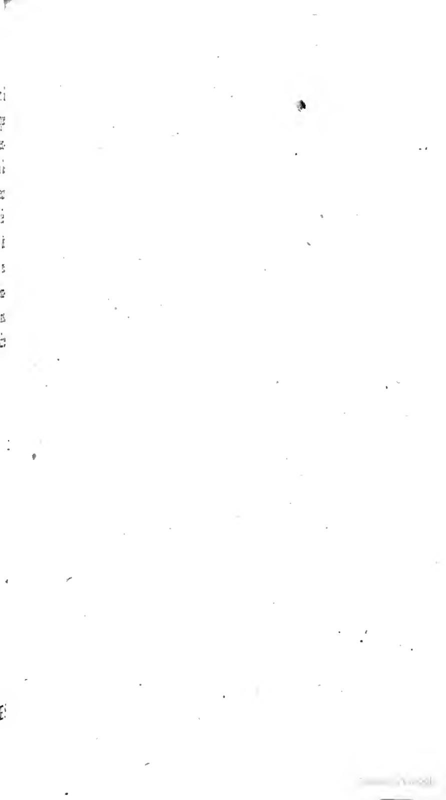
A meſure que Télémaque s'éloignoit de l'Iſle, il ſentoit avec plaiſir renaître ſon courage & ſon amour pour la ver-

tu. J'éprouve, s'écrioit-il, parlant à Mentor, ce que vous me disiez, & que je ne pouvois croire faute d'expérience. On ne surmonte le vice qu'en le fuyant. O mon pere, que les Dieux m'ont aimé en me donnant votre secours! Je méritois d'en être privé, & d'être abandonné à moi-même. Je ne crains plus, ni mer, ni vents, ni tempête; je ne crains plus que mes passions. L'Amour est lui seul plus à craindre que tous les naufrages.

Fin du septieme Livre.



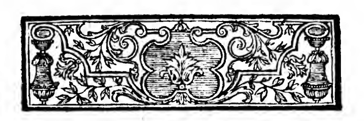
LES





Gravé par le Grand

Les Dieux marins s'assemblent autour du vaisseau de Mentor, attirés par les doux sons de la lyre dont il jouoit pendant la nuit.



LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE HUITIEME.

SOMMAIRE.

Adoam, frere de Narbal, commande le vaisseau Tyrien, où Télémaque & Mentor sont reçus favorablement. Ce Capitaine reconnoissant Télémaque, lui raconte la mort tragique de Pygmalion & d'Astarbé, puis l'élévation de Baléazar, que le Tyran, son pere, avoit disgracié à la persuasion de cette femme. Pendant un repas qu'il donne à Télémaque & à Mentor, Achitoas, par la douceur de son

chant, assemble autour du vaisseau les Tritons, les Néréides & les autres Divinités de la mer. Mentor, prenant une lyre, en joue beaucoup mieux qu'Achitoas. Adoam raconte ensuite les merveilles de la Bétique. Il décrit la douce température de l'air & les autres beautés de ce pays, dont les peuples menent une vie tranquille dans une grande simplicité de mœurs.

LE vaisseau qui étoit arrêté, & vers lequel ils s'avançoient, étoit un vaisseau Phénicien qui alloit dans l'Epire. Ces Phéniciens avoient vu Télémaque au voyage d'Egypte : mais ils n'avoient garde de le reconnoître au milieu des flots. Quand Mentor fut assez près du vaisseau pour faire entendre sa voix, il s'écria d'une voix forte, en élevant sa tête au-dessus de l'eau : Phéniciens si secourables à toutes les nations, ne refusez pas la vie à deux hommes qui l'attendent de votre humanité. Si le respect

des Dieux vous touche, recevez-nous dans votre vaiſſeau : nous irons partout où vous irez. Celui qui commandoit répondit : Nous vous recevrons avec joie ; nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui paroiſſent ſi malheureux. Auſſi-tôt on les reçoit dans le vaiſſeau.

A peine y furent-ils entrés, que ne pouvant plus reſpirer, ils demeurerent immobiles ; car ils avoient nagé longtems & avec effort pour réſiſter aux vagues. Peu à peu ils reprirent leurs forces ; on leur donna d'autres habits, parce que les leurs étoient appeſantis par l'eau qui les avoit pénétrés, & qui couloit de toutes parts. Lorſqu'ils furent en état de parler, tous ces Phéniciens, empreſſés autour d'eux, vouloient ſavoir leurs aventures. Celui qui commandoit leur dit : Comment avez-vous pu entrer dans cette Iſle, d'où vous ſortez ? Elle eſt, dit-on, poſſédée par une Déeſſe cruelle, qui ne ſouffre jamais qu'on y aborde. Elle eſt même

bordée de rochers affreux, contre lesquels la mer va follement combattre, & on ne pourroit en approcher sans faire naufrage.

Mentor répondit : Nous y avons été jettés ; nous sommes Grecs ; notre patrie est l'Isle d'Ithaque, voisine de l'Epire, où vous allez. Quand même vous ne voudriez pas relâcher en Ithaque, qui est sur votre route, il nous suffiroit que vous nous menassiez dans l'Epire ; nous y trouverons des amis qui auront soin de nous faire faire le court trajet qui nous restera, & nous vous devrons à jamais la joie de revoir ce que nous avons de plus cher au monde.

Ainsi c'étoit Mentor qui portoit la parole ; & Télémaque gardant le silence, le laissoit parler ; car les fautes qu'il avoit faites dans l'Isle de Calypso, augmenterent beaucoup sa sagesse. Il se défioit de lui-même ; il sentoit le besoin de suivre toujours les sages conseils de Mentor ; & quand il ne pouvoit lui parler pour lui demander ses avis, du

moins il consultoit ses yeux, & tâchoit de deviner toutes ses pensées.

Le Commandant Phénicien arrêtant ses yeux sur Télémaque, croyoit se souvenir de l'avoir vu ; mais c'étoit un souvenir confus qu'il ne pouvoit démêler. Souffrez, lui dit-il, que je vous demande si vous vous souvenez de m'avoir vu autrefois, comme il me semble que je me souviens de vous avoir vu ; votre visage ne m'est point inconnu, il m'a d'abord frappé ; mais je ne sais où je vous ai vu : votre mémoire peut-être aidera à la mienne.

Télémaque lui répondit avec un étonnement mêlé de joie : Je suis, en vous voyant, comme vous êtes à mon égard ; je vous ai vu, je vous reconnois : mais je ne puis me rappeller si c'est en Egypte, ou à Tyr. Alors ce Phénicien, tel qu'un homme qui s'éveille le matin, & qui rappelle peu à peu de loin le songe fugitif qui a disparu à son réveil, s'écria tout-à-coup : Vous êtes Télémaque, que Narbal

prit en amitié lorſque nous revinmes d'Egypte. Je ſuis ſon frere, dont il vous aura ſans doute parlé ſouvent ; je vous laiſſai entre ſes mains après l'expédition d'Egypte. Il me fallut aller au-delà de toutes les mers dans la fameuſe Bétique auprès des colonnes d'Hercule. Ainſi je ne fis que vous voir ; & il ne faut pas s'étonner ſi j'ai eu tant de peine à vous reconnoître d'abord.

Je vois bien, répondit Télémaque, que vous êtes Adoam. Je ne fis preſque alors que vous entrevoir ; mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. O quelle joie de pouvoir apprendre par vous des nouvelles d'un homme qui me ſera toujours ſi cher ! Eſt-il toujours à Tyr ? Ne ſouffre-t-il point quelque cruel traitement du ſoupçonneux & barbare Pygmalion ? Adoam répondit en l'interrompant : Sachez, Télémaque, que la fortune vous confie à un homme qui prendra toutes ſortes de ſoins de vous. Je vous ramenerai dans l'Iſle d'Ithaque avant que

d'aller en Epire ; & le frere de Narbal n'aura pas moins d'amitié pour vous, que Narbal même. Ayant parlé ainsi, il remarqua que le vent qu'il attendoit commençoit à souffler ; il fit lever les ancres, mettre les voiles, & fendre la mer à force de rames. Aussi-tôt il prit à part Télémaque & Mentor, pour les entretenir.

Je vais, dit-il, regardant Télémaque, satisfaire votre curiosité. Pygmalion n'est plus ; les justes Dieux en ont délivré la terre. Comme il ne se fioit à personne, personne ne pouvoit se fier à lui : les bons se contentoient de gémir & de fuir ses cruautés, sans pouvoir se résoudre à lui faire aucun mal ; les méchans croyoient ne pouvoir assurer leur vie, qu'en finissant la sienne. Il n'y avoit point de Tyrien qui ne fût chaque jour en danger d'être l'objet de ses défiances. Ses Gardes mêmes étoient plus exposés que les autres. Comme sa vie étoit entre leurs mains, il les craignoit plus que tout le reste des hom-

mes, & sur le moindre soupçon il les sacrifioit à sa sûreté. Ainsi à force de chercher sa sûreté, il ne pouvoit plus la trouver. Ceux qui étoient les dépositaires de sa vie étoient dans un péril continuel par sa défiance, & ils ne pouvoient se tirer d'un état si horrible, qu'en prévenant par la mort du Tyran ses cruels soupçons.

L'impie Astarbé, dont vous avez ouï parler si souvent, fut la premiere à résoudre la perte du Roi. Elle aima passionnément un jeune Tyrien, fort riche, nommé Joazar; elle espéra de le mettre sur le trône. Pour réussir dans ce dessein, elle persuada au Roi que l'aîné de ses deux fils, nommé Phadaël, impatient de succéder à son pere, avoit conspiré contre lui : elle trouva de faux témoins pour prouver la conspiration. Le malheureux Roi fit mourir son fils innocent. Le second, nommé Baléazar, fut envoyé à Samos, sous prétexte d'apprendre les mœurs & les sciences de la Grece : mais en effet,

parce qu'Aſtarbé fit entendre au Roi qu'il falloit l'éloigner, de peur qu'il ne prît des liaiſons avec les mécontens. A peine fut-il parti, que ceux qui conduiſoient le vaiſſeau, ayant été corrompus par cette femme cruelle, prirent leurs meſures pour faire naufrage pendant la nuit; ils ſe ſauverent en nageant juſqu'à des barques étrangeres qui les attendoient, & ils jetterent le jeune Prince au fond de la mer.

Cependant les amours d'Aſtarbé n'étoient ignorés que de Pygmalion, & il s'imaginoit qu'elle n'aimeroit jamais que lui ſeul. Ce Prince, ſi défiant, étoit ainſi plein d'une aveugle confiance pour cette méchante femme; c'étoit l'amour qui l'aveugloit juſqu'à cet excès. En même-tems l'avarice lui fit chercher des prétextes pour faire mourir Joazar, dont Aſtarbé étoit ſi paſſionnée; il ne ſongeoit qu'à ravir les richeſſes de ce jeune homme.

Mais pendant que Pygmalion étoit en proie à la défiance, à l'amour & à

l'avarice, Astarbé se hâta de lui ôter la vie. Elle crut qu'il avoit peut-être découvert quelque chose de ses infames amours avec ce jeune homme. D'ailleurs, elle savoit que l'avarice seule suffiroit pour porter le Roi à une action cruelle contre Joazar; elle conclut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le prévenir. Elle voyoit les principaux Officiers du Palais prêts à tremper leurs mains dans le sang du Roi; elle entendoit parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration : mais elle craignoit de se confier à quelqu'un, par qui elle seroit trahie. Enfin, il lui parut plus assuré d'empoisonner Pygmalion.

Il mangeoit le plus souvent tout seul avec elle, & apprêtoit lui-même tout ce qu'il devoit manger, ne pouvant se fier qu'à ses propres mains. Il se renfermoit dans le lieu le plus reculé de son Palais, pour mieux cacher sa défiance, & pour n'être jamais observé, quand il préparoit ses repas; il n'osoit

plus chercher aucun des plaisirs de la table. Il ne pouvoit se résoudre à manger d'aucune des choses qu'il ne savoit pas apprêter lui-même. Ainsi non seulement toutes les viandes cuites avec des ragoûts par des cuisiniers, mais encore le vin, le pain, le sel, l'huile, le lait, & tous les autres alimens ordinaires ne pouvoient être de son usage : il ne mangeoit que des fruits qu'il avoit cueillis lui-même dans son jardin, ou des légumes qu'il avoit semés, & qu'il faisoit cuire. Au reste, il ne buvoit jamais d'autre eau que de celle qu'il puisoit lui-même dans une fontaine, qui étoit renfermée dans un endroit de son Palais, dont il gardoit toujours la clef. Quoiqu'il parût si rempli de confiance pour Astarbé, il ne laissoit pas de se précautionner contre elle; il la faisoit toujours manger & boire avant lui de tout ce qui devoit servir à son repas, afin qu'il ne pût point être empoisonné sans elle, & qu'elle n'eût aucune espérance de vivre plus long-tems que

lui. Mais elle prit du contrepoison, qu'une vieille femme encore plus méchante qu'elle, & qui étoit la confidente de ses amours, lui avoit fourni; après quoi elle ne craignit plus d'empoisonner le Roi.

Voici comment elle y parvint. Dans le moment où ils alloient commencer leur repas, cette vieille dont j'ai parlé, fit tout d'un coup du bruit à une porte. Le Roi, qui croyoit toujours qu'on alloit le tuer, se trouble, & court à cette porte pour voir si elle étoit assez bien fermée. La vieille se retire. Le Roi demeure interdit, ne sachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu. Il n'ose pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Astarbé le rassure, le flatte & le presse de manger; elle avoit déja jetté du poison dans sa coupe d'or pendant qu'il étoit allé à la porte. Pygmalion, selon sa coutume, la fit boire la premiere; elle but sans crainte, se fiant au contrepoison. Pygmalion but aussi, & peu de tems après il tomba

dans une défaillance. Astarbé, qui le connoissoit capable de la tuer sur le moindre soupçon, commença à déchirer ses habits, à arracher ses cheveux; & à pousser des cris lamentables; elle embrassoit le Roi mourant; elle le tenoit serré entre ses bras; elle l'arrosoit d'un torrent de larmes: car les larmes ne coutoient rien à cette femme artificieuse. Enfin, quand elle vit que les forces du Roi étoient épuisées, & qu'il étoit comme agonisant, dans la crainte qu'il ne revînt, & qu'il ne voulût la faire mourir avec lui, elle passa des caresses & des plus tendres marques d'amitié à la plus horrible fureur; elle se jetta sur lui, & l'étouffa. Ensuite elle arracha de son doigt l'Anneau royal, lui ôta le Diadême; & fit entrer Joazar, à qui elle donna l'un & l'autre. Elle crut que tous ceux qui avoient été attachés à elle, ne manqueroient pas de suivre sa passion, & que son amant seroit proclamé Roi. Mais ceux qui avoient été les plus empressés à lui

plaire, étoient des esprits bas & mercenaires qui étoient incapables d'une sincere affection. D'ailleurs ils manquoient de courage, & craignoient les ennemis qu'Astarbé s'étoit attirés. Enfin, ils craignoient encore plus la hauteur, la dissimulation & la cruauté de cette femme impie. Chacun pour sa propre sûreté desiroit qu'elle pérît.

Cependant tout le Palais est plein d'un tumulte affreux; on entend partout les cris de ceux qui disent: Le Roi est mort. Les uns sont effrayés, les autres courent aux armes. Tous paroissent en peine des suites, mais ravis de cette nouvelle. La renommée la fait voler de bouche en bouche dans toute la grande ville de Tyr, & il ne se trouve pas un seul homme qui regrette le Roi; sa mort est la délivrance & la consolation de tout le peuple.

Narbal, frappé d'un coup si terrible, déplora, en homme de bien, le

malheur de Pygmalion, qui s'étoit trahi lui-même en se livrant à l'impie Astarbé, & qui avoit mieux aimé être un tyran monstrueux, que d'être, selon le devoir d'un Roi, le pere de son peuple. Il songea au bien de l'Etat, & se hâta de rallier tous les gens de bien pour s'opposer à Astarbé, sous laquelle on auroit vu un regne encore plus dur que celui qu'on voyoit finir.

Narbal savoit que Baléazar ne fut point noyé quand on le jetta dans la mer. Ceux qui assurerent Astarbé qu'il étoit mort, parlerent ainsi, croyant qu'il l'étoit : mais à la faveur de la nuit il s'étoit sauvé en nageant, & des Marchands de Crete, touchés de compassion, l'avoient reçu dans leur barque. Il n'avoit pas osé retourner dans le Royaume de son pere, soupçonnant qu'on avoit voulu le faire périr, & craignant autant la cruelle jalousie de Pygmalion, que les artifices d'Astarbé. Il demeura long-tems errant & travesti sur les bords de la mer en Syrie, où les

Marchands Crétois l'avoient laissé ; il fut même obligé de garder un troupeau pour gagner sa vie. Enfin, il trouva moyen de faire savoir à Narbal l'état où il étoit ; il crut pouvoir confier son secret & sa vie à un homme d'une vertu si éprouvée. Narbal, maltraité par le pere, ne laissa pas d'aimer le fils, & de veiller pour ses intérêts : mais il n'en prit soin que pour l'empêcher de manquer jamais à ce qu'il devoit à son pere, & il l'engagea à souffrir patiemment sa mauvaise fortune.

Baléazar avoit mandé à Narbal : Si vous jugez que je puisse vous aller trouver, envoyez-moi un anneau d'or, & je comprendrai aussi-tôt qu'il sera tems de vous aller joindre. Narbal ne jugea pas à propos, pendant la vie de Pygmalion, de faire venir Baléazar : il auroit tout hazardé pour la vie du Prince & pour la sienne propre ; tant il étoit difficile de se garantir des recherches rigoureuses de Pygmalion. Mais aussi-tôt que ce malheureux Roi eut

ſait une fin digne de ſes crimes, Narbal ſe hâta d'envoyer l'anneau d'or à Baléazar. Baléazar partit auſſi-tôt, & arriva aux portes de Tyr, dans le tems que toute la Ville étoit en trouble pour ſavoir qui ſuccéderoit à Pygmalion. Il fut aiſément reconnu par les principaux Tyriens & par tout le peuple. On l'aimoit, non pour l'amour du feu Roi ſon pere, qui étoit haï univerſellement, mais à cauſe de ſa douceur & de ſa modération. Ses longs malheurs mêmes lui donnoient je ne ſais quel éclat qui relevoit toutes ſes bonnes qualités, & qui attendriſſoit tous les Tyriens en ſa faveur.

Narbal aſſembla les Chefs du peuple, les Vieillards qui formoient le Conſeil, & les Prêtres de la grande Déeſſe de Phénicie. Ils ſaluerent Baléazar comme leur Roi, & le firent proclamer par les Hérauts. Le peuple répondit par mille acclamations de joie. Aſtarbé les entendit du fond du Palais, où elle étoit renfermée avec ſon lâche

& infame Joazar. Tous les méchans dont elle s'étoit servie pendant la vie de Pygmalion, l'avoient abandonnée; car les méchans craignent les méchans, s'en défient, & ne souhaitent point de les voir en crédit. Les hommes corrompus connoissent combien leurs semblables abuseroient de l'autorité, & quelle seroit leur violence. Mais pour les bons, les méchans s'en accommodent mieux, parce qu'au moins ils esperent trouver en eux de la modération & de l'indulgence. Il ne restoit plus autour d'Astarbé que certains complices de ses crimes les plus affreux, & qui ne pouvoient attendre que le supplice.

On força le Palais; ces scélérats n'oserent pas résister long-tems, & ne songerent qu'à s'enfuir. Astarbé, déguisée en esclave, voulut se sauver; mais un soldat la reconnut; elle fut prise, & on eut bien de la peine à empêcher qu'elle ne fût déchirée par le peuple en fureur. Déja on avoit commencé à la traîner dans la boue; mais

Narbal la tira des mains de la populace. Alors elle demanda à parler à Baléazar, espérant de l'éblouir par ses charmes, & de lui faire espérer qu'elle lui découvriroit des secrets importans. Baléazar ne put refuser de l'écouter. D'abord elle montra avec sa beauté une douceur & une modestie capable de toucher les cœurs les plus irrités. Elle flatta Baléazar par les louanges les plus délicates & les plus insinuantes ; elle lui représenta combien Pygmalion l'avoit aimée ; elle le conjura par ses cendres d'avoir pitié d'elle ; elle invoqua les Dieux comme si elle les eût sincérement adorés ; elle versa des torrens de larmes ; elle se jetta aux genoux du nouveau Roi ; mais ensuite elle n'oublia rien pour lui rendre suspects & odieux tous ses serviteurs les plus affectionnés. Elle accusa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pygmalion, & d'avoir essayé de suborner les peuples pour se faire Roi au préjudice de Baléazar. Elle ajouta qu'il vouloit

empoisonner ce jeune Prince ; elle inventa de semblables calomnies contre tous les autres Tyriens qui aiment la vertu ; elle espéroit de trouver, dans le cœur de Baléazar, la même défiance & les mêmes soupçons qu'elle avoit vus dans celui du Roi son pere. Mais Baléazar ne pouvant plus souffrir la noire malignité de cette femme, l'interrompit, & appella des gardes. On la mit en prison ; les plus sages vieillards furent commis pour examiner toutes ses actions.

On découvrit avec horreur qu'elle avoit empoisonné & étouffé Pygmalion. Toute la suite de sa vie parut un enchaînement continuel de crimes monstrueux. On alloit la condamner au supplice qui est destiné à punir les plus grands crimes dans la Phénicie ; c'est d'être brûlé à petit feu. Mais quand elle comprit qu'il ne lui restoit plus aucune espérance, elle devint semblable à une furie sortie de l'enfer ; elle avala du poison qu'elle portoit toujours sur

elle pour se faire mourir, en cas qu'on voulût lui faire souffrir de longs tourmens. Ceux qui la gardoient, apperçurent qu'elle souffroit une violente douleur, ils voulurent la secourir; mais elle ne voulut jamais leur répondre, & elle fit signe qu'elle ne vouloit aucun soulagement. On lui parla des justes Dieux qu'elle avoit irrités : au lieu de témoigner la confusion & le repentir que ses fautes méritoient, elle regarda le ciel avec mépris & arrogance, comme pour insulter aux Dieux.

La rage & l'impiété étoient peintes sur son visage mourant; on ne voyoit plus aucun reste de cette beauté qui avoit fait le malheur de tant d'hommes. Toutes ses graces étoient effacées; ses yeux éteints rouloient dans sa tête, & jettoient des regards farouches. Un mouvement convulsif agitoit ses levres, & tenoit sa bouche ouverte d'une horrible grandeur. Tout son visage tiré & rétreci faisoit des grimaces hideuses; une pâleur livide & une froideur

mortelle avoient saisi tout son corps : quelquefois elle sembloit se ranimer ; mais ce n'étoit que pour pousser des hurlemens. Enfin elle expira, laissant remplis d'horreur & d'effroi tous ceux qui la virent. Ses manes impies descendirent sans doute dans ces tristes lieux, où les cruelles Danaïdes puisent éternellement de l'eau dans des vases percés ; où Ixion tourne à jamais sa roue ; où Tantale, brûlant de soif, ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ses levres ; où Siziphe roule inutilement un rocher qui retombe sans cesse ; & où Titie sentira éternellement dans ses entrailles toujours renaissantes, un vautour qui les ronge.

Baléazar, délivré de ce monstre, rendit graces aux Dieux par d'innombrables sacrifices. Il a commencé son regne par une conduite toute opposée à celle de Pygmalion. Il s'est appliqué à faire refleurir le commerce, qui languissoit tous les jours de plus en plus ; il a pris les conseils de Narbal pour les-

principales affaires, & n'eſt pourtant pas gouverné par lui; car il veut tout voir par lui-même: il écoute tous les différens avis qu'on veut lui donner, & décide enſuite ſur ce qui lui paroît le meilleur; il eſt aimé des peuples. En poſſédant les cœurs, il poſſede plus de tréſors que ſon pere n'en avoit amaſſés par ſon avarice cruelle; car il n'y a aucune famille qui ne lui dónnât tout ce qu'elle a de bien, s'il ſe trouvoit dans une preſſante néceſſité: ainſi ce qu'il leur laiſſe eſt plus à lui, que s'il le leur ôtoit. Il n'a pas beſoin de ſe précautionner pour la sûreté de ſa vie; car il a toujours autour de lui la plus sûre garde, qui eſt l'amour des peuples. Il n'y a aucun de ſes Sujets qui ne craigne de le perdre, & qui ne hazardât ſa propre vie pour conſerver celle d'un ſi bon Roi. Il vit heureux, & tout ſon peuple eſt heureux avec lui; il craint de charger trop ſes peuples; ſes peuples craignent de ne pas lui offrir une aſſez grande partie de leurs biens: il les laiſſe

dans l'abondance, & cette abondance ne les rend, ni indociles, ni insolens; car ils sont laborieux, adonnés au commerce, fermes à conserver la pureté des anciennes loix. La Phénicie est remontée au plus haut point de sa grandeur & de sa gloire. C'est à son jeune Roi qu'elle doit tant de prospérités.

Narbal gouverne sous lui. O Télémaque! s'il vous voyoit maintenant, avec quelle joie vous combleroit-il de présens? Quel plaisir seroit-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans votre patrie? Ne suis-je pas heureux de faire ce qu'il voudroit pouvoir faire lui-même, & d'aller dans l'Isle d'Ithaque mettre sur le trône le fils d'Ulysse, afin qu'il y regne aussi sagement que Baléazar regne à Tyr?

Après qu'Adoam eut ainsi parlé, Télémaque, charmé de l'histoire que ce Phénicien venoit de raconter, & plus encore, des marques d'amitié qu'il en recevoit dans son malheur, l'embrassa

braſſa tendrement. Enſuite Adoam lui demanda par quelle aventure il étoit entré dans l'Iſle de Calypſo. Télémaque lui fit, à ſon tour, l'hiſtoire de ſon départ de Tyr; de ſon paſſage dans l'Iſle de Cypre; de la maniere dont il avoit retrouvé Mentor; de leur voyage en Crete; des jeux publics pour l'élection d'un Roi après la fuite d'Idoménée; de la colere de Vénus; de leur naufrage; du plaiſir avec lequel Calypſo les avoit reçus; de la jalouſie de cette Déeſſe contre une de ſes Nymphes, & de l'action de Mentor qui avoit jetté ſon ami dans la mer dès qu'il vit le vaiſſeau Phénicien.

Après ces entretiens, Adoam fit ſervir un magnifique repas; & pour témoigner une plus grande joie, il raſſembla tous les plaiſirs dont on pouvoit jouir. Pendant le repas, qui fut ſervi par de jeunes Phéniciens vêtus de blanc & couronnés de fleurs, on brûla les plus exquis parfums de l'Orient. Tous les bancs des Rameurs étoient pleins

de joueurs de flûtes. Achitoas les interrompoit de tems en tems par les doux accords de sa voix & de sa lyre, dignes d'être entendues à la table des Dieux, & de ravir les oreilles d'Apollon même. Les Tritons, les Néréides, toutes les Divinités qui obéissent à Neptune, les monstres marins mêmes sortoient de leurs grottes humides & profondes pour venir en foule autour du vaisseau, charmés par cette mélodie. Une troupe de jeunes Phéniciens, d'une rare beauté, & vêtus de fin lin plus blanc que la neige, danserent long-tems les danses de leur pays, puis celles d'Egypte, & enfin celles de la Grece. De tems en tems des trompettes faisoient retentir l'onde jusqu'aux rivages éloignés. Le silence de la nuit, le calme de la mer, la lumiere tremblante de la Lune répandue sur la face des ondes, le sombre azur du ciel, semé de brillantes étoiles, servoient à rendre ce spectacle encore plus beau.

Télémaque, d'un naturel vif & sen-

ſible, goutoit tous ces plaiſirs; mais il n'oſoit y livrer ſon cœur. Depuis qu'il avoit éprouvé avec tant de honte, dans l'Iſle de Calypſo, combien la jeuneſſe eſt prompte à s'enflammer, tous les plaiſirs même les plus innocens lui faiſoient peur; tout lui étoit ſuſpect. Il regardoit Mentor; il cherchoit ſur ſon viſage & dans ſes yeux ce qu'il devoit penſer de tous ces plaiſirs.

Mentor étoit bien-aiſe de le voir dans cet embarras, & ne faiſoit pas ſemblant de le remarquer. Enfin, touché de la modération de Télémaque, il lui dit en ſouriant : Je comprends ce que vous craignez; vous êtes louable de cette crainte : mais il ne faut pas la pouſſer trop loin. Perſonne ne ſouhaitera jamais plus que moi que vous goutiez des plaiſirs, mais des plaiſirs qui ne vous paſſionnent, ni ne vous amolliſſent point. Il vous faut des plaiſirs qui vous délaſſent, & que vous goutiez en vous poſſédant, mais non pas des plaiſirs qui vous entraînent. Je vous

souhaite des plaisirs doux & modérés, qui ne vous ôtent point la raison, & qui ne vous rendent jamais semblable à une bête en fureur. Maintenant il est à propos de vous délasser de toutes vos peines. Goutez avec complaisance pour Adoam, les plaisirs qu'il vous offre. Réjouissez-vous, Télémaque, réjouissez-vous. La sagesse n'a rien d'austere, ni d'affecté : c'est elle qui donne les vrais plaisirs; elle seule sait les assaisonner pour les rendre purs & durables; elle sait mêler les jeux & les ris avec les occupations graves & sérieuses; elle prépare le plaisir par le travail, & elle délasse du travail par le plaisir. La sagesse n'a point de honte de paroître enjouée quand il le faut.

En disant ces paroles, Mentor prit une lyre, & en joua avec tant d'art, qu'Achitoas jaloux laissa tomber la sienne de dépit; ses yeux s'allumoient, son visage troublé changea de couleur: tout le monde eût apperçu sa peine & sa honte, si la lyre de Mentor n'eût en-

levé l'ame de tous les aſſiſtans. A peine oſoit-on reſpirer, de peur de troubler le ſilence, & de perdre quelque choſe de ce chant divin; on craignoit toujours qu'il ne finît trop tôt. La voix de Mentor n'avoit aucune douceur efféminée; mais elle étoit flexible, forte, & elle paſſionnoit juſqu'aux moindres choſes.

Il chanta d'abord les louanges de Jupiter, Pere & Roi des Dieux & des hommes, qui d'un ſigne de ſa tête ébranle l'Univers. Puis il repréſenta Minerve qui ſort de ſa tête, c'eſt-à-dire, la ſageſſe que ce Dieu forme au-dedans de lui-même, & qui ſort de lui pour inſtruire les hommes dociles. Mentor chanta ces vérités d'une voix ſi touchante, & avec tant de religion, que toute l'aſſemblée crut être tranſportée au plus haut de l'Olympe à la face de Jupiter, dont les regards ſont plus perçans que ſon tonnerre. Enſuite il chanta le malheur du jeune Narciſſe, qui, devenant follement amoureux de

ſa propre beauté, qu'il regardoit ſans ceſſe au bord d'une fontaine, ſe conſuma lui-même de douleur, & fut changé en une fleur qui porte ſon nom. Enfin, il chanta auſſi la funeſte mort du bel Adonis, qu'un ſanglier déchira, & que Vénus, paſſionnée pour lui, ne put ranimer en faiſant au ciel des plaintes ameres.

Tous ceux qui l'écouterent, ne purent retenir leurs larmes, & chacun ſentoit je ne ſais quel plaiſir en pleurant. Quand il eut ceſſé de chanter, les Phéniciens étonnés ſe regardoient les uns les autres. L'un diſoit : C'eſt Orphée; c'eſt ainſi qu'avec une lyre il apprivoiſoit les bêtes farouches, & enlevoit les bois & les rochers; c'eſt ainſi qu'il enchanta Cerbere, qu'il ſuſpendit les tourmens d'Ixion & des Danaïdes, & qu'il toucha l'inexorable Pluton, pour tirer des enfers la belle Euridice. Un autre s'écrioit : Non, c'eſt Linus, fils d'Apollon. Un autre répondit : Vous vous trompez, c'eſt Apollon lui-mê-

me. Télémaque n'étoit guères moins ſurpris que les autres ; car il ignoroit que Mentor ſût avec tant de perfection chanter & jouer de la lyre. Achitoas, qui avoit eu le loiſir de cacher ſa jalouſie, commença à donner des louanges à Mentor : mais il rougit en le louant, & il ne put achever ſon diſcours. Mentor, qui voyoit ſon trouble, prit la parole, comme s'il eût voulu l'interrompre, & tâcha de le conſoler, en lui donnant toutes les louanges qu'il méritoit. Achitoas ne fut point conſolé ; car il ſentoit que Mentor le ſurpaſſoit encore plus par ſa modeſtie, que par les charmes de ſa voix.

Cependant Télémaque dit à Adoam : Je me ſouviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fites dans la Bétique depuis que nous fumes partis d'Egypte. La Bétique eſt un pays dont on raconte tant de merveilles, qu'à peine peut-on les croire. Daignez m'apprendre ſi tout ce qu'on en dit eſt vrai. Je ſerai bien-aiſe, dit Adoam, de vous

dépeindre ce fameux pays digne de votre curioſité, & qui ſurpaſſe tout ce que la renommée en publie. Auſſi-tôt il commença ainſi :

Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile, & ſous un ciel doux, qui eſt toujours ſerein. Le pays a pris le nom de ce fleuve qui ſe jette dans le grand Océan, aſſez près des colonnes d'Hercule, & de cet endroit où la mer furieuſe, rompant ſes digues, ſépara autrefois la terre de Tarſis, d'avec la grande Afrique. Ce pays ſemble avoir conſervé les délices de l'âge d'or. Les hivers y ſont tiedes, & les rigoureux Aquilons n'y ſoufflent jamais. L'ardeur de l'été y eſt toujours tempérée par des zéphyrs rafraîchiſſans qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainſi toute l'année n'eſt qu'un heureux hymen du printems & de l'automne, qui ſemblent ſe donner la main. La terre, dans les vallons & dans les campagnes unies, y porte chaque année une double moiſſon. Les chemins

y ſont bordés de lauriers, de grenadiers, de jaſmins, & d'autres arbres toujours verds & toujours fleuris. Les montagnes ſont couvertes de troupeaux qui fourniſſent des laines fines recherchées de toutes les nations connues. Il y a pluſieurs mines d'or & d'argent dans ce beau pays. Mais les habitans ſimples, & heureux dans leur ſimplicité, ne daignent pas ſeulement compter l'or & l'argent parmi leurs richeſſes ; ils n'eſtiment que ce qui ſert véritablement aux beſoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or & l'argent parmi eux employés aux mêmes uſages que le fer ; par exemple, pour des ſocs de charrue. Comme ils ne faiſoient aucun commerce au-dehors, ils n'avoient beſoin d'aucune monnoie. Ils ſont preſque tous Bergers, ou Laboureurs. On voit en ce pays peu d'artiſans ; car ils ne veulent ſouffrir que les arts qui ſervent aux véritables néceſſi-

tés des hommes ; encore même la plupart des hommes en ce pays étant adonnés à l'agriculture, ou à conduire des troupeaux, ne laissent pas d'exercer les arts nécessaires à leur vie simple & frugale.

Les femmes filent cette laine, & en font des étoffes fines & d'une merveilleuse blancheur; elles font le pain, apprêtent à manger, & ce travail leur est facile ; car on ne vit en ce pays que de fruits, ou de lait, & rarement de viande. Elles emploient le cuir de leurs moutons à faire une légere chaussure pour elles, pour leurs maris & pour leurs enfans ; elles font des tentes, dont les unes sont de peaux cirées, & les autres d'écorces d'arbres ; elles font & lavent tous les habits de la famille, tiennent les maisons dans un ordre & une propreté admirable. Leurs habits sont aisés à faire ; car en ce doux climat, on ne porte qu'une piece d'étoffe fine & légere, qui n'est point taillée, & que chacun met à longs plis autour

de ſon corps pour la modeſtie, lui donnant la forme qu'il veut.

Les hommes n'ont d'autres arts à exercer, outre la culture des terres & la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois & le fer en œuvre ; encore même ne ſe ſervent-ils guères du fer, excepté pour les inſtrumens néceſſaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur ſont inutiles ; car ils ne bâtiſſent jamais de maiſon. C'eſt, diſent-ils, s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous ; il ſuffit de ſe défendre des injures de l'air. Pour tous les autres arts eſtimés chez les Grecs, chez les Egyptiens, & chez tous les autres peuples bien policés, ils les déteſtent comme des inventions de la vanité & de la molleſſe.

Quand on leur parle des peuples, qui ont l'art de faire des bâtimens ſuperbes, des meubles d'or & d'argent, des étoffes ornées de broderies & de pierres précieuſes, des parfums exquis,

des mêts délicieux, des instrumens, dont l'harmonie charme; ils répondent en ces termes : Ces peuples sont bien malheureux d'avoir employé tant de travail & d'industrie à se corrompre eux-mêmes: ce superflu amollit, enivre, tourmente ceux qui le possedent; il tente ceux qui en sont privés, de vouloir l'acquérir par l'injustice & par la violence. Peut-on nommer bien un superflu, qui ne sert qu'à rendre les hommes mauvais? Les hommes de ce pays sont-ils plus sains & plus robustes que nous? Vivent-ils plus long-tems? Sont-ils plus unis entre eux? Menent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaie? Au contraire, ils doivent être jaloux les uns des autres, rongés par une lâche & noire envie, toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice; incapables de plaisirs purs & simples, puisqu'ils sont esclaves de tant de fausses nécessités, dont ils font dépendre tout leur bonheur.

C'est ainsi, continuoit Adoam, que

parlent ces hommes ſages, qui n'ont appris la ſageſſe qu'en étudiant la ſimple nature. Ils ont horreur de notre politeſſe, & il faut avouer que la leur eſt grande dans leur aimable ſimplicité. Ils vivent tous enſemble ſans partager les terres; chaque famille eſt gouvernée par ſon chef, qui en eſt le véritable Roi. Le pere de famille eſt en droit de punir chacun de ſes enfans, ou petits enfans, qui fait une mauvaiſe action: mais avant que de le punir, il prend l'avis du reſte de la famille. Ces punitions n'arrivent preſque jamais; car l'innocence des mœurs, la bonne-foi, l'obéiſſance & l'horreur du vice habitent dans cette heureuſe terre. Il ſemble qu'Aſtrée, qu'on dit qui eſt retirée dans le ciel, eſt encore ici bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de Juges parmi eux; car leur propre conſcience les juge. Tous les biens ſont communs; les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux ſont des richeſſes ſi abondantes,

que des peuples si sobres & si modérés n'ont pas besoin de les partager. Chaque famille errante dans ce beau pays, transporte ses tentes d'un lieu à l'autre, quand elle a consumé les fruits, & épuisé les pâturages de l'endroit où elle s'étoit mise. Ainsi ils n'ont point d'intérêts à soutenir les uns contre les autres, & ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble. C'est le retranchement des vaines richesses & des plaisirs trompeurs qui leur conserve cette paix, cette union & cette liberté. Ils sont tous libres, tous égaux.

On ne voit parmi eux aucune distinction, que celle qui vient de l'expérience des sages vieillards, ou de la sagesse extraordinaire de quelques jeunes hommes, qui égalent les vieillards consommés en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle & empestée dans ce pays chéri des Dieux. Jamais le sang humain n'a rougi cette terre; à peine y voit-on cou-

ler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles ſanglantes, des rapides conquêtes, des renverſemens d'Etats qu'on voit dans les autres Nations, ils ne peuvent aſſez s'étonner. Quoi, diſent-ils, les hommes ne ſont-ils pas aſſez mortels, ſans ſe donner encore les uns aux autres une mort précipitée? La vie eſt ſi courte, & il ſemble qu'elle leur paroiſſe trop longue. Sont-ils ſur la terre pour ſe déchirer les uns les autres, & pour ſe rendre mutuellement malheureux?

Au reſte, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les Conquérans, qui ſubjuguent les grands Empires. Quelle folie, diſent-ils, de mettre ſon bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, ſi on veut les gouverner avec raiſon & ſuivant la juſtice! Mais pourquoi prendre plaiſir à les gouverner malgré eux? C'eſt tout ce qu'un homme ſage peut faire, que de s'aſſujettir à gouverner un peuple

docile, dont les Dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme son pere & son pasteur. Mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'est se rendre très-misérable, pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'esclavage. Un conquérant est un homme que les Dieux, irrités contre le genre humain, ont donné à la terre dans leur colere pour ravager les Royaumes, pour répandre par-tout l'effroi, la misere, le désespoir, & pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire ne la trouve-t-il pas assez, en conduisant avec sagesse ce que les Dieux ont mis dans ses mains? Croit-il ne pouvoir mériter des louanges qu'en devenant violent, injuste, hautain, usurpateur & tyrannique sur tous ses voisins? Il ne faut jamais songer à la guerre, que pour défendre sa liberté. Heureux celui qui, n'étant point esclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui son esclave! Ces grands

Conquérans, qu'on nous dépeint avec tant de gloire, ressemblent à ces fleuves débordés qui paroissent majestueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes qu'ils devroient seulement arroser.

Après qu'Adoam eut fait cette peinture de la Bétique, Télémaque charmé lui fit diverses questions curieuses. Ces peuples, lui dit-il, boivent-ils du vin? Ils n'ont garde d'en boire, reprit Adoam, car ils n'ont jamais voulu en faire. Ce n'est pas qu'ils manquent de raisins; aucune terre n'en porte de plus délicieux: mais ils se contentent de manger le raisin comme les autres fruits, & ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes. C'est une espece de poison, disent-ils, qui met en fureur. Il ne fait pas mourir l'homme, mais il le rend bête. Les hommes peuvent conserver leur santé & leurs forces sans vin. Avec le vin, ils courent risque de ruiner leur santé & de perdre les bonnes mœurs.

Télémaque disoit ensuite : Je voudrois bien savoir quelles loix reglent les mariages dans cette Nation. Chaque homme, répondit Adoam, ne peut avoir qu'une femme, & il faut qu'il la garde tant qu'elle vit. L'honneur des hommes en ce pays dépend autant de leur fidélité à l'égard de leurs femmes, que l'honneur des femmes dépend chez les autres peuples de leur fidélité pour leurs maris. Jamais peuple ne fut si honnête, ni si jaloux de la pureté.. Les femmes y sont belles & agréables, mais simples, modestes & laborieuses. Les mariages y sont paisibles, féconds, sans tache. Le mari & la femme semblent n'être plus qu'une seule personne en deux corps différens; le mari & la femme partagent ensemble tous les soins domestiques : le mari regle toutes les affaires du dehors; la femme se renferme dans son ménage : elle soulage son mari, elle paroît n'être faite que pour lui plaire; elle gagne sa confiance, & le charme moins par sa

beauté que par sa vertu. Le vrai charme de leur société dure autant que leur vie. La sobriété, la modération & les mœurs pures de ce peuple lui donnent une vie longue & exempte de maladie. On y voit des vieillards de cent & de six vingts ans, qui ont encore de la gaieté & de la vigueur.

Il me reste, ajoutoit Télémaque, à savoir comment ils font pour éviter la guerre avec les autres peuples voisins. La nature, dit Adoam, les a séparés des autres peuples, d'un côté par la mer, & de l'autre par de hautes montagnes vers le Nord. D'ailleurs les peuples voisins les respectent à cause de leur vertu. Souvent les autres Nations ne pouvant s'accorder ensemble, les ont pris pour juges de leurs différends, & leur ont confié les terres & les Villes qu'ils disputoient entre eux. Comme cette sage Nation n'a jamais fait aucune violence, personne ne se défie d'elle. Ils rient, quand on leur parle des Rois qui ne peuvent régler entre eux les

frontieres de leurs Etats. Peut-on craindre, disent-ils, que la terre manque aux hommes ? Il y en aura toujours plus qu'ils n'en pourront cultiver. Tandis qu'il restera des terres libres & incultes, nous ne voudrions pas même défendre les nôtres contre des voisins qui viendroient s'en saisir. On ne trouve, dans tous les habitans de la Bétique, ni orgueil, ni hauteur, ni mauvaise foi, ni envie d'étendre leur domination. Ainsi leurs voisins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple, & ils ne peuvent espérer de s'en faire craindre; c'est pourquoi ils les laissent en repos. Ce peuple abandonneroit son pays, ou se livreroit à la mort, plutôt que d'accepter la servitude. Ainsi il est autant difficile à subjuguer, qu'il est incapable de vouloir subjuguer les autres. C'est ce qui fait une paix profonde entre eux & leurs voisins.

Adoam finit ce discours, en racontant de quelle maniere les Phéniciens faisoient leur commerce dans la Béti-

que. Ces peuples, disoit-il, furent étonnés quand ils virent venir au travers des ondes de la mer des hommes étrangers qui venoient de si loin : ils nous laisserent fonder une Ville dans l'Isle de Gades. Ils nous reçurent même chez eux avec bonté, & nous firent part de tout ce qu'ils avoient, sans vouloir de nous aucun paiement. De plus, ils nous offrirent de nous donner libéralement tout ce qui leur resteroit de leurs laines, après qu'ils en auroient fait leur provision pour leur usage. En effet, ils nous en envoyerent un riche présent. C'est un plaisir pour eux que de donner aux étrangers leur superflu.

Pour leurs mines, ils n'eurent aucune peine à nous les abandonner; elles leur étoient inutiles. Il leur paroissoit que les hommes n'étoient guères sages d'aller chercher par tant de travaux dans les entrailles de la terre, ce qui ne peut les rendre heureux, ni satisfai-

re à aucun vrai besoin. Ne creusez point, nous disoient-ils, si avant dans la terre; contentez-vous de la labourer, elle vous donnera de véritables biens, qui vous nourriront; vous en tirerez des fruits qui valent mieux que l'or & que l'argent, puisque les hommes ne veulent de l'or & de l'argent que pour en acheter les alimens qui soutiennent la vie.

Nous avons souvent voulu leur apprendre la navigation, & mener les jeunes hommes de leur pays dans la Phénicie; mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfans apprissent à vivre comme nous. Ils apprendroient, nous disoient-ils, à avoir besoin de toutes les choses qui vous sont devenues nécessaires. Ils voudroient les avoir; ils abandonneroient la vertu pour les obtenir par de mauvaises industries. Ils deviendroient comme un homme qui a de bonnes jambes, & qui, perdant l'habitude de marcher, s'accoutume en-

fin au besoin d'être toujours porté comme un malade. Pour la navigation, ils l'admirent à cause de l'industrie de cet art : mais ils croient que c'est un art pernicieux. Si ces gens-là, disent-ils, ont suffisamment en leur pays ce qui est nécessaire à la vie, que vont-ils chercher en un autre ? Ce qui suffit au besoin de la nature, ne leur suffit-il pas ? Ils mériteroient de faire naufrage, puisqu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes, pour assouvir l'avarice des Marchands, & pour flatter les passions des autres hommes.

Télémaque étoit ravi d'entendre ce discours d'Adoam, & se réjouissoit qu'il y eût encore au monde un peuple, qui, suivant la droite nature, fût si sage & si heureux tout ensemble. O ! combien ces mœurs, disoit-il, sont-elles éloignées des mœurs vaines & ambitieuses des peuples qu'on croit les plus sages ! Nous sommes tellement gâtés, qu'à peine pouvons-nous croire

que cette ſimplicité ſi naturelle puiſſe être véritable. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme une belle fable, & il doit regarder les nôtres comme un ſonge monſtrueux.

Fin du huitieme Livre.



LES



Gravé par le Grand

Mentor et Télémaque arrivent a Salante, lorsqu'Idoménée preparoit un Sacrifice à Jupiter pour le succès de la guerre.



LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE NEUVIEME.

SOMMAIRE.

Vénus, toujours irritée contre Télémaque, en demande la perte à Jupiter. Mais les destinées ne permettant pas qu'il périsse, la Déesse va concerter avec Neptune les moyens de l'éloigner d'Ithaque, où Adoam le conduisoit. Ils emploient une Divinité trompeuse pour surprendre le Pilote Athamas, qui, croyant arriver en Ithaque, entre à pleines voiles dans le port des Salentins. Leur Roi Idoménée reçoit

Télémaque dans sa nouvelle Ville, où il préparoit actuellement un sacrifice à Jupiter pour le succès d'une guerre contre les Manduriens. Le Sacrificateur, consultant les entrailles des Victimes, fait tout espérer à Idoménée, & lui fait entendre qu'il devra son bonheur à ses deux nouveaux Hôtes.

PENDANT que Télémaque & Adoam s'entretenoient de la sorte, oubliant le sommeil, & n'appercevant pas que la nuit étoit déjà au milieu de sa course, une Divinité ennemie & trompeuse les éloignoit d'Ithaque, que leur Pilote Athamas cherchoit en vain. Neptune, quoique favorable aux Phéniciens, ne pouvoit supporter plus long-tems que Télémaque eût échappé à la tempête qui l'avoit jetté contre les rochers de l'Isle de Calypso. Vénus étoit encore plus irritée de voir ce jeune homme qui triomphoit, ayant vaincu l'Amour & tous

ſes charmes. Dans le tranſport de ſa douleur, elle quitta Cythere, Paphos, Idalie, & tous les honneurs qu'on lui rend dans l'Iſle de Cypre. Elle ne pouvoit plus demeurer dans des lieux où Télémaque avoit mépriſé ſon Empire. Elle monte vers l'éclatant Olympe, où les Dieux étoient aſſemblés auprès du trône de Jupiter. De ce lieu ils apperçoivent les Aſtres qui roulent ſous leurs pieds; ils voient le globe de la terre comme un petit amas de boue. Les mers immenſes ne leur paroiſſent que comme des gouttes d'eau dont ce morceau de boue eſt un peu détrempé. Les plus grands Royaumes ne ſont à leurs yeux qu'un peu de ſable qui couvre la ſurface de cette boue. Les peuples innombrables & les plus puiſſantes armées ne ſont que comme des fourmis qui ſe diſputent les unes aux autres un brin d'herbe ſur ce morceau de boue. Les Immortels rient des affaires les plus ſérieuſes qui agitent les foibles humains, & elles leur paroiſſent des jeux

d'enfans. Ce que les hommes appellent grandeur, gloire, puiſſance, profonde politique, ne paroît, à ces ſuprêmes Divinités, que miſere & foibleſſe.

C'eſt dans cette demeure ſi élevée au-deſſus de la terre, que Jupiter a poſé ſon trône immobile; ſes yeux percent juſques dans l'abyme, & éclairent juſques dans les derniers replis des cœurs: ſes regards doux & ſereins répandent le calme & la joie dans tout l'Univers. Au contraire, quand il ſecoue ſa chevelure, il ébranle le ciel & la terre. Les Dieux mêmes, éblouis des rayons de gloire qui l'environnent, ne s'en approchent qu'avec tremblement.

Toutes les Divinités céleſtes étoient dans ce moment auprès de lui. Vénus ſe préſenta avec tous les charmes qui naiſſent dans ſon ſein; ſa robe flottante avoit plus d'éclat que toutes les couleurs dont Iris ſe pare au milieu des ſombres nuages, quand elle vient promettre aux mortels effrayés la fin des tempêtes, & leur annoncer le retour du

beau tems. Sa robe étoit nouée par cette fameuſe ceinture ſur laquelle paroiſſent les graces. Les cheveux de la Déeſſe étoient attachés par derriere négligemment avec une treſſe d'or. Tous les Dieux furent ſurpris de ſa beauté, comme s'ils ne l'euſſent jamais vue, & leurs yeux en furent éblouis, comme ceux des mortels le ſont, quand Phébus, après une longue nuit, vient les éclairer par ſes rayons. Ils ſe regardoient les uns les autres avec étonnement, & leurs yeux revenoient toujours ſur Vénus. Mais ils apperçurent que les yeux de cette Déeſſe étoient baignés de larmes, & qu'une douleur amere étoit peinte ſur ſon viſage.

Cependant elle s'avançoit vers le trône de Jupiter d'une démarche douce & légere, comme le vol rapide d'un oiſeau qui fend l'eſpace immenſe des airs. Il la regarda avec complaiſance; il lui fit un doux ſouris, & ſe levant, il l'embraſſa. Ma chere fille, lui dit-il, quelle eſt votre peine? Je ne puis voir

vos larmes sans en être touché : ne craignez point de m'ouvrir votre cœur ; vous connoissez ma tendresse & ma complaisance.

Vénus lui répondit d'une voix douce, mais entrecoupée de profonds soupirs : O Pere des Dieux & des hommes ! vous qui voyez tout, pouvez-vous ignorer ce qui fait ma peine ? Minerve ne s'est pas contentée d'avoir renversé jusqu'aux fondemens, la superbe ville de Troye que je défendois, & de s'être vengée de Pâris qui avoit préféré ma beauté à la sienne ; elle conduit par toutes les terres & par toutes les mers le fils d'Ulysse, ce cruel destructeur de Troye. Télémaque est accompagné par Minerve ; c'est ce qui empêche qu'elle ne paroisse ici en son rang avec les autres Divinités ; elle a conduit ce jeune téméraire dans l'Isle de Cypre pour m'outrager : il a méprisé ma puissance ; il n'a pas daigné seulement brûler de l'encens sur mes autels ; il a témoigné avoir horreur des

fêtes que l'on célebre en mon honneur ; il a fermé son cœur à tous mes plaisirs. En vain Neptune, pour le punir, à ma priere, a irrité les vents & les flots contre lui. Télémaque, jetté par un naufrage horrible dans l'Isle de Calypso, a triomphé de l'Amour même que j'avois envoyé dans cette Isle pour attendrir le cœur de ce jeune Grec. Ni la jeunesse, ni les charmes de Calypso & de ses Nymphes, ni les traits enflammés de l'Amour n'ont pu surmonter les artifices de Minerve. Elle l'a arraché de cette Isle; me voilà confondue; un enfant triomphe de moi.

Jupiter, pour consoler Vénus, lui dit : Il est vrai, ma fille, que Minerve défend le cœur de ce jeune Grec contre toutes les fleches de votre fils, & qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune homme n'a méritée. Je suis fâché qu'il ait méprisé vos autels; mais je ne puis le soumettre à votre puissance. Je consens, pour l'amour de vous, qu'il soit encore errant par mer & par terre,

qu'il vive loin de sa patrie, exposé à toutes sortes de maux & de dangers: mais les destins ne permettent, ni qu'il périsse, ni que sa vertu succombe dans les plaisirs dont vous flattez les hommes. Consolez-vous donc, ma fille, soyez contente de tenir dans votre Empire tant d'autres Héros & tant d'Immortels.

En disant ces paroles, il fit à Vénus un souris plein de grace & de majesté. Un éclat de lumiere semblable aux plus perçans éclairs, sortit de ses yeux. En baisant Vénus avec tendresse, il répandit une odeur d'ambroisie, dont l'Olympe fut parfumé. La Déesse ne put s'empêcher d'être sensible à cette caresse du plus grand des Dieux. Malgré ses larmes & sa douleur, on vit la joie se répandre sur son visage; elle baissa son voile pour cacher la rougeur de ses joues, & l'embarras où elle se trouvoit. Toute l'assemblée des Dieux applaudit aux paroles de Jupiter; & Vénus, sans perdre un moment, alla trouver Nep-

tune pour concerter avec lui les moyens de se venger de Télémaque.

Elle raconta à Neptune ce que Jupiter lui avoit dit. Je savois déja, répondit Neptune, l'ordre immuable des destins : mais si nous ne pouvons abymer Télémaque dans les flots de la mer, du moins n'oublions rien pour le rendre malheureux, & pour retarder son retour à Ithaque. Je ne puis consentir à faire périr le vaisseau Phénicien dans lequel il est embarqué. J'aime les Phéniciens, c'est mon peuple ; nulle autre nation ne cultive comme eux mon Empire. C'est par eux que la mer est devenue le lien de la société de tous les peuples de la terre. Ils m'honorent par de continuels sacrifices sur mes Autels ; ils sont justes, sages & laborieux dans le commerce ; ils répandent par-tout la commodité & l'abondance. Non, Déesse, je ne puis souffrir qu'un de leurs vaisseaux fasse naufrage ; mais je ferai que le Pilote perdra sa route, & qu'il s'éloignera d'Ithaque où il veut aller.

Vénus, contente de cette promesse, rit avec malignité, & retourna dans son char volant sur les prés fleuris d'Idalie, où les graces, les jeux & les ris témoignerent leur joie de la revoir, dansant autour d'elle sur les fleurs qui parfument ce charmant séjour.

Neptune envoya aussi-tôt une Divinité trompeuse, semblable aux songes, excepté que les songes ne trompent que pendant le sommeil; au lieu que cette Divinité enchante le sens de ceux qui veillent. Ce Dieu mal-faisant, environné d'une foule innombrable de mensonges ailés qui voltigent autour de lui, vint répandre une liqueur subtile & enchantée sur les yeux du Pilote Athamas, qui considéroit attentivement la clarté de la Lune, le cours des étoiles & le rivage d'Ithaque, dont il découvroit déja assez près de lui les rochers escarpés. Dans ce même moment les yeux du Pilote ne lui montrerent plus rien de véritable. Un faux ciel & une terre feinte se présenterent à lui.

Les étoiles parurent comme si elles avoient changé leur cours, & qu'elles fussent revenues sur leurs pas. Tout l'Olympe sembloit se mouvoir par des loix nouvelles ; la terre même étoit changée. Une fausse Ithaque se présentoit toujours au Pilote pour l'amuser, tandis qu'il s'éloignoit de la véritable. Plus il s'avançoit vers cette image trompeuse du rivage de l'Isle, plus cette image reculoit ; elle fuyoit toujours devant lui, & il ne savoit que croire de cette fuite. Quelquefois il s'imaginoit entendre déja le bruit qu'on fait dans un port. Déja il se préparoit, selon l'ordre qu'il en avoit reçu, à aller aborder secrétement dans une petite Isle qui est auprès de la grande, pour dérober, aux amans de Pénélope conjurés contre Télémaque, le retour de celui-ci. Quelquefois il craignoit les écueils, dont cette côte de la mer est bordée, & il lui sembloit entendre l'horrible mugissement des vagues qui vont se briser contre les écueils. Puis

tout-à-coup il remarquoit que la terre paroissoit encore éloignée. Les montagnes n'étoient à ses yeux, dans cet éloignement, que comme de petits nuages qui obscurcissent quelquefois l'horizon pendant que le Soleil se couche. Ainsi Athamas étoit étonné; & l'impression de la Divinité trompeuse qui charmoit ses yeux, lui faisoit éprouver un certain saisissement qui lui avoit été jusqu'alors inconnu. Il étoit même tenté de croire qu'il ne veilloit pas, & qu'il étoit dans l'illusion d'un songe. Cependant Neptune commanda au vent d'Orient de souffler pour jetter le navire sur les côtes de l'Hespérie. Le vent obéit avec tant de violence, que le navire arriva bientôt sur le rivage que Neptune avoit marqué.

Déja l'Aurore annonçoit le jour; déja les étoiles, qui craignent les rayons du Soleil & qui en sont jalouses, alloient cacher dans l'Océan leurs sombres feux, quand le Pilote s'écria : Enfin, je n'en puis plus douter, nous touchons pres-

que à l'Isle d'Ithaque; Télémaque, réjouissez-vous, dans une heure vous pourrez revoir Pénélope, & peut-être trouver Ulysse remonté sur son trône.

A ce cri, Télémaque qui étoit immobile dans les bras du sommeil, s'éveille, se leve, monte au gouvernail, embrasse le Pilote, & de ses yeux à peine encore ouverts, regarde fixement la côte voisine. Il gémit, ne reconnoissant pas les rivages de sa patrie. Hélas! où sommes-nous, dit-il? Ce n'est point là ma chere Ithaque. Vous vous êtes trompé, Athamas; vous connoissez mal cette côte si éloignée de notre pays. Non, non, répondit Athamas, je ne puis me tromper en considérant les bords de cette Isle. Combien de fois suis-je entré dans votre port? J'en connois jusqu'aux moindres rochers; le rivage de Tyr n'est guères mieux dans ma mémoire. Reconnoissez cette montagne qui avance; voyez ce rocher qui s'éleve comme une tour; n'entendez-vous pas la vague qui se rompt contre

ces autres rochers, lorſqu'ils ſemblent menacer la mer par leur chute? Mais ne remarquez-vous pas ce Temple de Minerve qui fend la nue? Voilà la forterеſſe & la maiſon d'Ulyſſe, votre pere.

Vous vous trompez, ô Athamas, répondit Télémaque; je vois au contraire une côte aſſez relevée, mais unie; j'apperçois une Ville qui n'eſt point Ithaque. O Dieux! eſt-ce ainſi que vous vous jouez des hommes?

Pendant qu'il diſoit ces paroles, tout-à-coup les yeux d'Athamas furent changés. Le charme ſe rompit, il vit le rivage tel qu'il étoit véritablement, & reconnut ſon erreur. Je l'avoue, ô Télémaque, s'écria-t-il: quelque Divinité ennemie avoit enchanté mes yeux: je croyois voir Ithaque, & ſon image toute entiere ſe préſentoit à moi; mais dans ce moment elle diſparoît comme un ſonge. Je vois une autre Ville; c'eſt ſans doute Salente, qu'Idoménée, fugitif de Crete, vient de fonder dans

l'Hespérie ; j'apperçois des murs qui s'élevent, & qui ne sont pas encore achevés ; je vois un port qui n'est pas entiérement fortifié.

Pendant qu'Athamas remarquoit les divers ouvrages nouvellement faits dans cette Ville naissante, & que Télémaque déploroit son malheur, le vent que Neptune faisoit souffler, les fit entrer à pleines voiles dans une rade, où ils se trouverent à l'abri & tout auprès du port.

Mentor, qui n'ignoroit, ni la vengeance de Neptune, ni le cruel artifice de Vénus, n'avoit fait que sourire de l'erreur d'Athamas. Quand ils furent dans cette rade, Mentor dit à Télémaque : Jupiter vous éprouve ; mais il ne veut pas votre perte. Au contraire, il ne vous éprouve que pour vous ouvrir le chemin de la gloire. Souvenez-vous des travaux d'Hercule, ayez toujours devant vos yeux ceux de votre pere. Quiconque ne sait pas souffrir, n'a point un grand cœur. Il faut, par votre pa-

tience & votre courage, laſſer la cruelle fortune qui ſe plaît à vous perſécuter. Je crains moins pour vous les plus affreuſes diſgraces de Neptune, que je ne craignois les careſſes flatteuſes de la Déeſſe qui vous retenoit dans ſon Iſle. Que tardons-nous? Entrons dans ce port; voici un peuple ami; c'eſt chez des Grecs que nous arrivons : Idoménée, maltraité par la fortune, aura pitié des malheureux. Auſſi-tôt ils entrerent dans le port de Salente, où le vaiſſeau Phénicien fut reçu ſans peine, parce que les Phéniciens ſont en paix & en commerce avec tous les peuples de l'Univers.

Télémaque regardoit avec admiration cette Ville naiſſante. Semblable à une jeune plante, qui, ayant été nourrie par la douce roſée de la nuit, ſent dès le matin les rayons du Soleil qui viennent l'embellir : elle croît, elle ouvre ſes tendres boutons, elle étend ſes feuilles vertes, elle épanouit ſes fleurs odoriférantes avec mille couleurs

nouvelles. A chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat. Ainſi floriſſoit la nouvelle ville d'Idoménée ſur le rivage de la mer. Chaque jour, chaque heure elle croiſſoit avec magnificence, & elle montroit de loin, aux étrangers qui étoient ſur la mer, de nouveaux ornemens d'architecture qui s'élevoient juſqu'au ciel. Toute la côte retentiſſoit des cris des Ouvriers & des coups de marteaux. Les pierres étoient ſuſpendues en l'air par des grues avec des cordes. Tous les chefs animoient le peuple au travail dès que l'aurore paroiſſoit; & le Roi Idoménée, donnant par-tout ſes ordres lui-même, faiſoit avancer les ouvrages avec une incroyable diligence.

A peine le vaiſſeau Phénicien fut arrivé, que les Crétois donnerent à Télémaque & à Mentor toutes les marques d'une amitié ſincere. On ſe hâta d'avertir Idoménée de l'arrivée du fils d'Ulyſſe. Le fils d'Ulyſſe, s'écria-t-il, d'Ulyſſe, ce cher ami, ce ſage Héros,

par qui nous avons enfin renversé la ville de Troye! qu'on l'amene ici, & que je lui montre combien j'ai aimé son pere. Aussi-tôt on lui présente Télémaque, qui lui demande l'hospitalité, en lui disant son nom.

Idoménée lui répondit avec un visage doux & riant: Quand même on ne m'auroit pas dit qui vous êtes, je crois que je vous aurois connu. Voilà Ulysse lui-même; voilà ses yeux pleins de feu, & dont le regard est si ferme; voilà son air d'abord froid & réservé, qui cachoit tant de vivacité & de graces. Je reconnois même ce sourire fin, cette action négligée, cette parole douce, simple & insinuante, qui persuadoit avant qu'on eût le tems de s'en défier. Oui, vous êtes le fils d'Ulysse; mais vous serez aussi le mien. O mon fils, mon cher fils! quelle aventure vous amene sur ce rivage? Est-ce pour chercher votre pere? Hélas! je n'en ai aucune nouvelle. La fortune nous a persécutés lui & moi: il a eu le malheur

de ne pouvoir retrouver sa patrie, & j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colere des Dieux contre moi. Pendant qu'Idoménée disoit ces paroles, il regardoit fixement Mentor, comme un homme dont le visage ne lui étoit pas inconnu, mais dont il ne pouvoit retrouver le nom.

Cependant Télémaque lui répondit les larmes aux yeux : O Roi ! pardonnez-moi la douleur que je ne saurois vous cacher dans un tems où je ne devrois vous marquer que de la joie & de la reconnoissance pour vos bontés. Par le regret que vous me témoignez de la perte d'Ulysse, vous m'apprenez vous-même à sentir le malheur de ne point retrouver mon pere. Il y a déja long-tems que je le cherche dans toutes les mers. Les Dieux irrités ne me permettent pas de le revoir, ni de savoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir retourner à Ithaque, où Pénélope languit dans le desir d'être délivrée de ses Amans. J'avois cru vous trouver dans l'Isle de

Crete ; j'y ai su votre cruelle destinée ; & je ne croyois pas devoir jamais approcher de l'Hespérie où vous avez fondé un nouveau Royaume. Mais la fortune, qui se joue des hommes, & qui me tient errant dans tous les pays loin d'Ithaque, m'a enfin jetté sur vos côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a faits, c'est celui que je supporte le plus volontiers. Si elle m'éloigne de ma patrie, du moins elle me fait connoître le plus généreux de tous les Rois.

A ces mots, Idoménée embrassa tendrement Télémaque, & le menant dans son Palais, il lui dit : Quel est donc ce prudent vieillard qui vous accompagne ? Il me semble que je l'ai souvent vu autrefois. C'est Mentor, repliqua Télémaque, Mentor ami d'Ulysse, à qui il avoit confié mon enfance. Qui pourroit vous dire tout ce que je lui dois ?

Aussi-tôt Idoménée s'avance, tend la main à Mentor : Nous nous sommes vus, dit-il, autrefois. Vous souvenez-

vous du voyage que vous fites en Crete, & des bons conseils que vous me donnates ? Mais alors l'ardeur de la jeunesse & le gout des vains plaisirs m'entraînoient. Il a fallu que mes malheurs m'aient instruit pour m'apprendre ce que je ne voulois pas croire. Plût aux Dieux que je vous eusse cru, ô sage vieillard ! Mais je remarque avec étonnement que vous n'êtes presque point changé depuis tant d'années; c'est la même fraîcheur de visage, la même taille droite, la même vigueur ; vos cheveux seulement sont un peu blanchis.

Grand Roi, répondit Mentor, si j'étois flatteur, je vous dirois de même, que vous avez conservé cette fleur de jeunesse qui éclatoit sur votre visage avant le siege de Troye. Mais j'aimerois mieux vous déplaire, que de blesser la vérité. D'ailleurs je vois, par votre sage discours, que vous n'aimez pas la flatterie, & qu'on ne hazarde rien en vous parlant avec sincérité.

Vous êtes bien changé, & j'aurois eu de la peine à vous reconnoître. J'en connois clairement la cause; c'est que vous avez beaucoup souffert dans vos malheurs; mais vous avez bien gagné en souffrant, puisque vous avez acquis la sagesse. On doit se consoler aisément des rides qui viennent sur le visage, pendant que le cœur s'exerce & se fortifie dans la vertu. Au reste, sachez que les Rois s'usent toujours plus que les autres hommes. Dans l'adversité, les peines de l'esprit & les travaux du corps les font vieillir avant le tems. Dans la prospérité, les délices d'une vie molle les usent bien plus encore que tous les travaux de la guerre. Rien n'est si mal-sain que les plaisirs où l'on ne peut se modérer. Delà vient que les Rois, & en paix, & en guerre, ont toujours des peines & des plaisirs qui font venir la vieillesse avant l'âge où elle doit venir naturellement. Une vie sobre, modérée, simple, exempte d'inquiétudes & de passions, réglée & la-

borieuſe, retient dans les membres d'un homme ſage la vive jeuneſſe, qui, ſans ces précautions, eſt toujours prête à s'envoler ſur les ailes du tems.

Idoménée, charmé du diſcours de Mentor, l'eût écouté long-tems, ſi on ne fût venu l'avertir pour un ſacrifice qu'il devoit faire à Jupiter. Télémaque & Mentor le ſuivirent, environnés d'une grande foule de peuple qui conſidéroit avec empreſſement & curioſité ces deux étrangers. Les Salentins ſe diſoient les uns aux autres : Ces deux hommes ſont bien différens. Le jeune a je ne ſais quoi de vif & d'aimable; toutes les graces de la beauté & de la jeuneſſe ſont répandues ſur ſon viſage & ſur ſon corps : mais cette beauté n'a rien de mou, ni d'efféminé. Avec cette fleur ſi tendre de la jeuneſſe, il paroît vigoureux, robuſte, endurci au travail. Cet autre, quoique bien plus âgé, n'a encore rien perdu de ſa force; ſa mine paroît d'abord moins haute, & ſon viſage moins gracieux : mais quand on le

regarde de près, on trouve dans sa simplicité des marques de sagesse & de vertu, avec une noblesse qui étonne. Quand les Dieux sont descendus sur la terre pour se communiquer aux mortels, sans doute qu'ils ont pris de telles figures d'Etrangers & de Voyageurs.

Cependant on arrive dans le Temple de Jupiter, qu'Idoménée, du sang de ce Dieu, avoit orné avec beaucoup de magnificence. Il étoit environné d'un double rang de colonnes de marbre jaspé. Les chapiteaux étoient d'argent : le Temple étoit tout incrusté de marbre avec des bas-reliefs qui représentoient Jupiter changé en Taureau, le ravissement d'Europe, & son passage en Crete au travers des flots. Ils sembloient respecter Jupiter, quoiqu'il fût sous une forme étrangere. On voyoit ensuite la naissance & la jeunesse de Minos; enfin, ce sage Roi, donnant dans un âge plus avancé, des loix à toute son Isle pour la rendre à jamais florissante. Télémaque y remarqua aussi

les principales aventures du ſiege de Troye, où Idoménée avoit acquis la gloire d'un grand Capitaine. Parmi ces repréſentations de combats, il chercha ſon pere; il le reconnut prenant les chevaux de Rhéſus, que Diomede venoit de tuer; enſuite diſputant avec Ajax les armes d'Achille devant tous les chefs de l'armée Grecque aſſemblés; enfin, ſortant du cheval fatal pour verſer le ſang de tant de Troyens.

Télémaque le reconnut d'abord à ces fameuſes actions, dont il avoit ſouvent ouï parler, & que Mentor même lui avoit racontées. Les larmes coulerent de ſes yeux; il changea de couleur, ſon viſage parut troublé. Idoménée l'apperçut, quoique Télémaque ſe détournât pour cacher ſon trouble. N'ayez point de honte, lui dit Idoménée, de nous laiſſer voir combien vous êtes touché de la gloire & des malheurs de votre pere.

Cependant le peuple s'aſſembloit en foule ſous ces vaſtes portiques, formés

par le double rang de colonnes qui environnoient le Temple. Il y avoit deux troupes de jeunes garçons & de jeunes filles qui chantoient des vers à la louange du Dieu qui tient dans ses mains la foudre. Ces enfans choisis, de la figure la plus agréable, avoient de longs cheveux flottans sur leurs épaules. Leurs têtes étoient couronnées de roses & parfumées : ils étoient tous vêtus de blanc. Idoménée faisoit à Jupiter un sacrifice de cent taureaux pour se le rendre favorable dans une guerre qu'il avoit entreprise contre ses voisins. Le sang des victimes fumoit de tous côtés : on le voyoit ruisseler dans les profondes coupes d'or & d'argent.

Le vieillard Théophane, ami des Dieux & Prêtre du Temple, tenoit pendant le sacrifice sa tête couverte d'un bout de sa robe de pourpre. Ensuite il consulta les entrailles des victimes, qui palpitoient encore. Puis s'étant mis sur le Trépied sacré : O Dieux ! s'écria-t-il, quels sont donc ces deux

Etrangers que le ciel envoie en ces lieux? Sans eux la guerre entreprise nous feroit funeste, & Salente tomberoit en ruine avant que d'achever d'être élevée sur ses fondemens. Je vois un jeune Héros que la Sagesse mene par la main; il n'est pas permis à une bouche mortelle d'en dire davantage.

En disant ces paroles, son regard étoit farouche & ses yeux étincelans; il sembloit voir d'autres objets que ceux qui paroissoient devant lui; son visage étoit enflammé: il étoit troublé & hors de lui-même; ses cheveux étoient hérissés, sa bouche écumante, ses bras levés & immobiles. Sa voix émue étoit plus forte qu'aucune voix humaine; il étoit hors d'haleine, & ne pouvoit tenir renfermé au-dedans de lui l'esprit divin qui l'agitoit.

O heureux Idoménée, s'écria-t-il encore! que vois-je? Quels malheurs évités! Quelle douce paix au-dedans, mais au-dehors quels combats! Quelles victoires! O Télémaque! tes travaux

surpassent ceux de ton pere; le fier ennemi gémit dans la poussiere sous ton glaive, les portes d'airain, les inaccessibles remparts tombent à tes pieds. O grande Déesse! que son pere... O jeune homme! tu reverras enfin.... A ces mots la parole meurt dans sa bouche, & il demeure, comme malgré lui, dans un silence plein d'étonnement.

Tout le peuple est glacé de crainte. Idoménée tremblant n'ose lui demander qu'il acheve. Télémaque même surpris comprend à peine ce qu'il vient d'entendre; à peine peut-il croire qu'il ait entendu ces hautes prédictions. Mentor est le seul que l'esprit divin n'a point étonné. Vous entendez, dit-il à Idoménée, le dessein des Dieux. Contre quelque Nation que vous ayez à combattre, la victoire sera dans vos mains, & vous devrez au jeune fils de votre ami le bonheur de vos armes. N'en soyez point jaloux, profitez seulement de ce que les Dieux vous donnent par lui.

Idoménée n'étant pas encore revenu de son étonnement, cherchoit en vain des paroles; sa langue demeuroit immobile. Télémaque plus prompt dit à Mentor : Tant de gloire promise ne me touche point; mais que peuvent donc signifier ces dernieres paroles : Tu reverras? Est-ce mon pere, ou seulement Ithaque? Hélas! que n'a-t-il achevé! il m'a laissé plus en doute que je n'étois. O Ulysse! ô mon pere! seroit-ce vous-même que je dois revoir? Seroit-il vrai? Mais je me flatte; cruel Oracle, tu prends plaisir à te jouer d'un malheureux; encore une parole, & j'étois au comble du bonheur.

Mentor lui dit : Respectez ce que les Dieux découvrent, & n'entreprenez pas de découvrir ce qu'ils veulent cacher. Une curiosité téméraire mérite d'être confondue. C'est par une sagesse pleine de bonté que les Dieux cachent aux foibles hommes leurs destinées dans une nuit impénétrable. Il est utile de prévoir ce qui dépend de nous pour

le bien faire : mais il n'eſt pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de nos ſoins, & ce que les Dieux veulent faire de nous.

Télémaque, touché de ces paroles, ſe retint avec beaucoup de peine. Idoménée, qui étoit revenu de ſon étonnement, commença de ſon côté à louer le grand Jupiter, qui lui avoit envoyé le jeune Télémaque & le ſage Mentor pour le rendre victorieux de ſes ennemis. Après qu'on eut fait un magnifique repas qui ſuivit le ſacrifice, il parla ainſi aux deux Etrangers :

J'avoue que je ne connoiſſois point encore aſſez l'art de régner, quand je revins en Crete après le ſiege de Troye. Vous ſavez, chers amis, les malheurs qui m'ont privé de régner dans cette grande Iſle, puiſque vous m'aſſurez que vous y avez été depuis que j'en ſuis parti. Encore trop heureux ſi les coups les plus cruels de la fortune ont ſervi à m'inſtruire & à me rendre plus modéré. Je traverſai les mers, comme un

fugitif, que la vengeance des Dieux & des hommes pourſuit. Toute ma grandeur paſſée ne ſervoit qu'à me rendre ma chute plus honteuſe & plus inſupportable. Je vins refugier mes Dieux Pénates ſur cette côte déſerte, où je ne trouvai que des terres incultes couvertes de ronces & d'épines, des forêts auſſi anciennes que la terre, des rochers preſque inacceſſibles où ſe retiroient les bêtes farouches. Je fus réduit à me réjouir de poſſéder avec un petit nombre de ſoldats & de compagnons, qui avoient bien voulu me ſuivre dans mes malheurs, cette terre ſauvage, & d'en faire ma patrie, ne pouvant plus eſpérer de revoir jamais cette Iſle fortunée, où les Dieux m'avoient fait naître pour y régner. Hélas! diſois-je en moi-même, quel changement! Quel exemple terrible ne ſuis-je point pour les Rois! Il faudroit me montrer à tous ceux qui régnent dans le monde, pour les inſtruire par mon exemple. Ils s'imaginent n'avoir rien à craindre à cauſe de leur

élévation au-dessus du reste des hommes. Hé, c'est leur élévation même qui fait qu'ils ont tout à craindre. J'étois craint de mes ennemis, & aimé de mes Sujets. Je commandois à une Nation puissante & belliqueuse : la renommée avoit porté mon nom dans les pays les plus éloignés. Je régnois dans une Isle fertile & délicieuse : cent Villes me donnoient chaque année un tribut de leurs richesses; ces peuples me reconnoissoient pour être du sang de Jupiter né dans leur pays. Ils m'aimoient comme le petit-fils du sage Minos, dont les Loix les rendent si puissans & si heureux. Que manquoit-il à mon bonheur, sinon d'en savoir jouir avec modération? Mais mon orgueil & la flatterie que j'ai écoutée, ont renversé mon trône. Ainsi tomberont tous les Rois qui se livreront à leurs desirs & aux conseils des esprits flatteurs. Pendant le jour je tâchois de montrer un visage gai & plein d'espérance, pour soutenir le courage de ceux qui m'avoient suivi.

Faisons, leur disois-je, une nouvelle Ville, qui nous console de tout ce que nous avons perdu. Nous sommes environnés de peuples qui nous ont donné un bel exemple pour cette entreprise. Nous voyons Tarente qui s'éleve assez près de nous. C'est Phalante, avec ses Lacédémoniens, qui a fondé ce nouveau Royaume. Philoctete donne le nom de Pétilie à une grande Ville qu'il bâtit sur la même côte. Métaponte est encore une semblable colonie. Ferons-nous moins que tous ces Etrangers errans comme nous ? La fortune ne nous est pas plus rigoureuse.

Pendant que je tâchois d'adoucir par ces paroles les peines de mes compagnons, je cachois au fond de mon cœur une douleur mortelle. C'étoit une consolation pour moi que la lumiere du jour me quittât, & que la nuit vînt m'envelopper de ses ombres pour déplorer en liberté ma misérable destinée. Deux torrens de larmes ameres couloient de mes yeux, & le doux som-

meil m'étoit inconnu. Le lendemain je recommençois mes travaux avec une nouvelle ardeur. Voilà, Mentor, ce qui fait que vous m'avez trouvé si vieilli.

Après qu'Idoménée eut achevé de raconter ses peines, il demanda à Télémaque & à Mentor leur secours dans la guerre où il se trouvoit engagé. Je vous renverrai, leur disoit-il, à Ithaque dès que la guerre sera finie. Cependant je ferai partir des vaisseaux vers toutes les côtes les plus éloignées pour apprendre des nouvelles d'Ulysse. En quelque endroit des terres connues que la tempête, ou la colere de quelque Divinité l'ait jetté, je saurai bien l'en retirer. Plaise aux Dieux qu'il soit encore vivant! Pour vous, je vous renverrai avec les meilleurs vaisseaux qui ont jamais été construits dans l'Isle de Crete; ils sont faits du bois coupé sur le véritable mont Ida, où Jupiter naquit. Ce bois sacré ne sauroit périr dans les flots: les vents & les rochers le crai-

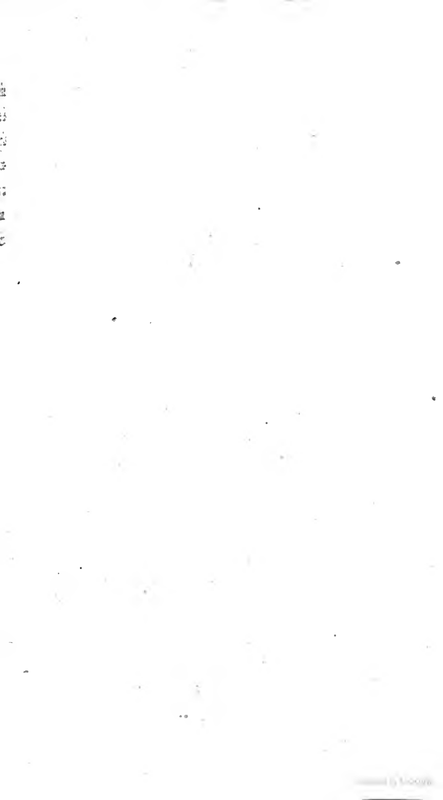
gnent & le respectent. Neptune même dans son plus grand courroux n'oseroit soulever les vagues contre lui. Assurez-vous donc que vous retournerez heureusement à Ithaque sans peine, & qu'aucune Divinité ennemie ne pourra plus vous faire errer sur tant de mers : le trajet est court & facile. Renvoyez le vaisseau Phénicien qui vous a portés jusqu'ici, & ne songez qu'à acquérir la gloire d'établir le nouveau Royaume d'Idoménée pour réparer tous ses malheurs. C'est à ce prix, ô fils d'Ulysse, que vous serez jugé digne de votre pere. Quand même les destinées rigoureuses l'auroient déja fait descendre dans le sombre Royaume de Pluton, toute la Grece charmée croira le revoir en vous.

A ces mots, Télémaque interrompit Idoménée : Renvoyons, dit-il, le vaisseau Phénicien. Que tardons-nous à prendre les armes pour attaquer vos ennemis? Ils sont devenus les nôtres. Si nous avons été victorieux en com-

battant dans la Sicile pour Acefte, Troyen & ennemi de la Grece, ne ferons-nous pas encore plus ardens & plus favorifés des Dieux, quand nous combattrons pour un des Héros Grecs qui ont renverfé l'injufte ville de Priam? L'Oracle que nous venons d'entendre, ne nous permet pas d'en douter.

Fin du neuvieme Livre.

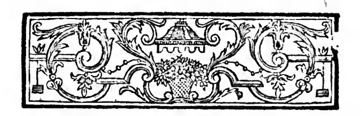






Gravé par le Grand

Mentor sort de Salante pour proposer la paix aux ennemis, qui venoient assiéger la ville.



LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIXIEME.

SOMMAIRE.

Idoménée informe Mentor du ſujet de la guerre contre les Manduriens. Il lui raconte que ces peuples lui avoient cédé d'abord la côte de l'Heſpérie, où il a fondé ſa Ville ; qu'ils s'étoient retirés ſur les montagnes voiſines, où quelques-uns des leurs ayant été maltraités par une troupe de ſes gens, cette Nation lui avoit député deux Vieillards, avec leſquels il avoit réglé des articles de paix ; qu'après une

infraction de ce traité, faite par ceux des ſiens qui l'ignoroient, ces peuples ſe préparoient à lui faire la guerre. Pendant ce récit d'Idoménée, les Manduriens, qui s'étoient hâtés de prendre les armes, ſe préſentent aux portes de Salente. Neſtor, Philoctete & Phalante, qu'Idoménée croyoit neutres, ſont contre lui dans l'armée des Manduriens. Mentor ſort de Salente, & va ſeul propoſer aux ennemis des conditions de paix.



ENTOR, regardant d'un œil doux & tranquille Télémaque, qui étoit déja plein d'une noble ardeur pour les combats, prit ainſi la parole : Je ſuis bien-aiſe, fils d'Ulyſſe, de voir en vous une ſi belle paſſion pour la gloire : mais ſouvenez-vous que votre pere n'en a acquis une ſi grande parmi les Grecs au ſiege de Troye, qu'en ſe montrant le plus ſage & le plus modéré d'entre eux. Achille, quoiqu'invincible & invulnérable, quoi-

que sûr de porter la terreur & la mort par-tout où il combattoit, n'a pu prendre la ville de Troye. Il est tombé lui-même aux pieds des murs de cette Ville, & elle a triomphé du vainqueur d'Hector. Mais Ulysse, en qui la prudence conduisoit la valeur, a porté la flamme & le fer au milieu des Troyens, & c'est à ses mains qu'on doit la chute de ces hautes & superbes tours qui menacerent pendant dix ans toute la Grece conjurée. Autant que Minerve est au-dessus de Mars, autant une valeur discrete & prévoyante surpasse-t-elle un courage bouillant & farouche. Commençons donc par nous instruire des circonstances de cette guerre qu'il faut soutenir. Je ne refuse aucun péril : mais je crois, ô Idoménée, que vous devez nous expliquer premiérement si votre guerre est juste; ensuite, contre qui vous la faites; & enfin, quelles sont vos forces pour en espérer un heureux succès.

Idoménée lui répondit : Quand nous

arrivames ſur cette côte, nous y trouvames un peuple ſauvage, qui erroit dans les forêts, vivant de ſa chaſſe & des fruits que les arbres portent d'eux-mêmes. Ces peuples, qu'on nomme les Manduriens, furent épouvantés, voyant nos vaiſſeaux & nos armes. Ils ſe retirerent dans les montagnes : mais comme nos ſoldats furent curieux de voir le pays, & voulurent pourſuivre des cerfs, ils rencontrerent ces Sauvages fugitifs. Alors les Chefs de ces Sauvages leur dirent : Nous avons abandonné les doux rivages de la mer pour vous les céder : il ne nous reſte que des montagnes preſque inacceſſibles ; du moins eſt-il juſte que vous nous y laiſſiez en paix & en liberté. Nous vous trouvons errans, diſperſés & plus foibles que nous : il ne tiendroit qu'à nous de vous égorger, & d'ôter même à vos compagnons la connoiſſance de votre malheur. Mais nous ne voulons point tremper nos mains dans le ſang de ceux qui ſont hommes auſſi-bien que nous.

Allez, ſouvenez-vous que vous devez la vie à nos ſentimens d'humanité. N'oubliez jamais que c'eſt d'un peuple que vous nommez groſſier & ſauvage, que vous recevez cette leçon de modération & de généroſité.

Ceux d'entre les nôtres qui furent ainſi renvoyés par ces Barbares, revinrent dans le camp, & raconterent ce qui leur étoit arrivé. Nos ſoldats en furent émus; ils eurent honte de voir que des Crétois duſſent la vie à cette troupe d'hommes fugitifs, qui leur paroiſſoit reſſembler plutôt à des ours qu'à des hommes: ils s'en allerent à la chaſſe en plus grand nombre que les premiers, & avec toutes ſortes d'armes. Bientôt ils rencontrerent les Sauvages, & les attaquerent. Le combat fut cruel. Les traits voloient de part & d'autre comme la grêle tombe dans une campagne pendant un orage. Les Sauvages furent contraints de ſe retirer dans les montagnes eſcarpées, où les nôtres n'oſerent s'engager.

Peu de tems après, ces peuples envoyerent vers moi deux de leurs plus ſages vieillards, qui venoient me demander la paix. Ils m'apporterent des préſens : c'étoient des peaux de bêtes farouches qu'ils avoient tuées, & des fruits du pays. Après m'avoir donné leurs préſens, ils parlerent ainſi :

O Roi, nous tenons, comme tu vois, dans une main l'épée, & dans l'autre une branche d'olivier. (En effet, ils tenoient l'un & l'autre dans leurs mains.) Voilà la paix, ou la guerre ; choiſis. Nous aimerions mieux la paix ; c'eſt pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu de honte de te céder le doux rivage de la mer, où le Soleil rend la terre fertile, & produit tant de fruits délicieux. La paix eſt plus douce que tous ces fruits : c'eſt pour elle que nous nous ſommes retirés dans ces hautes montagnes toujours couvertes de glace & de neige, où l'on ne voit jamais, ni les fleurs du printems, ni les riches fruits de l'automne. Nous

avons horreur de cette brutalité, qui, ſous de beaux noms d'ambition & de gloire, va follement ravager les Provinces, & répand le ſang des hommes qui ſont tous freres. Si cette fauſſe gloire te touche, nous n'avons garde de te l'envier ; nous te plaignons, & nous prions les Dieux de nous préſerver d'une fureur ſemblable. Si les ſciences que les Grecs apprennent avec tant de ſoin, & ſi la politeſſe dont ils ſe piquent ne leur inſpirent que cette déteſtable injuſtice, nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages. Nous nous ferons gloire d'être toujours ignorans & barbares ; mais juſtes, humains, fideles, déſintéreſſés, accoutumés à nous contenter de peu, & à mépriſer la vaine délicateſſe qui fait qu'on a beſoin d'avoir beaucoup. Ce que nous eſtimons, c'eſt la ſanté, la frugalité, la liberté, la vigueur du corps & de l'eſprit ; c'eſt l'amour de la vertu, la crainte des Dieux, le bon naturel pour nos proches, l'attachement à nos amis, la

fidélité pour tout le monde, la modération dans la prospérité, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toujours hardiment la vérité, l'horreur de la flatterie. Voilà quels sont les peuples que nous t'offrons pour voisins & pour alliés. Si les Dieux irrités t'aveuglent jusqu'à te faire refuser la paix, tu apprendras, mais trop tard, que les gens qui aiment par modération la paix, sont les plus redoutables dans la guerre.

Pendant que ces vieillards me parloient ainsi, je ne pouvois me lasser de les regarder. Ils avoient la barbe longue & négligée, les cheveux plus courts, mais blancs; les sourcils épais, les yeux vifs, un regard & une contenance ferme, une parole grave & pleine d'autorité, des manieres simples & ingénues. Les fourrures qui leur servoient d'habit, étoient nouées sur l'épaule, & laissoient voir des bras plus nerveux, & des muscles mieux nourris que ceux de nos Athletes. Je répondis à ces deux Envoyés, que je desirois la

paix. Nous réglames ensemble de bonne-foi plusieurs conditions; nous en primes tous les Dieux à témoins, & je renvoyai ces hommes chez eux avec des présens. Mais les Dieux qui m'avoient chassé du Royaume de mes Ancêtres, n'étoient pas encore lassés de me persécuter. Nos chasseurs, qui ne pouvoient pas être si-tôt avertis de la paix que nous venions de faire, rencontrerent le même jour une grande troupe de ces barbares qui accompagnoient leurs Envoyés, lorsqu'ils revenoient de notre camp; ils les attaquerent avec fureur, en tuerent une partie & poursuivirent le reste dans le bois. Voilà la guerre rallumée. Ces barbares croient qu'ils ne peuvent plus se fier, ni à nos promesses, ni à nos sermens.

Pour être plus puissans contre nous, ils appellent à leur secours les Locriens, les Apuliens, les Lucaniens, les Brutiens, les peuples de Crotone, de Nérite, de Messapie & de Brindes. Les Lucaniens viennent avec des chariots armés de

faux tranchantes. Parmi les Apuliens, chacun eſt couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée; ils portent des maſſues pleines de gros nœuds, & garnies de pointes de fer; ils ſont preſque de la taille des géants, & leurs corps ſe rendent ſi robuſtes par les exercices pénibles auxquels ils s'adonnent, que leur ſeule vue épouvante. Les Locriens, venus de la Grece, ſentent encore leur origine, & ſont plus humains que les autres : mais ils ont joint à l'exacte diſcipline des troupes Grecques, la vigueur des barbares, & l'habitude de mener une vie dure; ce qui les rend invincibles. Ils portent des boucliers légers qui ſont faits d'un tiſſu d'oſier, & couverts de peaux; leurs épées ſont longues. Les Brutiens ſont légers à la courſe comme les cerfs & comme les daims. On croiroit que l'herbe, même la plus tendre, n'eſt point foulée ſous leurs pieds; à peine laiſſent-ils dans le ſable quelques traces de leurs pas. On les voit tout-à-coup fondre ſur leurs

ennemis, & puis diſparoître avec une égale rapidité. Les peuples de Crotone ſont adroits à tirer des fleches. Un homme ordinaire parmi les Grecs ne pourroit bander un arc tel qu'on en voit communément chez les Crotoniates; & ſi jamais ils s'appliquent à nos jeux, ils y remporteront le prix. Leurs fleches ſont trempées dans le ſuc de certaines herbes venimeuſes, qui viennent, dit-on, des bords de l'Averne, & dont le poiſon eſt mortel. Pour ceux de Nérite, de Meſſapie & de Brindes, ils n'ont en partage que la force du corps & une valeur ſans art. Les cris qu'ils pouſſent juſqu'au ciel à la vue de leurs ennemis, ſont affreux. Ils ſe ſervent aſſez bien de la fronde, & ils obſcurciſſent l'air par une grêle de pierres lancées; mais ils combattent ſans ordre. Voilà, Mentor, ce que vous deſirez de ſavoir. Vous connoiſſez maintenant l'origine de cette guerre, & quels ſont nos ennemis.

Après cet éclairciſſement, Téléma-

que impatient de combattre, croyoit n'avoir plus qu'à prendre les armes. Mentor le retint encore, & parla ainsi à Idoménée : D'où vient donc que les Locriens mêmes, peuples sortis de la Grece, s'unissent aux barbares contre les Grecs ? D'où vient que tant de Colonies fleurissent sur cette côte de la mer, sans avoir les mêmes guerres que vous à soutenir ? O Idoménée, vous dites que les Dieux ne sont pas encore las de vous persécuter ; & moi je dis qu'ils n'ont pas encore achevé de vous instruire. Tant de malheurs que vous avez soufferts ne vous ont pas encore appris ce qu'il faut faire pour prévenir la guerre. Ce que vous racontez vous-même de la bonne-foi de ces barbares, suffit pour montrer que vous auriez pu vivre en paix avec eux : mais la hauteur & la fierté attirent les guerres les plus dangereuses. Vous auriez pu leur donner des ôtages & en prendre d'eux. Il eût été facile d'envoyer avec leurs Ambassadeurs quelques-uns de vos Chefs

pour

pour les reconduire avec sûreté. Depuis cette guerre renouvellée, vous auriez dû encore les appaiser, en leur représentant qu'on les avoit attaqués, faute de savoir l'alliance qui venoit d'être jurée. Il falloit leur offrir toutes les sûretés qu'ils auroient demandées, & établir de rigoureuses peines contre ceux de vos Sujets qui auroient manqué à l'alliance : mais qu'est-il arrivé depuis ce commencement de guerre ?

Je crus, répondit Idoménée, que nous n'aurions pu, sans bassesse, rechercher ces barbares, qui assemblerent à la hâte tous leurs hommes en âge de combattre, & qui implorerent le secours de tous les peuples voisins, auxquels ils nous rendirent suspects & odieux. Il me parut que le parti le plus assuré étoit de s'emparer promptement de certains passages dans les montagnes qui étoient mal gardés. Nous les primes sans peine, & par-là nous nous sommes mis en état de désoler ces barbares. J'y ai fait élever des tours, d'où

nos troupes peuvent accabler de traits tous les ennemis qui viendroient des montagnes dans notre pays. Nous pouvons entrer dans le leur, & ravager, quand il nous plaira, leurs principales habitations. Par ce moyen, nous sommes en état de résister avec des forces inégales à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reste, la paix entr'eux & nous est devenue très-difficile. Nous ne saurions leur abandonner ces tours sans nous exposer à leurs incursions, & ils les regardent comme des Citadelles, dont nous voulons nous servir pour les réduire en servitude.

Mentor répondit ainsi à Idoménée: Vous êtes un sage Roi, & vous voulez qu'on vous découvre la vérité sans aucun adoucissement. Vous n'êtes point comme ces hommes foibles qui craignent de la voir, & qui, manquant de courage pour se corriger, n'emploient leur autorité qu'à soutenir les fautes qu'ils ont faites. Sachez donc que ce

peuple barbare vous a donné une merveilleuse leçon, quand il est venu vous demander la paix. Etoit-ce par foiblesse qu'il la demandoit ? manquoit-il de courage, ou de ressources contre vous ? Vous voyez que non, puisqu'il est si aguerri & soutenu par tant de voisins redoutables. Que n'imitiez-vous sa modération ? Mais une mauvaise honte & une fausse gloire vous ont jetté dans ce malheur. Vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier, & vous n'avez pas craint de le rendre trop puissant, en réunissant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine & injuste. A quoi servent ces tours que vous vantez tant, sinon à mettre tous vos voisins dans la nécessité de périr, ou de vous faire périr vous-même pour se préserver d'une servitude prochaine ? Vous n'avez élevé ces tours que pour votre sûreté, & c'est par ces tours que vous êtes dans un si grand péril. Le rempart le plus sûr d'un Etat, est la justice, la modération, la bonne-foi, & l'assu-

rance où ſont vos voiſins que vous êtes incapable d'uſurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidens imprévus. La fortune eſt capricieuſe & inconſtante dans la guerre; mais l'amour & la confiance de vos voiſins, quand ils ont ſenti votre modération, font que votre Etat ne peut être vaincu, & n'eſt preſque jamais attaqué. Quand même un voiſin injuſte l'attaqueroit, tous les autres intéreſſés à ſa conſervation prennent auſſitôt les armes pour le défendre. Cet appui de tant de peuples qui trouvent leurs véritables intérêts à ſoutenir les vôtres, vous auroit rendu bien plus puiſſant que ces tours qui rendent vos maux irrémédiables. Si vous aviez ſongé d'abord à éviter la jalouſie de tous vos voiſins, votre Ville naiſſante fleuriroit dans une heureuſe paix, & vous ſeriez l'arbitre de toutes les Nations de l'Heſpérie. Retranchons-nous maintenant à examiner comment on peut réparer le paſſé par l'avenir. Vous avez

commencé à me dire qu'il y a ſur cette côte diverſes colonies Grecques. Ces peuples doivent être diſpoſés à vous ſecourir. Ils n'ont oublié, ni le grand nom de Minos, fils de Jupiter, ni vos travaux au ſiege de Troye, où vous vous êtes ſignalé tant de fois entre les Princes Grecs pour la querelle commune de toute la Grece. Pourquoi ne ſongez-vous pas à mettre ces colonies dans votre parti?

Elles ſont toutes, répondit Idoménée, réſolues à demeurer neutres. Ce n'eſt pas qu'elles n'euſſent quelque inclination à me ſecourir; mais le trop grand éclat que cette Ville a eu dès ſa naiſſance, les a épouvantées. Ces Grecs, auſſi-bien que les autres peuples, ont craint que nous n'euſſions des deſſeins ſur leur liberté. Ils ont penſé qu'après avoir ſubjugué les barbares des montagnes, nous pouſſerions plus loin notre ambition. En un mot, tout eſt contre nous. Ceux mêmes qui ne nous ſont pas une guerre ouverte, deſirent notre

abaiſſement, & la jalouſie ne nous laiſſe aucun allié.

Etrange extrêmité ! reprit Mentor: Pour vouloir paroître trop puiſſant, vous ruinez votre puiſſance; & pendant que vous êtes au-dehors l'objet de la crainte & de la haine de vos voiſins, vous vous épuiſez au-dedans par les efforts néceſſaires pour ſoutenir une telle guerre. O malheureux, & doublement malheureux Idoménée, que ce malheur même n'a pu inſtruire qu'à demi ! Aurez-vous encore beſoin d'une ſeconde chute pour apprendre à prévoir les maux qui menacent les plus grands Rois ? Laiſſez-moi faire, & racontez-moi ſeulement en détail quelles ſont donc ces Villes Grecques.

La principale, lui répondit Idoménée, eſt la ville de Tarente; Phalante l'a fondée depuis trois ans. Il ramaſſa en Laconie un grand nombre de jeunes hommes nés des femmes qui avoient oublié leurs maris abſens pendant la guerre de Troye. Quand les maris re-

vinrent, les femmes ne ſongerent qu'à les appaiſer, & qu'à déſavouer leurs fautes. Cette jeuneſſe nombreuſe, qui étoit née hors du mariage, ne connoiſſant plus, ni pere, ni mere, vécut avec une licence ſans bornes. La ſévérité des loix réprima leurs déſordres. Ils ſe réunirent ſous Phalante, chef hardi, intrépide, ambitieux, & qui ſut gagner les cœurs par ſes artifices. Il eſt venu ſur ce rivage avec ces jeunes Laconiens: ils ont fait de Tarente une ſeconde Lacédémone. D'un autre côté, Philoctete, qui a eu une ſi grande gloire au ſiege de Troye, en y portant les fleches d'Hercule, a élevé dans ce voiſinage les murs de Pétilie, moins puiſſante à la vérité, mais plus ſagement gouvernée que Tarente. Enfin, nous avons ici près la ville de Métaponte, que le ſage Neſtor a fondée avec ſes Pyliens.

Quoi, reprit Mentor, vous avez Neſtor dans l'Heſpérie, & vous n'avez pas ſu l'engager dans vos intérêts! Neſtor qui vous a vu tant de fois combat-

tre contre les Troyens, & dont vous aviez l'amitié! Je l'ai perdue, repliqua Idoménée, par l'artifice de ces peuples qui n'ont rien de barbare que le nom; ils ont eu l'adresse de lui persuader que je voulois me rendre le Tyran de l'Hespérie. Nous le détromperons, dit Mentor. Télémaque le vit à Pylos avant qu'il fût venu fonder sa Colonie, & avant que nous eussions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulysse. Il n'aura pas encore oublié ce Héros, ni les marques de tendresse qu'il donna à son fils Télémaque : mais le principal est de guérir sa défiance. C'est par les ombrages donnés à tous vos voisins, que cette guerre s'est allumée; & c'est en dissipant ces vains ombrages que cette guerre peut s'éteindre. Encore un coup laissez-moi faire.

A ces mots, Idoménée embrassant Mentor, s'attendrissoit & ne pouvoit parler. Enfin, il prononça à peine ces paroles : O sage Vieillard envoyé par les Dieux pour réparer toutes mes fau-

tès ! j'avoue que je me ſerois irrité contre tout autre qui m'auroit parlé auſſi librement que vous : j'avoue qu'il n'y a que vous ſeul qui puiſſiez m'obliger à rechercher la paix. J'avois réſolu de périr, ou de vaincre tous mes ennemis : mais il eſt juſte de croire vos ſages conſeils plutôt que ma paſſion. O heureux Télémaque ! vous ne pourrez jamais vous égarer comme moi, puiſque vous avez un tel guide. Mentor, vous êtes le maître, toute la ſageſſe des Dieux eſt en vous. Minerve même ne pourroit donner de plus ſalutaires conſeils. Allez, promettez, concluez, donnez tout ce qui eſt à moi, Idoménée approuvera tout ce que vous jugerez à propos de faire.

Pendant qu'ils raiſonnoient ainſi, on entendit tout-à-coup un bruit confus de chariots, de chevaux henniſſans, d'hommes qui pouſſoient des hurlemens épouvantables, & des trompettes qui rempliſſoient l'air d'un ſon belliqueux. On s'écrie : Voilà les ennemis

qui ont fait un grand détour pour éviter les passages gardés. Les voilà qui viennent assiéger Salente. Les Vieillards & les femmes paroissent consternés. Hélas! disoient-ils, falloit-il quitter notre chere patrie, la fertile Crete, & suivre un Roi malheureux au travers de tant de mers, pour fonder une Ville qui sera mise en cendres comme Troye? On voyoit de dessus les murailles nouvellement bâties, dans la vaste campagne, briller au Soleil les casques, les cuirasses & les boucliers des ennemis; les yeux en étoient éblouis. On voyoit aussi les piques hérissées qui couvroient la terre comme elle est couverte par une abondante moisson que Cérès prépare dans les campagnes d'Enna en Sicile pendant les chaleurs de l'été, pour récompenser le Laboureur de toutes ses peines. Déja on remarquoit les chariots armés de faux tranchantes, on distinguoit facilement chaque peuple venu à cette guerre.

Mentor monta sur une haute tour

pour mieux les découvrir. Idoménée & Télémaque le suivirent de près. A peine y fut-il arrivé, qu'il apperçut d'un côté Philoctete, & de l'autre Nestor avec Pisistrate, son fils. Nestor étoit facile à reconnoître à sa vieillesse vénérable. Quoi donc! s'écria Mentor, vous avez cru, ô Idoménée, que Philoctete & Nestor se contentoient de ne point vous secourir! Les voilà qui ont pris les armes contre vous; & si je ne me trompe, ces autres troupes qui marchent en si bon ordre avec tant de lenteur, sont des troupes Lacédémoniennes commandées par Phalante; tout est contre vous. Il n'y a aucun voisin de cette côte dont vous n'ayez fait un ennemi sans vouloir le faire.

En disant ces paroles, Mentor descend à la hâte de cette tour; il marche vers une porte de la Ville du côté par où les ennemis s'avançoient: il la fait ouvrir, & Idoménée surpris de la majesté avec laquelle il fait ces choses, n'ose pas même lui demander quel est

son dessein. Mentor fait signe de la main, afin que personne ne songe à le suivre. Il va au devant des ennemis, étonnés de voir un seul homme qui se présente à eux. Il leur montra de loin une branche d'olivier en signe de paix; & quand il fut à portée de se faire entendre, il leur demanda d'assembler tous les Chefs. Aussi-tôt tous les Chefs s'assemblerent, & il leur parla ainsi :

O hommes généreux assemblés de tant de Nations qui fleurissent dans la riche Hespérie, je sais que vous n'êtes venus ici que pour l'intérêt commun de la liberté. Je loue votre zele; mais souffrez que je vous représente un moyen facile de conserver la liberté & la gloire de tous vos peuples, sans répandre le sang humain. O Nestor, sage Nestor, que j'apperçois dans cette assemblée, vous n'ignorez pas combien la guerre est funeste à ceux mêmes qui l'entreprennent avec justice, sous la protection des Dieux. La guerre est le plus grand des maux dont les Dieux

affligent les hommes. Vous n'oublierez jamais ce que les Grecs ont souffert pendant dix ans devant la malheureuse Troye. Quelles divisions entre les Chefs ! quels caprices de la fortune ! quels carnages des Grecs par la main d'Hector ! quels malheurs dans toutes les Villes les plus puissantes, causés par la guerre, pendant la longue absence de leurs Rois ! Au retour, les uns ont fait naufrage au Promontoire de Capharée, les autres ont trouvé une mort funeste dans le sein même de leurs épouses. O Dieux ! c'est donc dans votre colere que vous armates les Grecs pour cette éclatante expédition. O peuples Hespériens ! je prie les Dieux de ne vous donner jamais une victoire si funeste. Troye est en cendre, il est vrai : mais il vaudroit mieux pour les Grecs qu'elle fût encore dans toute sa gloire, & que le lâche Pâris jouît de ses infames amours avec Hélene. Philoctete, si long-tems malheureux, & abandonné dans l'Isle de Lemnos, ne

craignez-vous point de retrouver de ſemblables malheurs dans une ſemblable guerre ? Je ſais que les peuples de la Laconie ont ſenti auſſi les troubles cauſés par la longue abſence des Princes, des Capitaines & des Soldats qui allerent contre les Troyens. O Grecs, qui avez paſſé dans l'Heſpérie, vous n'y avez tous paſſé que par une ſuite des malheurs qui ont été les ſuites de la guerre de Troye.

Après avoir ainſi parlé, Mentor s'avança vers les Pyliens ; & Neſtor, qui l'avoit reconnu, s'avança auſſi pour le ſaluer. O Mentor, lui dit-il, c'eſt avec plaiſir que je vous revois. Il y a bien des années que je vous vis pour la premiere fois dans la Phocide ; vous n'aviez que quinze ans, & je prévis dès-lors que vous ſeriez auſſi ſage que vous l'avez été dans la ſuite. Mais par quelle aventure avez-vous été conduit en ces lieux ? Quels ſont donc les moyens que vous avez pour finir cette guerre ? Idoménée nous a contraint de l'attaquer.

Nous ne demandons que la paix ; chacun de nous avoit un intérêt pressant de la desirer : mais nous ne pouvions plus trouver de sûreté avec lui. Il a violé toutes ses promesses à l'égard de ses plus proches voisins. La paix avec lui ne seroit pas une paix ; elle lui serviroit seulement à dissiper notre ligue, qui est notre unique ressource. Il a montré à tous les autres peuples son dessein ambitieux de les mettre dans l'esclavage, & il ne nous a laissé aucun moyen de défendre notre liberté, qu'en tâchant de renverser son nouveau Royaume. Par sa mauvaise foi, nous sommes réduits à le faire périr, ou à recevoir de lui le joug de la servitude. Si vous trouvez quelque expédient, pour faire en sorte qu'on puisse se confier à lui, & s'assurer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez ici, quitteront volontiers les armes, & nous avouerons avec joie que vous nous surpassez en sagesse.

Mentor lui répondit : Sage Nestor,

vous savez qu'Ulysse m'avoit confié son fils Télémaque. Ce jeune homme, impatient de découvrir la destinée de son pere, passa chez vous à Pylos, & vous le reçutes avec tous les soins qu'il pouvoit attendre d'un fidele ami de son pere. Vous lui donnates même votre fils pour le conduire : il entreprit ensuite de longs voyages sur la mer; il a vu la Sicile, l'Egypte, l'Isle de Cypre, celle de Crete. Les vents, ou plutôt les Dieux, l'ont jetté sur cette côte comme il vouloit retourner à Ithaque. Nous sommes arrivés ici tout à propos pour vous épargner l'horreur d'une cruelle guerre. Ce n'est plus Idoménée; c'est le fils du sage Ulysse, c'est moi qui vous réponds de toutes les choses qui vous seront promises.

Pendant que Mentor parloit ainsi avec Nestor au milieu des Troupes confédérées, Idoménée & Télémaque, avec tous les Crétois armés, le regardoient du haut des murs de Salente; ils étoient

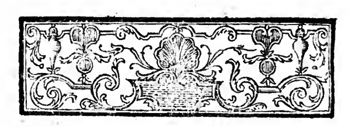
attentifs pour remarquer comment les discours de Mentor seroient reçus, & ils auroient voulu pouvoir entendre les sages entretiens de ces deux Vieillards. Nestor avoit toujours passé pour le plus expérimenté & le plus éloquent de tous les Rois de la Grece. C'étoit lui qui modéroit pendant le siege de Troye le bouillant courroux d'Achille, l'orgueil d'Agamemnon, la fierté d'Ajax, & le courage impétueux de Diomede. La douce persuasion couloit de ses levres comme un ruisseau de miel; sa voix seule se faisoit entendre à tous ces Héros; tous se taisoient dès qu'il ouvroit la bouche; & il n'y avoit que lui qui pouvoit appaiser dans le camp la farouche discorde. Il commençoit à sentir les injures de la froide vieillesse: mais ses paroles étoient encore pleines de force & de douceur. Il racontoit les choses passées pour instruire la jeunesse par ses expériences; mais il les racontoit avec grace, quoique avec un peu de lenteur.

Ce vieillard, admiré de toute la Grece, sembla avoir perdu toute son éloquence & toute sa majesté, dès que Mentor parut avec lui. Sa vieillesse paroissoit flétrie & abattue auprès de celle de Mentor, en qui les ans sembloient avoir respecté la force & la vigueur du tempérament. Les paroles de Mentor, quoique graves & simples, avoient une vivacité & une autorité qui commençoient à manquer à l'autre. Tout ce qu'il disoit étoit court, précis & nerveux. Jamais il ne faisoit aucune redite; jamais il ne racontoit que le fait nécessaire pour l'affaire qu'il falloit décider. S'il étoit obligé de parler plusieurs fois d'une même chose, pour l'inculquer, ou pour parvenir à la persuasion, c'étoit toujours par des tours nouveaux & des comparaisons sensibles. Il avoit même je ne sais quoi de complaisant & d'enjoué, quand il vouloit se proportionner aux besoins des autres, & leur insinuer quelque vérité. Ces deux hommes si vénérables furent un spectacle tou-

chant à tant de peuples aſſemblés. Pendant que tous les alliés ennemis de Salente ſe jettoient les uns ſur les autres pour les voir de plus près, & pour tâcher d'entendre leurs ſages diſcours, Idoménée & tous les ſiens s'efforçoient de découvrir, par leurs regards avides & empreſſés, ce que ſignifioient leurs geſtes & l'air de leur viſage.

Fin du dixieme Livre.





LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE ONZIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque, voyant Mentor au milieu des Alliés, veut ſavoir ce qui ſe paſſe entre eux. Il ſe fait ouvrir les portes de Salente, va joindre Mentor; & ſa préſence contribue auprès des Alliés à leur faire accepter les conditions de paix que celui-ci leur propoſoit de la part d'Idoménée. Les Rois entrent comme amis dans Salente. Idoménée accepte tout ce qui a été arrêté. On ſe donne réciproquement



Gravé par Le Grand

Télémaque va joindre Mentor au milieu des Alliés. Néstor le reconnoît. Télémaque l'embrasse, et sa presence engage les Alliés a faire la paix.

des ôtages, & on fait un Sacrifice commun entre la Ville & le camp, pour la confirmation de cette alliance.



CEPENDANT Télémaque impatient se dérobe à la multitude qui l'environne; il court à la porte par où Mentor étoit sorti; il se la fait ouvrir avec autorité. Bientôt Idoménée, qui le croit à ses côtés, s'étonne de le voir qui court au milieu de la campagne, & qui est déja auprès de Nestor. Nestor le reconnoît, & se hâte, mais d'un pas pesant & tardif, de l'aller recevoir. Télémaque saute à son cou, & le tient serré entre ses bras sans parler. Enfin, il s'écrie: O mon pere! (je ne crains pas de vous nommer ainsi). Le malheur de ne point retrouver mon véritable pere, & les bontés que vous m'avez fait sentir, me donnent droit de me servir d'un nom si tendre. Mon pere, mon cher pere, je vous revois: ainsi puissé-je revoir Ulysse. Si quelque chose pouvoit me con-

ſoler d'en être privé, ce ſeroit de trouver en vous un autre lui-même.

Neſtor ne put à ces paroles retenir ſes larmes, & il fut touché d'une ſecrete joie, voyant celles qui couloient avec une merveilleuſe grace ſur les joues de Télémaque. La beauté, la douceur & la noble aſſurance de ce jeune inconnu, qui traverſoit ſans précaution tant de troupes ennemies, étonna tous les alliés. N'eſt-ce pas, diſoient-ils, le fils de ce vieillard qui eſt venu parler à Neſtor? Sans doute, c'eſt la même ſageſſe dans les deux âges les plus oppoſés de la vie. Dans l'un elle ne fait encore que fleurir; dans l'autre elle porte avec abondance les fruits les plus mûrs.

Mentor, qui avoit pris plaiſir à voir la tendreſſe avec laquelle Neſtor venoit de recevoir Télémaque, profita de cette heureuſe diſpoſition. Voilà, dit-il, le fils d'Ulyſſe, ſi cher à toute la Grece, & ſi cher à vous-même, ô ſage Neſtor! le voilà, je vous le livre comme

un ôtage & comme le gage le plus précieux qu'on puisse vous donner de la fidélité des promesses d'Idoménée. Vous jugez bien que je ne voudrois pas que la perte du fils suivît celle du pere, & que la malheureuse Pénélope pût reprocher à Mentor qu'il a sacrifié son fils à l'ambition du nouveau Roi de Salente. Avec ce gage, qui est venu de lui-même s'offrir, & que les Dieux amateurs de la paix vous envoient, je commence, ô peuples assemblés de tant de Nations, à vous faire des propositions pour établir à jamais une solide paix.

A ce nom de paix, on entend un bruit confus de rang en rang. Toutes ces différentes Nations frémissoient de courroux, croyant perdre tout le tems où l'on retardoit le combat; ils s'imaginoient qu'on ne faisoit tous ces discours, que pour rallentir leur fureur & pour faire échapper leur proie. Surtout les Manduriens souffroient impatiemment qu'Idoménée espérât de les

tromper encore une fois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor; car ils craignoient que ses discours pleins de sagesse ne détachassent leurs alliés. Ils commençoient à se défier de tous les Grecs qui étoient dans l'assemblée. Mentor, qui l'apperçut, se hâta d'augmenter cette défiance, pour jetter la division dans l'esprit de tous ces peuples.

J'avoue, disoit-il, que les Manduriens ont sujet de se plaindre & de demander quelque réparation des torts qu'ils ont soufferts : mais il n'est pas juste aussi que les Grecs, qui font sur cette côte des Colonies, soient suspects & odieux aux anciens peuples du pays. Au contraire, les Grecs doivent être unis entre eux, & se faire bien traiter par les autres; il faut seulement qu'ils soient modérés, & qu'ils n'entreprennent jamais d'usurper les terres de leurs voisins. Je sais qu'Idoménée a eu le malheur de vous donner des ombrages; mais il est aisé de guérir toutes vos défiances.

fiances. Télémaque & moi nous vous offrons à être des ôtages, qui vous répondent de la bonne foi d'Idoménée. Nous demeurerons entre vos mains jusqu'à ce que les choses qu'on vous promettra soient fidélement accomplies. Ce qui vous irrite, ô Manduriens, s'écria-t-il, c'est que les troupes des Crétois ont saisi les passages de vos montagnes par surprise, & que par-là ils sont en état d'entrer malgré vous, aussi souvent qu'il leur plaira, dans le pays où vous vous êtes retirés, pour leur laisser le pays uni qui est sur les rivages de la mer. Ces passages, que les Crétois ont fortifiés par de hautes tours pleines de gens armés, sont donc le véritable sujet de la guerre. Répondez-moi; y en a-t-il encore quelqu'autre?

Alors le Chef des Manduriens s'avança, & parla ainsi : Que n'avons-nous pas fait pour éviter cette guerre? Les Dieux nous sont témoins que nous n'avons renoncé à la paix, que quand

la paix nous est échappée sans ressource, par l'ambition inquiete des Crétois, & par l'impossibilité où ils nous ont mis de nous fier à leurs sermens. Nation insensée! qui nous a réduits, malgré nous, à l'affreuse nécessité de prendre un parti de désespoir contre elle, & de ne pouvoir plus chercher notre sûreté que dans sa perte. Tandis qu'ils conserveront ces passages, nous croirons toujours qu'ils veulent usurper nos terres & nous mettre en servitude. S'il étoit vrai qu'ils ne songeassent qu'à vivre en paix avec leurs voisins, ils se contenteroient de ce que nous leur avons cédé sans peine, & ils ne s'attacheroient pas à conserver des entrées dans un pays contre la liberté duquel ils ne formeroient aucun dessein ambitieux. Mais vous ne les connoissez pas, ô sage Vieillard. C'est par un grand malheur que nous avons appris à les connoître. Cessez, ô homme aimé des Dieux, de retarder une guerre juste & nécessaire, sans laquelle l'Hes-

périe ne pourroit jamais espérer une paix constante. O Nation ingrate, trompeuse & cruelle, que les Dieux irrités ont envoyée auprès de nous pour troubler notre paix, & pour nous punir de nos fautes! Mais après nous avoir punis, ô Dieux! vous nous vengerez. Vous ne serez pas moins justes contre nos ennemis, que contre nous.

A ces paroles toute l'assemblée parut émue; il sembloit que Mars & Bellone alloient de rang en rang rallumant dans les cœurs la fureur des combats que Mentor tâchoit d'éteindre. Il reprit ainsi la parole :

Si je n'avois que des promesses à vous faire, vous pourriez refuser de vous y fier : mais je vous offre des choses certaines & présentes. Si vous n'êtes pas contens d'avoir Télémaque & moi pour ôtage, je vous ferai donner douze des plus notables & des plus vaillans Crétois. Mais il est juste que vous donniez aussi de votre côté des ôtages; car Idoménée, qui desire sin-

cérement la paix, la desire sans crainte & sans bassesse. Il desire la paix, comme vous dites vous-même que vous l'avez desirée, par sagesse & par modération; mais non par l'amour d'une vie molle, ou par foiblesse à la vue des dangers dont la guerre menace les hommes. Il est prêt à périr, ou à vaincre; mais il aime mieux la paix que la victoire la plus éclatante. Il auroit honte de craindre d'être vaincu; mais il craint d'être injuste, & il n'a point de honte de vouloir réparer ses fautes. Les armes à la main, il vous offre la paix; il ne veut point en imposer les conditions avec hauteur; car il ne fait aucun cas d'une paix forcée. Il veut une paix dont tous les partis soient contens, qui finisse toutes les jalousies, qui appaise tous les ressentimens, & qui guérisse toutes les défiances. En un mot, Idoménée est dans les sentimens où je suis sûr que vous voudriez qu'il fût. Il n'est question que de vous en persuader. La persuasion ne sera pas difficile, si vous

voulez m'écouter avec un esprit dégagé & tranquille.

Ecoutez donc, ô peuples remplis de valeur; & vous, ô Chefs si sages & si unis, écoutez ce que je vous offre de la part d'Idoménée. Il n'est pas juste qu'il puisse entrer dans les terres de ses voisins; il n'est pas juste aussi que ses voisins puissent entrer dans les siennes. Il consent que les passages que l'on a fortifiés par de hautes tours, soient gardés par des troupes neutres. Vous, Nestor, & vous, Philoctete, vous êtes Grecs d'origine; mais en cette occasion vous vous êtes déclarés contre Idoménée. Ainsi vous ne pouvez être suspects d'être trop favorables à ses intérêts. Ce qui vous touche, c'est l'intérêt commun de la paix & de la liberté de l'Hespérie. Soyez vous-mêmes les dépositaires & les gardiens de ces passages qui causent la guerre. Vous n'avez pas moins d'intérêt à empêcher que les anciens peuples de l'Hespérie ne détruisent Salente, nouvelle Colonie des Grecs, semblable à celle que vous avez

fondée, qu'à empêcher qu'Idoménée n'usurpe les terres de ses voisins. Tenez l'équilibre entre les uns & les autres. Au lieu de porter le fer & le feu chez un peuple que vous devez aimer, réservez-vous la gloire d'être les juges & les médiateurs. Vous me direz que ces conditions vous paroîtroient merveilleuses, si vous pouviez vous assurer qu'Idoménée les accompliroit de bonne-foi; mais je vais vous satisfaire.

Il y aura, pour sûreté réciproque, les ôtages dont je vous ai parlé, jusqu'à ce que tous les passages soient mis en dépôt dans vos mains. Quand le salut de l'Hespérie entiere, quand celui de Salente même & d'Idoménée sera à votre discrétion, serez-vous contens? De qui pourrez-vous désormais vous défier? Sera-ce de vous-mêmes? Vous n'osez vous fier à Idoménée, & Idoménée est si incapable de vous tromper, qu'il veut se fier à vous. Oui, il veut vous confier le repos, la vie, la liberté de tout son peuple & de lui-même. S'il est vrai que vous ne desiriez qu'une

bonne paix, la voilà qui se présente à vous, & qui vous ôte tout prétexte de reculer. Encore une fois, ne vous imaginez pas que la crainte réduise Idoménée à vous faire ces offres. C'est la sagesse & la justice qui l'engagent à prendre ce parti, sans se mettre en peine si vous imputerez à foiblesse ce qu'il fait par vertu. Dans les commencemens il a fait des fautes, & il met sa gloire à les reconnoître par les offres dont il vous prévient. C'est foiblesse, c'est vanité, c'est ignorance grossiere de son propre intérêt, que d'espérer de pouvoir cacher ses fautes en affectant de les soutenir avec fierté & avec hauteur. Celui qui avoue ses fautes à son ennemi, & qui offre de les réparer, montre par-là qu'il est devenu incapable d'en commettre, & que l'ennemi a tout à craindre d'une conduite si sage & si ferme, à moins qu'il ne fasse la paix. Gardez-vous bien de souffrir qu'il vous mette à son tour dans le tort. Si vous refusez la paix & la justice qui viennent à vous, la paix & la justice

ſeront vengées. Idoménée, qui devoit craindre de trouver les Dieux irrités contre lui, les tournera pour lui contre vous. Télémaque & moi nous combattrons pour la bonne cauſe. Je prends tous les Dieux du ciel & des enfers à témoins des juſtes propoſitions que je viens de vous faire.

En achevant ces mots, Mentor leva ſon bras pour montrer, à tant de peuples, le rameau d'olivier, qui étoit dans ſa main le ſigne pacifique. Les Chefs, qui le regarderent de près, furent étonnés & éblouis du feu divin qui éclatoit dans ſes yeux. Il parut avec une majeſté & une autorité qui eſt au-deſſus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les mortels. Le charme de ſes paroles douces & fortes enlevoit les cœurs. Elles étoient ſemblables à ces paroles enchantées, qui tout-à-coup dans le profond ſilence de la nuit arrêtent la Lune & les Etoiles, calment la mer irritée, font taire les vents & les flots, & ſuſpendent le cours des fleuves rapides.

Mentor étoit au milieu de ces peuples furieux, comme Bacchus lorſqu'il étoit environné de tigres, qui, oubliant leur cruauté, venoient par la puiſſance de ſa douce voix, lécher ſes pieds & ſe ſoumettre par leurs careſſes. D'abord il ſe fit un profond ſilence dans toute l'armée. Les Chefs ſe regardoient les uns les autres, ne pouvant réſiſter à cet homme, ni comprendre qui il étoit. Toutes les troupes immobiles avoient les yeux attachés ſur lui. On n'oſoit parler, de peur qu'il n'eût encore quelque choſe à dire, & qu'on ne l'empêchât d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajouter aux choſes qu'il avoit dites, on auroit ſouhaité qu'il eût parlé plus long-tems. Tout ce qu'il avoit dit demeuroit comme gravé dans tous les cœurs. En parlant, il ſe faiſoit aimer, il ſe faiſoit croire; chacun étoit avide & comme ſuſpendu pour recueillir juſqu'aux moindres paroles qui ſortoient de ſa bouche.

Enfin, après un aſſez long ſilence, on entendit un bruit ſourd qui ſe ré-

pandoit peu à peu. Ce n'étoit plus ce bruit confus des peuples qui frémissoient dans leur indignation ; c'étoit au contraire un murmure doux & favorable. On découvroit déja sur les visages je ne sais quoi de serein & de radouci. Les Manduriens, si irrités, sentoient que leurs armes leur tomboient des mains. Le farouche Phalante avec les Lacédémoniens furent surpris de trouver leurs entrailles si attendries. Les autres commencerent à soupirer après cette heureuse paix qu'on venoit de leur montrer. Philoctete, plus sensible qu'un autre par l'expérience de ses malheurs, ne put retenir ses larmes. Nestor, ne pouvant parler dans le transport où le discours de Mentor venoit de le mettre, l'embrassa tendrement ; & tous les peuples à la fois, comme si ç'eût été un signal, s'écrierent aussi-tôt : O sage Vieillard, vous nous désarmez ! La paix, la paix.

Nestor, un moment après, voulut commencer un discours ; mais toutes

les troupes impatientes craignirent qu'il ne voulût représenter quelque difficulté. La paix, la paix, s'écrierent-elles encore une fois. On ne put leur imposer silence, qu'en faisant crier avec eux par tous les Chefs de l'armée: La paix, la paix.

Nestor, voyant bien qu'il n'étoit pas libre de faire un discours suivi, se contenta de dire: Vous voyez, ô Mentor, ce que peut la parole d'un homme de bien. Quand la sagesse & la vertu parlent, elles calment toutes les passions. Nos justes ressentimens se changent en amitié & en desirs d'une paix durable. Nous l'acceptons telle que vous l'offrez: En même-tems tous les Chefs tendirent les mains en signe de consentement.

Mentor courut vers la porte de Salente pour la faire ouvrir, & pour mander à Idoménée de sortir de la Ville sans précaution. Cependant Nestor embrassoit Télémaque, disant: Aimable fils du plus sage de tous les Grecs, puissiez-vous être aussi sage &

plus heureux que lui : n'avez-vous rien découvert sur sa destinée ? Le souvenir de votre pere, à qui vous ressemblez, a servi à étouffer notre indignation. Phalante, quoique dur & farouche, quoiqu'il n'eût jamais vu Ulysse, ne laissa pas d'être touché de ses malheurs & de ceux de son fils. Déja on pressoit Télémaque de raconter ses aventures, lorsque Mentor revint avec Idoménée & toute la jeunesse Crétoise qui le suivoit.

A la vue d'Idoménée, les alliés sentirent que leur courroux se rallumoit : mais les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclater. Que tardons-nous, dit-il, à conclure cette sainte alliance, dont les Dieux seront les témoins & les défenseurs ? Qu'ils la vengent, si jamais quelque impie ose la violer, & que tous les maux horribles de la guerre, loin d'accabler les peuples fideles & innocens, retombent sur la tête parjure & exécrable de l'ambitieux qui foulera aux pieds les droits sacrés de cette alliance ; qu'il soit détesté des

Dieux & des hommes ; qu'il ne jouiſſe jamais du fruit de ſa perfidie ; que les furies infernales, ſous les figures les plus hideuſes, viennent exciter ſa rage & ſon déſeſpoir ; qu'il tombe mort ſans aucune eſpérance de ſépulture ; que ſon corps ſoit la proie des chiens & des vautours, & qu'il ſoit aux enfers dans le profond abyme du Tartare, tourmenté à jamais plus rigoureuſement que Tantale, Ixion & les Danaïdes. Mais plutôt que cette paix ſoit inébranlable comme les rochers d'Atlas, qui ſoutiennent le ciel ; que tous les peuples la réverent & goutent ſes fruits de génération en génération ; que les noms de ceux qui l'auront jurée, ſoient avec amour & vénération dans la bouche de nos derniers neveux ; que cette paix, fondée ſur la juſtice & ſur la bonne-foi, ſoit le modele de toutes les paix qui ſe feront à l'avenir chez toutes les Nations de la terre, & que tous les peuples qui voudront ſe rendre heureux en ſe réuniſſant, ſongent à imiter les peuples de l'Heſpérie.

A ces paroles, Idoménée & les autres Rois jurerent la paix aux conditions marquées. On donna de part & d'autre douze ôtages. Télémaque veut être du nombre des ôtages donnés par Idoménée ; mais on ne peut consentir que Mentor en soit, parce que les alliés veulent qu'il demeure auprès d'Idoménée pour répondre de sa conduite & de celle de ses Conseillers jusqu'à l'entiere exécution des choses promises. On immola, entre la Ville & l'armée, cent genisses blanches comme la neige, & autant de taureaux de même couleur, dont les cornes étoient dorées & ornées de festons. On entendoit retentir jusques dans les montagnes voisines, les mugissemens affreux des victimes qui tomboient sous le couteau sacré. Le sang fumant ruisseloit de toutes parts. On faisoit couler avec abondance un vin exquis pour les Libations. Les Haruspices consultoient les entrailles qui palpitoient encore. Les Sacrificateurs brûloient sur l'Autel un encens qui formoit un épais nuage, & dont la bonne

odeur parfumoit toute la campagne.

Cependant les Soldats des deux partis, cessant de se regarder d'un œil ennemi, commençoient à s'entretenir sur leurs aventures. Ils se délassoient déja de leurs travaux, & goutoient par avance les douceurs de la paix. Plusieurs de ceux qui avoient suivi Idoménée au siege de Troye, reconnurent ceux de Nestor qui avoient combattu dans la même guerre. Ils s'embrassoient avec tendresse, & se racontoient mutuellement tout ce qui leur étoit arrivé depuis qu'ils avoient ruiné la superbe Ville, qui étoit l'ornement de toute l'Asie. Déja ils se couchoient sur l'herbe, se couvroient de fleurs, & buvoient ensemble du vin qu'on apportoit de la Ville, dans de grands vases, pour célébrer une si heureuse journée.

Tout-à-coup Mentor dit : O Rois ! ô Capitaines, assemblés désormais sous divers noms & divers Chefs, vous ne serez plus qu'un seul peuple. C'est ainsi que les justes Dieux, amateurs des

hommes qu'ils ont formés, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre humain n'eſt qu'une famille diſperſée ſur la face de toute la terre. Tous les peuples ſont freres, & doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le ſang de leurs freres, qui eſt leur propre ſang. La guerre eſt quelquefois néceſſaire, il eſt vrai: mais c'eſt la honte du genre humain qu'elle ſoit inévitable en certaines occaſions. O Rois! ne dites point qu'on doit la deſirer pour acquérir de la gloire. La vraie gloire ne ſe trouve point hors de l'humanité. Quiconque préfere ſa propre gloire aux ſentimens de l'humanité, eſt un monſtre d'orgueil, & non pas un homme: il ne parviendra même qu'à une fauſſe gloire; car la vraie gloire ne ſe trouve que dans la modération & dans la bonté. On pourra le flatter pour contenter ſa folle vanité; mais on dira toujours de lui en ſecret, quand on voudra parler ſincérement: Il a d'autant moins mérité la

gloire, qu'il l'a desirée avec une passion injuste. Les hommes ne doivent point l'estimer, puisqu'il a si peu estimé les hommes, & qu'il a prodigué leur sang par une brutale vanité. Heureux le Roi qui aime son peuple, qui en est aimé, qui se confie en ses voisins, & qui a leur confiance; qui, loin de leur faire la guerre, les empêche de l'avoir entre eux, & qui fait envier à toutes les Nations étrangeres le bonheur qu'ont ses Sujets de l'avoir pour Roi. Songez donc à vous rassembler de tems en tems, ô vous qui gouvernez les plus puissantes Villes de l'Hespérie. Faites de trois ans en trois ans une assemblée générale, où tous les Rois qui sont ici présens, se trouvent pour renouveller l'alliance par un nouveau serment, pour raffermir l'amitié promise, & pour délibérer sur tous les intérêts communs. Tandis que vous serez unis, vous aurez, au-dedans de ce beau pays, la paix, la gloire & l'abondance; au-dehors vous serez toujours invincibles. Il n'y a que la discorde, sortie de

l'enfer pour tourmenter les hommes, qui puiſſe troubler la félicité que les Dieux vous préparent.

Neſtor lui répondit : Vous voyez par la facilité avec laquelle nous faiſons la paix, combien nous ſommes éloignés de vouloir faire la guerre par une vaine gloire, ou par l'injuſte avidité de nous agrandir au préjudice de nos voiſins. Mais que peut-on faire, quand on ſe trouve auprès d'un Prince violent, qui ne connoît point d'autre loi que ſon intérêt, & qui ne perd aucune occaſion d'envahir les terres des autres Etats ? Ne croyez pas que je parle d'Idoménée : non, je n'ai plus de lui cette penſée ; c'eſt Adraſte, Roi des Dauniens, de qui nous avons tout à craindre. Il mépriſe les Dieux, & croit que tous les hommes qui ſont nés ſur la terre, ne ſont nés que pour ſervir à ſa gloire par leur ſervitude. Il ne veut point de Sujets dont il ſoit le Roi & le pere : il veut des eſclaves & des adorateurs. Il ſe fait rendre les honneurs divins. Juſqu'ici l'aveugle fortune a favoriſé ſes

plus injustes entreprises. Nous nous étions hâtés de venir attaquer Salente pour nous défaire du plus foible de nos ennemis, qui ne commençoit qu'à s'établir sur cette côte, afin de tourner ensuite nos armes contre cet autre ennemi plus puissant. Il a déja pris plusieurs Villes de nos alliés. Ceux de Crotone ont perdu contre lui deux batailles. Il se sert de toutes sortes de moyens pour contenter son ambition. La force & l'artifice, tout lui est égal, pourvu qu'il accable ses ennemis. Il a amassé de grands trésors; ses troupes sont disciplinées & aguerries; ses Capitaines sont expérimentés; il est bien servi; il veille lui-même sans cesse sur tous ceux qui agissent par ses ordres. Il punit sévérement les moindres fautes, & récompense avec libéralité les services qu'on lui rend. Sa valeur soutient & anime celle de toutes ses troupes. Ce seroit un Roi accompli, si la justice & la bonne-foi régloient sa conduite: mais il ne craint, ni les Dieux, ni les reproches de sa conscience. Il compte

même pour rien la réputation ; il la regarde comme un vain fantôme qui ne doit arrêter que les esprits foibles. Il ne compte pour un bien solide & réel, que l'avantage de posséder de grandes richesses, d'être craint, & de fouler aux pieds tout le genre humain. Bientôt son armée paroîtra sur nos terres ; & si l'union de tant de peuples ne nous met en état de lui résister, toute espérance de liberté nous sera ôtée. C'est l'intérêt d'Idoménée, aussi-bien que le nôtre, de s'opposer à ce voisin qui ne peut rien souffrir de libre dans son voisinage. Si nous étions vaincus, Salente seroit menacée du même malheur. Hâtons-nous donc tous ensemble de le prévenir. Pendant que Nestor parloit ainsi, on s'avançoit vers la Ville ; car Idoménée avoit prié tous les Rois & les principaux Chefs d'y entrer pour y passer la nuit.

Fin du Tome premier.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, cet Ouvrage, qui a pour titre : *Les Aventures de Télémaque*, avec une Préface qui en découvre toutes les beautés ; & j'ai cru qu'il ne méritoit pas ſeulement d'être imprimé ; mais encore d'être traduit dans toutes les langues que parlent, ou qu'entendent les peuples qui aſpirent à être heureux. Ce Poëme Epique, quoiqu'en Proſe, met notre Nation en état de n'avoir rien à envier de ce côté-là aux Grecs & aux Romains. La Fable qu'on y expoſe ne ſe termine point à amuſer notre curioſité, & à flatter notre orgueil. Les récits, les deſcriptions, les liaiſons & les graces du diſcours éblouiſſent l'imagination ſans l'égarer ; les réflexions & les converſations les plus longues paroiſſent toujours trop courtes à l'eſprit, qu'elles n'éclairent pas moins qu'elles l'enchantent. Entre tant de caracteres d'hommes ſi différens que l'on y trouve, il n'y en a aucun qui ne grave dans le cœur des Lecteurs l'horreur du vice, ou l'amour de la vertu. Les myſteres de la politique la plus ſaine & la plus sûre y ſont dévoilés. Les paſſions n'y préſentent qu'un joug auſſi honteux que funeſte ; les devoirs n'y montrent que des attraits qui les rendent auſſi aimables que faciles. Avec Télémaque on apprend à s'attacher inviolablement à la Religion, dans la mauvaiſe comme dans la bonne fortune ; à aimer ſon pere & ſa patrie ; à être Roi, Citoyen, ami, eſclave même, ſi le ſort le veut. Avec Mentor on devient bientôt juſte, humain, patient, ſincere, diſcret & modeſte. Il ne parle point qu'il ne plaiſe, qu'il n'intéreſſe, qu'il ne remue, qu'il ne perſuade. On ne peut l'écouter qu'avec admiration, & on ne l'admire point que l'on ne ſente qu'on l'aime encore davantage. Trop heureuſe la Nation pour qui cet Ouvrage pourra former quelque jour un Télémaque & un Mentor ! A Paris, ce premier Juin 1716. DE SACY.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nos bien-amés la veuve JACQUES ESTIENNE & JACQUES ESTIENNE, Fils aîné, Libraires à Paris, Nous ont fait exposer qu'ils désireroient faire réimprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre : *La Maniere d'enseigner & d'étudier les Belles-Lettres. Histoire Ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, &c. Histoire Romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à la bataille d'Actium. Quintiliani Institutiones cum brevibus notis, par M. Rollin. Le Spectacle de la Nature. L'Histoire du Ciel. La Méchanique des Langues & l'Art de les enseigner, par M. Pluche. Dictionnaire Universel du Commerce. Le parfait Négociant, par M. Savary. Instruction d'un Pere à son fils & à sa fille, par Dupuy. Conférences de Paris sur le Mariage & l'Usure. Cours de Peinture & Abrégé de la vie des Peintres, par de Piles. Les Œuvres du Pere du Cerceau, contenant ses Poésies diverses & la Conjuration de Gabrini. Sacrifice de Foi & d'Amour, par le Pere Gourdan. Selectæ è Veteri Testamento & è Profanis Scriptoribus Historiæ.* LES AVENTURES DE TELEMAQUE. *Dialogues sur l'Eloquence. Démonstration de l'Existence de Dieu. Lettres sur la Religion & la Métaphysique. Nouveaux Dialogues des Morts. Abrégé des Vies des anciens Philosophes. Sermons sur divers sujets, par M. de Fénélon;* s'il Nous plaisoit leur accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires : A CES CAUSES voulant favorablement traiter les Exposans, Nous leur avons permis & permettons, par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages, ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon leur semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de quarante années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque

prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement, ou autres, sans la permission expresse, & par écrit, desdits Exposans, ou de ceux qui auront droit d'eux; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à ceux qui auront droit d'eux, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; que les Impétrans se conformeront en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés, qui auront servi de copies à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur de Lamoignon : & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur de Machault, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir lesdits Exposans, ou leurs ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles, le premier jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent cinquante-deux, & de notre Regne le 37. Par le Roi en son Conseil. SAINSON.

Regiſtré enſemble la Ceſſion ci-après ſur le Regiſtre XII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 737. fol. 584. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, ce 7 Mars 1752.

Signé, J. HERISSANT, *Adjoint.*

Nous reconnoiſſons que Meſſieurs Poirion & Deſprez ſont intéreſſés, chacun pour un quart, dans les Ouvrages de M. de Fénélon, intitulés : Dialogues ſur l'Eloquence, Nouveaux Dialogues des Morts, Démonſtration ſur l'Exiſtence de Dieu, Lettres ſur la Religion & la Métaphyſique, & Sermons ſur divers ſujets, compris au préſent Privilege ; & Meſſieurs Legras, Poirion & Deſprez, chacun pour un ſixieme dans les AVENTURES DE TELEMAQUE, compriſes également dans ce préſent Privilege. Fait à Paris, ce 7 Mars 1752. Veuve ESTIENNE & Fils.





